



A.E. VAN VOGT

À LA POURSUITE DES SLANS



Alfred Elton Van Vogt

À la poursuite des Slans

(Slan - 1946)

Traduction de Jean Rosenthal



J'ai Lu

1

Il sentit la main glacée de sa mère étreindre son poignet.

Ils marchaient d'un pas vif dans la rue et les ondes de peur passaient en vagues rapides du cerveau de sa mère jusque dans le sien. Mille autres idées venaient battre son esprit, pensées des passants qu'ils croisaient ou des occupants des maisons devant lesquelles ils passaient. Mais seules les pensées de sa mère lui parvenaient claires et cohérentes... et hantées par la peur.

« Ils nous suivent, Jommy, » transmit le cerveau maternel. « Ils ne sont pas sûrs, mais ils ont des soupçons. Nous sommes revenus une fois de trop dans la capitale. J'espérais pourtant bien aujourd'hui te montrer le vieux passage slan qui mène aux catacombes, où ton père a enfoui son secret. Enfin, Jommy, si le pire se produit, tu sais ce qu'il faut dire. Nous avons fait suffisamment de répétitions. Et, Jommy, n'aie pas peur, ne t'énerve pas. Tu n'as peut-être que neuf ans, mais tu es aussi intelligent qu'un humain de quinze ans. »

« N'aie pas peur. C'est facile à dire, » songea Jommy, en s'efforçant de cacher à sa mère cette pensée. Cette dissimulation ne lui plairait pas : elle n'aimerait pas cet écran entre eux. Mais il y avait des pensées que mieux valait garder pour soi. Elle n'avait pas besoin de savoir que lui aussi avait peur.

Malgré tout, c'était une aventure passionnante. Chaque fois qu'ils quittaient la paisible banlieue où ils habitaient pour gagner le cœur de Centropolis, il était rempli d'excitation. Les grands parcs, les kilomètres de gratte-ciel, la foule qui se pressait dans les rues, tout cela lui semblait toujours plus merveilleux que l'idée qu'il s'en était faite, mais, après tout, pouvait-on attendre moins de la capitale du monde ? C'était là que se trouvait le siège du gouvernement. C'était là que résidait Kier Gray, maître absolu de la planète. Voilà bien longtemps –

des siècles auparavant – durant la brève période de leur domination, les Slans avaient occupé Centropolis.

« Jommy, sens-tu leur hostilité ? Es-tu capable maintenant de lire les pensées à une certaine distance ? »

Il se tendit. Le vague courant d'ondes qui montait de la foule se précisa, s'accentua. Il perçut la sourde rumeur :

« Il paraît que, malgré toutes les précautions, il y a encore des Slans vivants dans la ville. Et la consigne est de faire feu sur eux à vue. »

— « Mais n'est-ce pas dangereux ? » demanda quelqu'un qui avait dû manifestement parler tout haut, bien que Jommy n'eût conscience de sa question que par télépathie. « Car enfin, on risque de tuer par erreur quelqu'un de tout à fait innocent. »

— « C'est pourquoi on tire rarement sur eux à vue. On essaie de les capturer et alors on les examine. Leurs organes internes sont différents des nôtres, vous savez, et ils ont sur la tête... »

« Jommy, tu les sens, à un pâté de maisons derrière nous ? Dans une grosse voiture ! Ils attendent des renforts pour nous couper la route. Ils font vite. Peux-tu percevoir leurs pensées, Jommy ? »

Impossible ! Il avait beau faire des efforts désespérés, concentrer toute sa pensée au point d'en transpirer. Les facultés de sa mère dépassaient ici les siennes : elle seule était capable de percevoir à distance et de former à partir de vibrations lointaines des images cohérentes.

Il avait bien envie de se retourner pour regarder, mais il n'osait pas. Ses petites jambes tremblaient un peu sous lui, tandis qu'il courait à moitié pour suivre le pas impatient de sa mère. C'était terrible d'être jeune, sans défense et sans expérience alors que la vie exigeait toute la maturité et la vivacité d'un Slan adulte.

Les pensées de sa mère vinrent interrompre le cours de ses réflexions. « Ils sont quelques-uns devant nous maintenant, Jommy, et il en arrive de l'autre côté. Il faut que tu partes, chéri. N'oublie pas ce que je t'ai dit. Tu ne dois vivre que pour une seule chose : permettre aux Slans de mener une existence normale. Il te faudra, je crois, tuer notre grand ennemi, Kier Gray, quand bien même tu devrais le poursuivre jusqu'au fond

de son vaste palais. Souviens-toi, il va y avoir des cris et une certaine confusion, mais ne perds pas la tête. Bonne chance, Jommy. »

Elle lui pressa une dernière fois la main avant de le lâcher et Jommy se rendit compte alors que la tonalité de ses pensées avait changé. Il ne sentait plus chez elle la peur. Une tranquillité apaisante rayonnait du cerveau de sa mère et venait calmer ses propres nerfs tendus, ralentir les battements de ses deux cœurs.

Jommy se coula derrière un couple qui venait de les dépasser ; il vit un groupe d'hommes s'approcher de la haute silhouette de sa mère, qui avait le même air que d'habitude, si humaine avec son pantalon de gabardine et sa blouse rose, et son écharpe nouée autour de la tête. Les hommes – ils étaient en civil – traversaient la rue, avec l'air sombre de gens qui ont une tâche désagréable à accomplir. Jommy perçut aussitôt leurs intentions hostiles, ainsi que la haine qui les animait et qui planait comme une ombre sur leurs esprits. Il avait beau concentrer toutes ses pensées sur les possibilités de s'échapper, il s'interrogeait quand même : pourquoi fallait-il qu'il meure ? Et sa mère, cette merveilleuse créature si intelligente et si sensible ! Il y avait là une terrible injustice.

Une voiture, étincelant au soleil comme un long bijou, déboucha au coin de la rue. Un homme cria, juste derrière Jommy : « Arrêtez ! Le gosse ! Ne laissez pas ce gosse filer ! Arrêtez-le ! »

Les gens s'arrêtaient, stupéfaits. Jommy percevait leurs pensées plus surprises qu'hostiles. Il tourna au coin de la rue la plus proche et se mit à courir dans l'avenue de la Capitale. Une voiture démarrait. Il se précipita derrière. Ses doigts doués d'une vigueur anormale agrippèrent le pare-chocs arrière. Il se colla contre le coffre à bagages, tandis que la voiture se faufilait au milieu des autres et prenait de la vitesse. Il reçut de quelque part derrière lui une dernière pensée :

« Bonne chance, Jommy. »

Neuf années durant, elle l'avait préparé à ce moment, mais il avait la gorge serrée quand il répondit : « Bonne chance, maman. »

La voiture allait très vite, les kilomètres défilaient avec trop de rapidité. Trop de gens s'arrêtaient des deux côtés pour regarder le petit garçon dangereusement cramponné au pare-chocs arrière. Jommy avait conscience de leurs regards perplexes, des pensées qui tourbillonnaient dans leur esprit et qui amenaient sur leurs lèvres des cris perçants. Des cris destinés à un chauffeur qui ne les entendait pas.

Il percevait des lambeaux de pensées de gens qui se précipitaient dans des cabines téléphoniques pour prévenir la police qu'un petit garçon s'accrochait au pare-chocs d'une voiture. Il se recroquevilla ; il s'attendait à voir surgir derrière lui une voiture de police qui obligerait celle sur laquelle il se trouvait à s'arrêter. Dans son désarroi, il tourna son attention vers les occupants de la voiture.

Les vibrations de deux cerveaux parvinrent jusqu'à lui. Jommy frissonna en percevant leurs pensées et il s'accroupit, prêt à sauter sur la chaussée. Il baissa les yeux mais détourna très vite son regard, étourdi par la vue du pavé qui défilait à toute vitesse sous la voiture.

Il reprit à contrecœur le contact avec les cerveaux des deux hommes assis dans le véhicule. Le chauffeur, lui, ne pensait qu'aux manœuvres qu'exigeait de lui le pilotage de la voiture. Un instant il pensa au revolver qu'il portait dans un boudier, sous l'aisselle. Il s'appelait Sam Enders et servait à la fois de chauffeur et de garde du corps à l'homme assis à côté de lui : John Petty, chef de la police secrète du tout-puissant Kier Gray.

Jommy eut la sensation d'une décharge électrique quand il devina l'identité du chef de la police. L'ennemi juré des Slans était bien calé sur son siège, et, sans se soucier de l'allure à laquelle roulait la voiture, il était plongé dans une lente rêverie.

C'était un esprit extraordinaire ! Impossible de rien y lire d'autre qu'un dessin confus de pulsations superficielles. Non pas, songea Jommy étonné, que John Petty surveillât consciemment ses pensées. Mais il y avait là un écran qui dissimulait ce que l'homme pensait vraiment, tout comme chez un Slan. Et pourtant, ce n'était pas la même chose. On sentait une nature impitoyable, un cerveau brillant et soumis à un rude

entraînement. Soudain, une vague de passion fit apparaître quelque chose à la surface :

« ... il faut que je tue cette Slan, Kathleen Layton. C'est la seule façon de saper l'autorité de Kier Gray... »

Jommy fit des efforts désespérés pour suivre cette pensée, mais déjà elle avait disparu dans l'ombre, hors d'atteinte. Enfin, il en avait saisi l'essentiel. On allait tuer une fille slan du nom de Kathleen Layton pour renverser Kier Gray.

« Patron, » fit Sam Enders, « vous voulez tourner le commutateur ? La lampe rouge vient de s'allumer ; ça veut dire alerte générale. »

L'esprit de John Petty ne sortit pas de son indifférence. « Qu'ils donnent toutes les alertes qu'ils veulent, » grogna-t-il. « C'est bon pour les gogos. »

— « On pourrait voir de quoi il s'agit, » dit Sam Enders.

La voiture ralentit imperceptiblement, tandis que le chauffeur tendait la main vers un bouton situé à l'autre extrémité du tableau de bord ; et Jommy, qui avait réussi à s'avancer jusqu'à un bout du pare-chocs, attendait désespérément une occasion de sauter. Jetant un coup d'œil par-dessus l'aile, il ne vit que le morne ruban d'asphalte qui s'allongeait devant eux, dur et menaçant, sans même un talus herbeux sur les bas-côtés. Sauter équivaldrait à s'écraser sur la chaussée. Il regagna une position moins précaire et c'est alors qu'il perçut les pensées qui se succédaient dans l'esprit d'Enders, lequel venait d'entendre l'avis d'alerte générale :

« À toutes les voitures patrouillant sur l'avenue de la Capitale et les artères adjacentes : recherchez un jeune garçon qu'on croit être un Slan, du nom de Jommy Cross, fils de Patricia Cross. Mrs. Cross a été abattue voici dix minutes au coin de la Grande-Rue et de l'avenue de la Capitale. Le jeune garçon a sauté sur le pare-chocs d'une voiture qui, d'après les déclarations de témoins, s'est éloignée rapidement. »

« Vous entendez ça, patron ? » dit Sam Enders. « On est sur l'avenue de la Capitale. On ferait mieux de s'arrêter pour participer aux recherches. Il y a une prime de dix mille dollars pour les Slans. »

Il y eut un grand crissement de freins. La voiture ralentit avec une violence qui plaqua Jommy contre le coffre à bagages. Il réussit à se dégager et à se laisser rouler sur la chaussée avant que la voiture ne s'arrête complètement. Il se mit à courir. Il passa en trombe devant une vieille femme qui essaya de s'accrocher à lui, l'esprit hanté de pensées avares. Puis il se retrouva dans un terrain vague au-delà duquel s'étendait toute une série de constructions de briques noircies et de ciment, le début d'un faubourg industriel.

Une pensée lui parvint de la voiture, cinglante comme un coup de fouet : « Enders, vous rendez-vous compte qu'il y a dix minutes nous étions à peu près au coin de la Grande-Rue et de l'avenue de la Capitale ? Ce garçon... Tenez, le voilà ! Tirez donc, imbécile ! »

Jommy eut si vivement conscience d'Enders dégainant son arme que tout son cerveau retentit du frottement du métal sur le cuir. Et il crut voir l'homme viser, si nette était l'impression mentale qui lui parvenait malgré les cinquante mètres qui les séparaient.

Il fit un bond de côté à la seconde où le coup partait avec un claquement sourd. Il eut la vague sensation d'avoir été touché, puis il grimpa à toutes jambes quelques marches qui menaient dans un vaste entrepôt mal éclairé. Des pensées confuses lui parvenaient :

« Ne vous en faites pas, patron, on l'aura à l'usure, ce petit salopard. »

— « Pauvre idiot, si tu crois qu'un être humain peut avoir un Slan à l'usure. » Suivirent des ordres lancés dans un micro : « Cernez le district de la 57^e Rue... Envoyez toutes les voitures de patrouille et toutes les escouades disponibles à... »

Comme tout devenait confus ! Jommy trébuchait dans l'obscurité, en pensant que, bien qu'il eût des muscles infatigables, il courait sans doute deux fois moins vite que n'importe quel homme. L'immense entrepôt était un monde ténébreux où se dressaient les silhouettes de grandes caisses et où s'allongeaient dans l'ombre des planchers sans fin. À deux reprises, les pensées paisibles d'hommes en train de coltiner des caisses quelque part vinrent frapper l'esprit de Jommy. Mais ils

n'avaient pas conscience de sa présence, ils ignoraient le remue-ménage qui agitait les rues. Tout au fond, à droite, Jommy aperçut le rectangle lumineux d'une porte ouverte. Il fonça dans cette direction. Il parvint jusqu'à la porte, surpris de se sentir aussi las. Quelque chose de tiède et de poisseux lui collait au côté et ses muscles étaient endoloris. Il se sentait l'esprit gourde. Il s'arrêta et regarda dehors.

Ce qu'il vit était très différent de l'avenue de la Capitale. C'était une ruelle sordide, à la chaussée craquelée, et dont l'autre trottoir était bordé de maisons de plastique datant d'une bonne centaine d'années. Construites en matériaux pratiquement incassables, leurs couleurs aussi fraîches qu'au jour où on les avait achevées, elles n'en montraient pas moins les stigmates du temps. La poussière et la suie s'étaient accrochées aux parois jadis étincelantes. Tout autour, les pelouses étaient mal entretenues et des piles d'immondices s'amoncelaient çà et là.

La rue semblait déserte. De vagues pensées montaient des maisons, mais Jommy était trop fatigué pour s'assurer qu'il n'en venait pas d'ailleurs.

Il s'avança jusqu'à la plate-forme de déchargement de l'entrepôt et se laissa tomber sur le trottoir. Une douleur lancinante lui traversa le côté ; il ne trouvait plus dans son corps la souplesse qui aurait rendu dérisoire un pareil saut. Le choc qu'il ressentit en heurtant l'asphalte retentit dans tous ses os.

Il fit quelques pas rapides dans la rue et le monde lui parut s'obscurcir. Il secoua la tête pour y voir plus clair, mais en vain. Il ne put que se traîner, les pieds pesant comme du plomb, entre une maison de deux étages luisante sous sa couche de suie et un immeuble bleu marine qui dominait les autres. Il ne vit pas la femme sur la véranda, il ne sentit pas non plus sa présence avant qu'elle essayât de le frapper avec une serpillière. Elle manqua son coup car il aperçut l'ombre du chiffon qui arrivait vers lui juste à temps pour esquiver l'attaque.

« Dix mille dollars ! » hurla-t-elle derrière lui. « La radio a dit dix mille dollars. Et c'est moi qui l'ai, vous entendez ? Que personne ne le touche. Il est à moi. C'est moi qui l'ai vu la première. »

Il se rendit vaguement compte qu'elle s'adressait à d'autres femmes qui sortaient en foule des appartements. Dieu merci, les hommes étaient au travail !

Toute l'horrible rapacité de ces esprits le suivit tandis qu'il fuyait, aiguillonné par la peur, le long de l'étroit trottoir qui bordait l'immeuble. Il frémit au contact de ces hideuses pensées et le courage un instant lui manqua en entendant le bruit le plus affreux qui soit : l'âpre clameur de gens désespérément pauvres qui se précipitent en masse à la poursuite d'une fortune qui dépasse leurs rêves les plus fous.

La peur lui vint d'être assommé par des balais, des pelles, des râpeaux, qui lui briseraient le crâne, lui fractureraient les os, lui broieraient la chair. D'un pas chancelant, il tourna au coin de l'immeuble. La foule grondait toujours à ses trousses. Il sentait la nervosité gagner tous ces gens. Ils se souvenaient d'histoires qu'on racontait à propos des Slans et cela éclipsait presque l'envie qu'ils avaient de gagner les dix mille dollars. Mais chacun se sentait rassuré par la présence de la foule des autres, et la meute continua sa poursuite.

Il déboucha dans une petite cour au fond de laquelle s'empilaient de grandes caisses vides. Elles s'entassaient très haut contre une maison, en une masse confuse. Une idée jaillit soudain dans son esprit engourdi et aussitôt il se mit à escalader les caisses.

Sous l'effort, la douleur lui vrilla le côté. Il courut le long des caisses, en équilibre instable, puis plongea dans un espace ménagé entre deux d'entre elles. La faille se prolongeait jusqu'au sol. Dans la demi-obscurité, il repéra un trou d'ombre plus foncée dans le mur de plastique de la maison. En tâtonnant, il découvrit une ouverture pratiquée dans la surface lisse de la paroi.

Il se coula par la brèche et, un instant plus tard, il était couché, épuisé, sur la terre humide. Des pierres lui meurtrissaient le corps, mais pour l'instant il était trop las pour rien faire d'autre que de rester là, osant à peine respirer, tandis que dehors la foule déchaînée poursuivait frénétiquement ses recherches.

L'ombre qui régnait dans la cachette exerçait sur lui un effet apaisant, comme les pensées de sa mère quand elle lui avait dit de la quitter. Quelqu'un grimpa des marches au-dessus de lui et il comprit où il était : dans un petit espace ménagé sous l'escalier de service. Il se demandait comment le plastique si dur avait pu être entamé à cet endroit du mur.

Il pensa à sa mère : elle était morte maintenant, avait annoncé la radio. Morte ! Elle avait accueilli la mort sans crainte, sûrement. Il ne savait que trop comme elle attendait le moment de rejoindre son mari dans la paix du tombeau. « Mais il faut que je t'élève, Jommy. Ce serait si facile, si agréable, de renoncer à la vie ; mais il faut que je te préserve jusqu'à ce que tu sois sorti de l'enfance. Ton père et moi avons consacré toute notre vie à travailler à sa grande invention et cela n'aura servi à rien si tu n'es pas là pour continuer la tâche. »

Il écarta cette pensée parce que sa gorge soudain se serrait. Il avait l'esprit plus clair maintenant. Ce bref répit avait dû lui faire du bien. Mais les pierres n'en étaient que plus gênantes, que plus pénibles à supporter. Il essaya de changer de position, mais il était trop à l'étroit.

Machinalement sa main tâtonna dans l'ombre et il fit alors une découverte. Il était étendu sur des éclats de plastique et non sur des pierres. Des morceaux de plastique qui étaient tombés vers l'intérieur quand on avait brisé la paroi pour pratiquer cette petite ouverture par laquelle il s'était glissé. C'était étrange... Et il perçut soudain que quelqu'un d'autre, *quelqu'un qui était là dehors*, était en train de penser justement à ce trou.

Affolé, il s'efforça d'isoler cette pensée et l'esprit d'où elle émanait. Mais il y avait trop de cerveaux en ébullition alentour, trop de nervosité. Des soldats et des policiers grouillaient dans le passage, perquisitionnant dans chaque appartement de chaque bloc d'immeubles. À un moment, dominant la confusion, il perçut la pensée de John Petty :

« Vous dites que c'est par là qu'on l'a vu pour la dernière fois ? »

— « Il a tourné au coin, » dit une femme, « et puis il a disparu ! »

D'une main tremblante, Jommy se mit à ramasser sur la terre humide les éclats de plastique. Il s'efforça de se calmer et entreprit de combler rapidement la brèche, en utilisant le terreau en guise de ciment pour assembler les morceaux. Il savait bien, hélas ! que sa réparation ne résisterait pas à un examen un peu attentif.

Et pendant qu'il travaillait, il percevait la pensée de cette personne là-bas, dans la cour, une pensée toute ruse et astuce, mais inextricablement mêlée au grouillement de toutes les autres qui venaient battre son cerveau. Pas un instant cette personne ne cessa de songer au trou où Jommy était caché. Il n'aurait pu dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Mais il sentait cette présence comme la vibration maléfique d'un esprit pervers.

Elle était toujours là, planant telle une ombre menaçante, tandis que les hommes commençaient à déplacer les caisses pour regarder si le fugitif n'était pas caché derrière... et puis, lentement, elle s'éloigna ; les cris à leur tour se calmèrent et le tourbillon des pensées disparut dans le lointain : les chasseurs poursuivaient ailleurs leur battue. Un long moment encore, Jommy les entendit, puis ce fut enfin le silence. Jommy s'aperçut alors que la nuit tombait.

L'atmosphère frémissait encore de l'agitation de la journée. Des maisons, des appartements parvenaient les pensées chuchotantes des gens qui parlaient de ce qui s'était passé.

Il décida de risquer une sortie. Dans les parages rôdait cet esprit qui *savait* qu'il s'était caché dans le trou et qui n'avait rien dit. C'était un esprit mauvais, qui lui inspirait de redoutables pressentiments, et il avait hâte de s'éloigner. Il écarta les éclats de plastique avec lesquels il avait hâtivement colmaté l'ouverture. Puis, engourdi par sa longue station sous l'escalier, il se faufila dehors avec prudence. Il avait des élancements dans le côté quand il bougeait et des vagues de faiblesse lui embrumaient le cerveau, mais il n'osait pas reculer. Il se hissa lentement jusqu'en haut de la pile de caisses. Il allait sauter par terre quand il entendit un bruit de pas rapides... et qu'il perçut la présence de la personne qui l'attendait depuis un moment.

Une main fluette lui agrippa la cheville et une voix de vieille femme déclara d'un ton de triomphe : « Là, descends avec Mémé. Mémé s'occupera de toi, tu peux être tranquille. Oh ! elle est futée, Mémé. Elle se doutait bien que tu n'avais pu te cacher que dans ce trou et tous ces idiots ne s'en sont jamais doutés. Oh ! oui, elle est futée, Mémé. Elle est partie, et puis elle est revenue et, comme les Slans savent lire dans les cerveaux, elle a bien fait attention à ne penser qu'à sa cuisine. Et tu es tombé dans le panneau, pas vrai ? Elle savait bien que ça marcherait. Mémé va s'occuper de toi. Elle n'aime pas la police, elle non plus. »

Consterné, Jommy reconnut la vieille femme qui avait essayé de le retenir quand il avait sauté de la voiture de John Petty. Ce bref contact lui avait laissé une impression déplaisante qu'il retrouvait maintenant. Il émanait d'elle une telle horreur, elle avait de si affreuses pensées qu'il poussa un petit cri et lui décocha un coup de pied.

Le lourd gourdin qu'elle tenait dans son autre main le frappa avant qu'il se fût rendu compte qu'elle était armée. Elle lui asséna un coup terrible. Tous ses muscles se contractèrent désespérément. Puis il s'affala par terre.

Il sentit qu'on lui ligotait les mains et puis qu'on le traînait sur quelques mètres pour le hisser enfin dans une vieille charrette brimbalante couverte de chiffons qui sentaient la sueur de cheval, l'huile et les vieilles boîtes de conserves.

La charrette s'engagea en cahotant sur le pavé inégal du passage et Jommy entendit la vieille femme qui grommelait par-dessus le grincement des roues : « Quelle idiote Mémé aurait été de les laisser te prendre. Dix sacs de prime... Bah ! j'en aurais jamais touché un centime. Mémé connaît la musique. Autrefois, c'était une actrice célèbre, maintenant la voilà chiffonnière. Ils ne donneraient jamais cent dollars, et encore moins dix mille, à une vieille clocharde comme moi. Allons ! Mémé va leur montrer ce qu'on peut faire d'un jeune Slan. Mémé va gagner une fortune avec ce petit démon. »

2

Encore cet horrible petit garçon.

Kathleen Layton se raidit, sur la défensive, puis se laissa aller. Elle ne pouvait pas lui échapper, là où elle était, sur les remparts du palais, à plus de cent cinquante mètres au-dessus du sol. Après tant d'années où elle avait vécu unique Slan parmi tant d'ennemis, elle ne devrait avoir peur de rien, pas même de Davy Dinsmore et de ses onze ans.

Elle ne se retournerait pas. Elle ne voulait pas lui montrer qu'elle savait qu'il arrivait par le grand corridor vitré. Elle détourna son esprit, ne maintenant avec celui du petit garçon que le contact nécessaire pour qu'il ne la prenne pas au dépourvu. Il fallait qu'elle continue à regarder le panorama, comme si elle était seule.

La cité s'étendait devant elle, avec ses maisons et ses blocs d'immeubles aux mille nuances qui se fondaient maintenant dans l'ombre du crépuscule. La plaine verte, tout au fond, paraissait noire, et le cours du fleuve qui contournait la ville ne semblait plus bleu comme d'habitude, mais dessinait une courbe sombre dans ce paysage déjà baigné de nuit. Même les montagnes, à l'horizon, se teintaient de couleurs plus foncées, plus tristes et qui convenaient mieux à l'humeur mélancolique de Kathleen.

« Tu fais bien de regarder. C'est la dernière fois ! »

La voix discordante lui égratignait les nerfs comme un bruit inintelligible. Un moment, cette impression fut si forte que la signification de ce qu'il avait dit ne parvint pas jusqu'à sa conscience. Et puis, malgré elle, elle se retourna pour lui faire face.

« La dernière fois ! Que veux-tu dire ? »

Aussitôt elle regretta sa question. Davy Dinsmore était planté à quelques pas d'elle. Il portait un long pantalon de soie

vert et une chemise jaune largement échancrée. Il arborait son expression de petit garçon qui veut jouer les « durs » et un ricanement mauvais retroussait ses lèvres ; elle se rappela que le seul fait d'être remarqué était pour lui une victoire. Et pourtant... qu'est-ce qui lui prenait de dire une chose pareille ? Il n'était guère vraisemblable qu'il y eût pensé tout seul. L'envie la prit un instant de fouiller plus avant son esprit, mais elle frissonna et renonça. Pénétrer dans ce cerveau lui gâcherait la vie pour un mois.

Cela faisait longtemps, des mois et des mois, qu'elle avait délibérément coupé tout contact avec le courant de pensées, d'espoirs et de haines qui empoisonnait l'atmosphère du palais. Mieux valait traiter le petit garçon par le mépris comme elle l'avait fait jadis. Elle lui tourna donc le dos et l'ultime contact qu'elle maintint avec son cerveau lui permit de percevoir la vague de rage que cette rebuffade avait fait déferler en lui. En effet, il reprit de sa voix aigre :

« Parfaitement, la dernière fois ! C'est comme je te le dis. Tu as onze ans demain, n'est-ce pas ? »

Kathleen ne répondit rien, faisant mine de ne pas avoir entendu. Mais sous son insouciance apparente, un terrible pressentiment l'envahit. Il avait un accent trop triomphal, il avait l'air trop sûr de lui. Se pouvait-il que durant tous ces mois où elle avait repoussé tout contact avec l'esprit de ces gens on eût tramé contre elle d'affreux projets ? N'avait-elle pas commis une lourde erreur en s'enfermant dans un monde à elle ? Qu'allait-elle faire maintenant si une dure réalité venait briser l'armure dont elle se protégeait ?

« Tu te crois fine, hein ? » lança Davy Dinsmore. « Eh bien, ça changera quand ils viendront te tuer demain. Tu ne le sais peut-être pas encore, mais d'après ce que dit maman, le bruit court dans le palais que quand on t'a amenée ici, Kier Gray a dû promettre au Cabinet de te faire tuer pour ton onzième anniversaire. Et ne t'imagines pas qu'ils ne le feront pas. Ils ont tué une femme slane en pleine rue l'autre jour. Alors, qu'est-ce que tu dis de ça, finaude ? »

— « Tu... tu es fou ! » réussit-elle à dire. Ce fut à peine si elle se rendit compte qu'elle avait parlé, car ce n'était pas du tout

cela qu'elle pensait. Sans savoir pourquoi, elle était persuadée qu'il disait la vérité. Ce ne serait qu'une manifestation de plus de leur haine collective. C'était même si logique qu'il lui sembla brusquement qu'elle l'avait toujours su.

À sa propre surprise, ce qui avait retenu l'attention de Kathleen, c'était que Davy eût appris la nouvelle de sa mère. Elle évoquait ce jour, trois ans auparavant, où le jeune garçon l'avait attaquée sous l'œil bienveillant de sa mère, s'imaginant avoir affaire à une petite fille. Quelle surprise, quels hurlements et quels cris de frayeur quand Kathleen lui avait tenu tête jusqu'au moment où la mère, hors d'elle, s'était précipitée en menaçant des pires châtiments la « sale petite vipère de Slan ».

C'est alors que, tout d'un coup, Kier Gray avait surgi, immense, redoutable et tout-puissant et Mrs. Dinsmore s'était presque mise à ramper devant lui.

« Madame, » avait-il déclaré, « à votre place je me garderais bien de toucher à cette enfant. Kathleen Layton est propriété de l'État qui disposera d'elle en temps utile. Quant à votre fils, il se trouve que j'ai été témoin de l'incident. Il a été traité exactement comme le mérite un enfant qui cherche querelle aux autres et j'espère que cette leçon lui sera profitable. »

Comme elle avait frémi de joie à l'entendre prendre ainsi sa défense ! Après cela, elle avait placé Kier Gray dans une autre catégorie que la foule des humains, malgré sa brutalité, malgré les terribles histoires qui couraient sur son compte. Mais maintenant elle savait la vérité, elle comprenait ce qu'il avait voulu dire en déclarant : « ... l'État disposera d'elle en temps utile. »

Elle s'arracha à son amère rêverie et s'aperçut que la ville qui s'étendait à ses pieds avait changé encore. Elle brillait maintenant de toute la splendeur nocturne de ses millions de lumières. C'était une ville de rêve qui se révélait aux yeux de Kathleen, un gigantesque joyau scintillant d'innombrables feux, un incroyable paysage où des bâtiments dressaient jusqu'au ciel leurs silhouettes hautaines. Elle avait toujours eu envie d'aller dans cette ville mystérieuse voir de près toutes les merveilles qu'avait conçues son imagination. Maintenant, bien sûr, elle ne

la verrait jamais. Jamais elle ne connaîtrait ce monde éblouissant, jamais elle n'en savourerait la beauté.

« Vas-y, » reprit la voix de crécelle de Davy. « Regarde bien. C'est la dernière fois. »

Kathleen frémit. Elle ne pouvait supporter un instant de plus la présence de cet horrible gamin. Sans mot dire, elle tourna les talons et regagna le palais pour se réfugier dans la solitude de sa chambre.

Le sommeil se refusait à venir et pourtant il était tard. Kathleen savait que l'heure était avancée car la rumeur des pensées s'était apaisée, et qu'à part les gardes, les insomniaques et les fêtards, les gens étaient depuis longtemps allés se coucher.

Elle s'étonnait de ne pas pouvoir dormir. Elle se sentait pourtant plus à l'aise maintenant qu'elle savait. La vie au jour le jour, dans l'incertitude constante du lendemain, au milieu de la haine des domestiques et celle de la quasi-totalité des humains, était horrible ; c'était une tension perpétuelle et presque insupportable.

Elle avait quand même dû finir par s'assoupir, car une pensée hostile vint soudain faire irruption dans ses rêves.

Kathleen s'agita sur son lit. Ses cornes de Slan (de minces vrilles couleur d'or bruni qui brillaient doucement dans l'ombre parmi la chevelure noire qui encadrait son visage aux traits fins) se dressèrent et s'agitèrent comme des brins d'herbe sous une brise légère. Les vibrations remuaient à peine, mais avec insistance.

Soudain la pensée menaçante que ces antennes venaient de détecter dans le palais parvint jusqu'à la conscience de Kathleen qui frissonna et s'éveilla.

La pensée demeura un instant dans son esprit, précise, cruelle, sanguinaire, dissipant chez l'enfant toute trace de sommeil comme aurait pu le faire une douche glacée. Et puis elle disparut, aussi complètement que si elle n'avait jamais existé. Il ne resta plus qu'un mélange d'images mentales venues au hasard des innombrables pièces du palais.

Kathleen demeura parfaitement immobile et, peu à peu, elle comprit ce qui se passait. Quelqu'un n'avait pas l'intention d'attendre à demain. Quelqu'un doutait que l'exécution eût lieu

comme prévu et entendait mettre le Conseil devant le fait accompli. Il ne pouvait y avoir qu'une personne assez puissante pour affronter les conséquences de ce geste : John Petty, le chef de la police secrète, l'anti-Slan fanatique... John Petty qui lui vouait une haine telle que, même dans ce repaire d'anti-Slans, elle tranchait sur celle des autres. L'assassin devait être une de ses créatures.

Au prix d'un immense effort, elle calma ses nerfs et tendit son esprit jusqu'à la limite de ses facultés. Les secondes s'écoulaient, et elle cherchait toujours le cerveau où un instant avaient passé ces idées meurtrières. Le murmure des pensées extérieures devint un grondement qui l'ébranla tout entière. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas exploré cet univers des esprits incapables de se contrôler. Elle croyait que le souvenir des horreurs qu'il contenait ne s'était pas atténué, et pourtant la réalité était pire encore qu'elle ne se la rappelait. Serrant les dents, elle fit face à ce déferlement de vibrations mentales, s'efforçant d'isoler l'une après l'autre chaque pensée. Elle perçut une phrase :

« Oh ! mon Dieu, j'espère qu'on ne va pas s'apercevoir qu'il a volé sur le prix des légumes aujourd'hui ! »

Ce devait être la femme du cuisinier en second, une pauvre créature qui craignait Dieu et qui vivait dans la perpétuelle terreur de voir découverts les menus larcins de son mari.

Kathleen éprouva un moment de sympathie pour cette femme qui gisait torturée dans le noir au côté de son mari. Mais elle se reprit vite, car cette même femme avait un jour, par pure méchanceté, profité de ce qu'elle croisait Kathleen dans un couloir pour la gifler à toute volée sans le moindre avertissement mental.

Kathleen poursuivait ses recherches, avec une hâte fébrile. Les images se succédaient dans son esprit en un véritable kaléidoscope, écartées presque aussitôt que reçues car elles n'avaient pas de rapport avec la menace qui l'avait éveillée. Il y avait là tout l'univers du palais, avec ses intrigues, ses innombrables tragédies personnelles, les ambitions qui s'y jouaient. Elle rencontrait au hasard de sa quête les rêves lourds

de signification de gens qui s'agitaient dans leur sommeil. Et aussi les plans d'hommes qui veillaient, polissant leurs projets.

Et puis, tout d'un coup, elle tomba sur la pensée impitoyable, sur l'âpre détermination de la tuer, elle ! Et cette pensée disparut aussitôt. Mais Kathleen était éperonnée par le sentiment du danger ; car cette fois la pensée menaçante avait été perçue avec une trop grande puissance pour n'être pas proche, terriblement proche.

C'était extraordinaire qu'elle eût tant de mal à retrouver l'assassin. Elle avait le cerveau endolori, elle était en proie tour à tour à des bouffées de chaleur et à des frissons ; et puis, pour la troisième fois, elle perçut la pensée... et cette fois elle tenait son homme. Et elle comprit en même temps pourquoi elle avait eu tant de mal à repérer ce cerveau. Il évitait soigneusement de se concentrer, voletant sans cesse d'une pensée à l'autre, si bien que les vibrations de son esprit ne se distinguaient pas du flux mêlé de pensées qui ruisselait dans le palais.

Il avait dû s'entraîner, mais ce n'était quand même pas un John Petty, ni un Kier Gray, capables l'un comme l'autre de suivre imperturbablement une ligne de pensée sans se trahir. Son futur agresseur, malgré toute son habileté, s'était vendu. Dès qu'il aurait pénétré dans la pièce, elle...

Elle s'arrêta court. Son esprit connut un instant de panique tandis que la vérité la frappait de plein fouet. L'homme était déjà dans la chambre et il était en train de se glisser à quatre pattes vers le lit où elle était couchée.

Il parut à Kathleen que le temps s'arrêtait. Elle se figea dans le noir, blottie sous ses couvertures qui recouvraient jusqu'à ses bras. Elle savait que le plus léger mouvement ferait bouger les draps. L'homme alors bondirait, la coincerait sous ses couvertures et la tiendrait à sa merci.

Elle ne pouvait remuer. Elle ne voyait rien. Elle sentait seulement l'excitation qui allait croissant dans l'esprit de l'assassin. Le rythme de ses pensées s'accélérait et il ne songeait plus à les disperser sur mille sujets. Ses intentions meurtrières brûlaient en lui comme un feu, si vif et si ardent qu'elle dut détourner une partie de son esprit à elle, car elle en ressentait presque une douleur physique.

Dans cet instant où l'homme ne cherchait plus à masquer ses pensées, Kathleen lut en lui tout le plan de l'attaque. Cet homme était la sentinelle postée devant sa porte. Mais ce n'était pas la sentinelle qui était habituellement de service. Elle s'étonna de ne pas avoir remarqué le changement. On avait dû relever l'homme qui était là d'ordinaire tandis qu'elle dormait. Ou bien alors peut-être était-elle trop préoccupée pour noter un détail de ce genre.

Elle sentit que l'assassin se redressait et se penchait vers le lit. Alors seulement, Kathleen vit briller la lame du poignard plongeant pour frapper.

Il n'y avait qu'une seule chose à faire. D'un brusque sursaut, elle rejeta les couvertures sur la tête et les épaules de l'homme qui fut pris au dépourvu. Puis elle se coula hors du lit, une ombre parmi les ombres de la chambre.

Derrière elle, l'homme, que les couvertures lancées par les petits bras extraordinairement forts de Kathleen avaient enveloppé tout entier, poussa un cri. Un cri étouffé où il y avait de la surprise et la crainte aussi de ce qu'allait signifier son échec.

Kathleen perçut tout cela et l'entendit aussi se relever d'un bond et se mettre à battre l'air de ses bras tout en fouillant l'obscurité du regard. L'idée étrange lui vint alors qu'elle n'aurait pas dû bouger de son lit. Si de toute façon la mort devait venir demain, à quoi bon la retarder ? Mais son instinct de conservation répondit pour elle, et pour la seconde fois elle songea que cette visite nocturne prouvait assez que quelqu'un qui souhaitait sa mort craignait qu'il n'y eût pas d'exécution demain.

Elle prit une profonde inspiration. Le premier moment d'angoisse passé, elle éprouvait maintenant un certain mépris pour les pitoyables efforts du meurtrier. « Pauvre imbécile, » dit-elle, d'une voix lourde de dédain et plus mordante que ne fut jamais voix d'enfant, « tu crois que tu vas pouvoir attraper une Slan dans le noir ? »

C'était un triste spectacle que de voir l'homme se précipiter dans la direction d'où venait la voix en agitant les bras. Triste et horrible aussi, parce qu'une terreur immonde imprégnait

maintenant ses pensées, au point que Kathleen, pieds nus à l'autre bout de la pièce, en frissonna de dégoût.

Elle ajouta de son timbre aigu de petite fille : « Vous feriez mieux de partir avant qu'on vous entende trébucher partout. Si vous vous en allez tout de suite, je ne dirai rien à monsieur Gray. »

Mais l'homme ne la croyait pas, elle s'en rendit compte. Il avait trop peur, il se méfiait trop ! En jurant sous cape, il cessa soudain de la poursuivre et se précipita vers la porte près de laquelle se trouvait le commutateur électrique. Elle le sentit dégainer un revolver tandis que son autre main cherchait à tâtons le bouton. Et elle comprit qu'il préférerait courir le risque d'avoir à échapper aux gardes que le bruit de la détonation ne manquerait pas d'attirer plutôt que de devoir avouer un échec à son chef.

« Pauvre idiot ! » lança de nouveau Kathleen.

Sans l'avoir jamais fait, elle savait ce qu'elle avait à faire. Sans bruit, elle glissa le long du mur, ses doigts tâtant la paroi. Elle ouvrit une porte dissimulée dans un panneau, se coula par l'ouverture, repoussa le panneau derrière elle et s'engagea en courant dans un couloir secret à peine éclairé. Une seconde porte en marquait la fin. Kathleen l'effleura et elle s'ouvrit sur un vaste cabinet de travail somptueusement meublé.

Brusquement effrayée par la hardiesse de son acte, Kathleen s'arrêta sur le seuil, les yeux fixés sur l'homme à la carrure puissante qui, assis derrière le bureau, était en train d'écrire à la lueur d'une lampe de travail. Kier Gray ne leva pas tout de suite la tête. L'enfant ne tarda pas à se rendre compte qu'il avait conscience de sa présence et elle profita de ce répit pour l'observer.

Il y avait chez ce chef d'État quelque chose d'imposant qui forçait son admiration, même en cet instant où la crainte pesait sur elle de tout son poids. Les traits de Kier Gray étaient vigoureux et pleins de noblesse ; il semblait tout entier préoccupé par la lettre qu'il était en train de rédiger.

Elle pouvait lire la surface de sa pensée, mais rien de plus. Kier Gray en effet, elle l'avait découvert voilà longtemps, partageait avec l'exécrable John Petty le privilège de penser

devant elle d'une façon qui rendait pratiquement impossible la lecture de ses pensées. Elle ne percevait, pour le moment, que les mots de la lettre qu'il écrivait. La patience lui manqua et, incapable de s'intéresser plus longtemps à la lettre, elle s'écria : « Il y a un homme dans ma chambre. Il a essayé de me tuer. »

Kier Gray leva les yeux. Son visage, vu ainsi, paraissait plus dur ; plus que la noblesse du profil, c'était la ligne décidée de la mâchoire qu'on remarquait maintenant. Le maître de la planète contempla froidement Kathleen. Quand il parla, son esprit fonctionnait avec une telle précision et si étroite était la coordination entre sa pensée et sa voix, que la petite fille ne savait plus s'il avait parlé ou non.

« Un assassin, dis-tu ? Continue. »

Kathleen dévida toute son histoire, d'une voix un peu tremblante ; elle n'omit pas un détail depuis le moment où Davy Dinsmore s'était moqué d'elle sur les remparts.

« Alors, tu crois que c'est John Petty qui est derrière cette tentative d'assassinat ? » demanda-t-il.

— « C'est le seul qui aurait pu me faire tuer ainsi. C'est la police secrète qui désigne les hommes qui me gardent. »

Il hocha lentement la tête et elle sentit chez lui une tension à peine perceptible. Mais le cours de ses pensées n'en demeurerait pas moins calme et serein. « Nous y voilà donc, » dit-il lentement. « John Petty brigue le pouvoir. Je le plains presque de faire montre d'un pareil aveuglement. Jamais un chef de la police secrète n'a bénéficié de la confiance du peuple. On me vénère et on me craint ; lui, on le craint seulement. Et il s' imagine qu'il n'y a que cela qui compte. »

Les yeux bruns de Kier Gray se fixèrent sur ceux de Kathleen. « Il voulait te tuer avant la date fixée par le Conseil parce qu'alors je n'aurais plus rien pu faire. Et mon impuissance nuirait à mon prestige à l'égard du Conseil. » Sa voix n'était plus qu'un murmure : on aurait dit qu'il avait oublié la présence de Kathleen et qu'il pensait tout haut. « Et il ne se trompait pas. Le Conseil se contenterait de manifester de l'impatience si je cherchais à créer un incident à propos de la mort d'un Slan. Mais d'un autre côté, si je ne faisais rien, on y verrait la preuve que j'ai peur. Et ce serait le commencement de la fin. La

désintégration. Des groupes se formeraient, de plus en plus hostiles les uns envers les autres, les soi-disant réalistes examineraient la situation et choisiraient le vainqueur probable, à moins qu'ils ne se livrent au vieux jeu qui consiste à ménager la chèvre et le chou. »

Après un instant de silence, il reprit : « Comme tu le vois, Kathleen, c'est une situation délicate et bien dangereuse. Car John Petty, afin de me discréditer aux yeux du Conseil, a pris soin de répandre le bruit que j'entendais te garder vivante. Par conséquent, et c'est là le point qui t'intéresse, » ajouta-t-il tandis qu'un sourire pour la première fois se dessinait sur son visage grave, « par conséquent, mon prestige et ma position dépendent maintenant de la possibilité que j'ai de te sauver la vie malgré John Petty.

« Voyons, » interrogea-t-il en souriant carrément, « que penses-tu de notre situation politique ? »

Kathleen eut un frémissement de mépris. « Il est stupide de se soulever contre vous, voilà ce que je pense. Et je vous aiderai de toutes mes forces. Je peux vous aider, vous savez ; je sais lire dans les esprits et tout ça. »

Un large sourire éclaira le visage de Kier Gray, qui perdit toute dureté. « Tu sais, Kathleen, » dit-il, « nous autres humains, nous devons paraître parfois bien bizarres aux Slans. Prends par exemple la façon dont on vous traite. Tu en connais la raison, n'est-ce pas ? »

Kathleen secoua la tête. « Non, monsieur Gray. J'ai souvent lu dans l'esprit des gens, mais personne n'a l'air de savoir pourquoi on nous déteste. Il y a une vieille histoire de guerre entre Slans et humains, mais il y avait déjà eu des guerres avant celle-là et les gens ne continuaient pas à se vouer une haine mortelle quand c'était fini. Et puis il y a ces horribles légendes, trop absurdes pour être autre chose qu'un tissu de mensonges. »

— « Tu as entendu parler de ce que les Slans font aux bébés humains ? » dit-il.

— « C'est encore un de ces mensonges stupides, » dit Kathleen d'un ton méprisant. « Tout cela, ce sont des racontars. »

— « Je vois que tu es au courant, » fit-il en riant. « Et voici qui va peut-être te choquer, mais ces histoires qu'on raconte à propos des bébés sont vraies. Que sais-tu de la mentalité d'un Slan adulte dont le niveau intellectuel est de deux à trois fois plus élevé que celui d'un être humain normal ? Tout ce que tu sais, c'est que toi tu ne ferais pas des choses pareilles, mais tu n'es qu'une enfant. Et d'ailleurs, la question n'est pas là pour le moment. Nous avons tous les deux notre vie à défendre. L'assassin s'est probablement enfui de ta chambre maintenant, mais tu n'as qu'à lire dans son esprit pour l'identifier. Nous allons abattre nos cartes tout de suite. Je vais convoquer sur-le-champ Petty et le Conseil. Ils trouveront sans doute désagréable d'être tirés de leur premier sommeil, mais tant pis pour eux ! Reste ici. Je veux que tu lises dans leur esprit et que tu me dises ensuite ce qu'ils pensaient. »

Il pressa un bouton sur sa table et dit d'un ton sec dans une sorte de petite boîte : « Dites au capitaine de mes gardes de venir dans mon bureau. »

3

Cela n'avait rien d'agréable d'être assise sous le feu de toutes ces lampes qu'on avait allumées. Les hommes la regardaient trop souvent et l'impatience se mêlait dans leurs pensées à la haine, sans que jamais n'apparût une trace de pitié. Leur haine lui pesait, l'étouffait. Vraiment ils la détestaient. Ils souhaitaient sa mort. Atterrée, Kathleen ferma les yeux et détourna son esprit, en essayant de se faire toute petite sur son siège, comme si, par la seule force de sa volonté, elle allait pouvoir rendre son corps invisible.

Mais l'enjeu était trop important et elle n'osait pas manquer une seule de leurs pensées les plus fugitives. Elle rouvrit les yeux, concentra de nouveau son attention et tout reprit sa place : la pièce, les hommes, cette situation tendue.

John Petty se leva soudain et déclara : « Je m'oppose à la présence de cette Slan à la conférence ; son air d'innocence enfantine pourrait en effet inciter certains d'entre nous à se montrer enclins à la pitié. »

Kathleen le contempla avec ahurissement. Le chef de la police secrète était un homme de taille moyenne, robuste et trapu, avec un visage qui rappelait un peu une tête de corbeau, bien qu'un peu empâté, et où l'on ne lisait pas le moindre signe de bonté.

« Est-ce qu'il y croit vraiment ? » songea Kathleen. « Que l'un d'eux pourrait faire preuve de pitié ! »

Elle essaya de lire derrière ses paroles, mais son esprit était impénétrable et son visage dénué d'expression. Elle perçut pourtant une note d'ironie et elle comprit que John Petty avait de la situation une idée parfaitement claire. Il tentait là un coup de force et chaque cellule de son corps et de son cerveau était en état d'alerte.

Kier Gray éclata d'un rire sec et Kathleen se rendit compte soudain du magnétisme dont il rayonnait : il y avait chez le dictateur quelque chose de félin, une vitalité brûlante qui lui donnait une présence irrésistible.

« Je ne crois pas, » dit-il, « que nous ayons à craindre de voir nos... instincts charitables l'emporter sur le sens commun. »

— « Certes non, » dit Mardue, ministre des Transports. « Le juge doit siéger en présence de l'accusé. » Il n'alla pas plus loin, mais mentalement, il ajouta : « ... surtout quand le juge sait d'avance qu'il rendra un verdict de mort. »

Il eut un petit rire sec.

— « Alors, » gronda John Petty, « je demande qu'elle sorte, parce que c'est une Slan et que, sapristi, je ne veux pas d'une Slan dans la pièce où je suis ! »

La réaction des assistants devant cet appel aux plus basses passions frappa Kathleen comme si elle venait de recevoir un coup. Des voix s'élevèrent, déchaînées :

« Vous avez fichtrement raison ! »

— « Qu'elle sorte ! »

— « Vous avez un fichu toupet, Gray, de nous réveiller ainsi au beau milieu de la nuit... »

— « Le Conseil a réglé tout cela voilà onze ans. Je ne l'ai appris que récemment. »

— « Le Conseil avait voté la mort, n'est-ce pas ? »

Le brouhaha des voix amena un sourire mauvais sur les lèvres de Petty. Il jeta un coup d'œil du côté de Kier Gray. Les regards des deux hommes se croisèrent comme les épées de deux duellistes. Kathleen voyait bien que Petty essayait d'embrouiller la situation. Mais si le dictateur avait l'impression qu'il était en train de perdre la partie, rien ne le trahissait sur son visage impassible ; et elle ne sentait pas le plus léger doute effleurer la surface de son esprit.

« Messieurs, vous êtes victimes d'un malentendu. Il ne s'agit pas de faire le procès de Kathleen Layton, la Slan. Elle est ici pour témoigner contre John Petty et je comprends fort bien qu'il tienne si fort à la voir quitter cette pièce. »

Kathleen jugea la feinte stupéfaction de John Petty un peu forcée. Il gardait un esprit trop lucide, trop sur ses gardes pour le ton de voix qu'il prit.

« Ça, par exemple ! Vous nous réveillez tous pour improviser à deux heures du matin un procès où je fais figure d'accusé sur le témoignage d'une Slan ! Vous avez vraiment de l'aplomb, Gray. Et je crois qu'il faudrait une fois pour toutes décider légalement si l'on peut attacher la moindre valeur à la parole d'un Slan. »

Encore cet appel aux haines instinctives. Kathleen frémit en sentant avec quelle passion les autres répondaient. Elle n'avait aucun espoir d'être sauvée ; sa mort était certaine.

Kier Gray répondit d'une voix ferme : « Petty, vous devriez vous rendre compte que vous ne vous adressez pas en ce moment à une bande de paysans saturés de propagande. Vos auditeurs sont des gens réalistes et, malgré vos efforts évidents pour brouiller les pistes, ils ont pleinement conscience que leur vie politique et peut-être leur vie tout court se trouvent menacées par la crise que vous, et vous seul, avez précipitée. »

Son expression se durcit ; sa voix se fit plus âpre. « J'espère que vous tous qui êtes ici allez maîtriser suffisamment votre envie de dormir, votre impatience ou les passions qui vous agitent pour bien comprendre ceci : John Petty tente un coup d'État afin de me déposer et, quel que soit le vainqueur de nous deux, un certain nombre d'entre vous seront morts avant qu'il fasse jour. »

Ce n'était plus elle qu'ils regardaient maintenant. Dans le brusque silence qui venait de tomber, Kathleen avait l'impression d'être devenue invisible tout en demeurant présente. On aurait dit qu'on venait de lui ôter un poids de la conscience et que, pour la première fois, elle pouvait voir, sentir et penser avec clarté.

Le silence qui régnait dans la pièce aux vastes panneaux de chêne n'était pas seulement un silence physique : pendant un moment les pensées des assistants se brouillèrent, diminuèrent d'intensité. C'était comme si une barrière venait de se dresser entre l'esprit de Kathleen et les leurs, car leurs cerveaux travaillaient en profondeur, pesaient les chances, analysaient les

éléments de la situation, se préparaient à affronter un danger dont on venait de leur révéler l'imminence.

Kathleen prit soudain conscience d'une pensée qui venait rompre le silence mental de la pièce, un ordre bref et impératif : « Va t'asseoir dans le fauteuil là-bas dans le coin, là où ils seront obligés de tourner la tête pour te voir. Vite ! »

Kathleen lança un rapide coup d'œil à Kier Gray. Elle vit son regard presque flamboyant à force d'intensité. Et sans un mot, elle quitta sa place pour lui obéir.

Les autres n'y prirent pas garde, ne remarquèrent même pas son geste. Et Kathleen sentit une vague d'enthousiasme la parcourir en constatant que Kier Gray, même en cet instant critique, demeurait parfaitement maître de la situation. Il déclara, tout haut cette fois :

« Je ne vois bien entendu pas la nécessité de procéder à des exécutions, sous réserve que John Petty renonce une fois pour toutes à cette envie absurde de me remplacer. »

Il était impossible pour le moment de lire les pensées des assistants dont les regards étaient tournés vers Kier Gray. Chacun d'eux était tendu à l'extrême ; l'espace d'un instant leurs esprits furent aussi bien contrôlés que ceux de John Petty et de Kier Gray ; ils ne songeaient qu'à ce qu'ils *devaient* dire et qu'à ce qu'ils *devaient* faire.

Kier Gray poursuivit, d'une voix où vibrerait maintenant une certaine passion : « Je dis bien absurde, car il ne s'agit pas seulement d'une lutte pour le pouvoir, que se livrent deux hommes. L'homme qui détient le pouvoir suprême représente la stabilité et l'ordre. L'homme qui veut s'en emparer doit, dès l'instant qu'il sera parvenu au pouvoir, assurer sa position. Cela signifie qu'il y aura des exécutions, des bannissements, des confiscations de biens, des gens jetés en prison, torturés... les victimes étant bien sûr ceux qui se sont opposés au nouveau maître ou ceux en qui il n'a pas confiance.

« Il n'est pas possible de reléguer l'ancien chef d'État à un rôle subalterne. Son prestige demeure intact : souvenez-vous de Napoléon et de Staline ; il représente donc un danger permanent. Mais un homme qui se prépare à usurper le

pouvoir, on peut le ramener à la raison et le maintenir au poste qu'il occupe. C'est ce que j'entends faire avec John Petty. »

Kathleen comprit qu'il faisait appel à leurs instincts de prudence, à leur crainte de ce qu'impliquerait un changement. John Petty se leva d'un bond. Un instant il relâcha son contrôle sur lui-même, mais si violente était sa rage que c'était aussi difficile de lire ses pensées que s'il était resté sur ses gardes.

— Je crois, explosa-t-il, que je n'ai jamais entendu déclaration aussi insensée de la part d'un homme présumé sain d'esprit. Il m'a accusé tout à l'heure d'essayer de brouiller les cartes. Avez-vous noté, messieurs, qu'il n'a jusqu'à présent fourni aucune preuve à l'appui de ce qu'il avance ? Nous n'avons que ses dires et ce procès spectaculaire improvisé au beau milieu de la nuit alors qu'il savait que la plupart d'entre nous auraient l'esprit encore obscurci par le sommeil. Je dois convenir que pour ma part je ne suis pas très bien réveillé, mais je le suis assez pour me rendre compte que Kier Gray a succombé au mal qui s'attaque aux dictateurs de tout âge, la folie de la persécution. Je suis persuadé que depuis quelque temps il a vu dans chacun de nos propos, dans chacune de nos actions une menace dirigée contre lui.

« Les mots me manquent pour exprimer ma consternation devant tout ce que cela implique. Comment a-t-il pu envisager qu'au moment même où le problème slan atteint un point critique, l'un de nous irait provoquer une crise ? Je vous le dis, messieurs, il ne saurait actuellement être question de scission. L'opinion publique est exaspérée par la monstrueuse activité que déploient les Slans à l'endroit des bébés humains. Leurs tentatives pour slanifier la race humaine et les horribles échecs par lesquels elles se soldent posent le plus grave problème que jamais gouvernement ait eu à affronter. »

Il se tourna vers Kier Gray et Kathleen frémit de le voir jouer la comédie avec une pareille perfection, de le voir faire montre d'une si apparente sincérité. « Kier, je voudrais pouvoir oublier ce que vous avez fait : ce procès, d'abord, et ces menaces que vous avez proférées contre quelques-uns d'entre nous. Étant donné les circonstances, je ne puis que proposer que vous

donniez votre démission. En tout cas, vous n'avez plus ma confiance. »

— « Vous voyez, messieurs, » fit Kier Gray, en souriant, « que nous en arrivons au fond du problème. Il tient à ce que j'abdique. »

Un grand jeune homme dégingandé, au visage d'oiseau de proie, déclara d'une voix rauque : « Je suis d'accord avec Petty. Votre comportement, Gray, montre que l'on ne peut plus vous considérer comme responsable. Abdiquez ! »

— « Abdiquez ! » cria une autre voix et des clameurs forcenées éclatèrent soudain : « Abdiquez ! Abdiquez ! Abdiquez ! »

Pour Kathleen, qui avait concentré toute son attention sur les propos de John Petty, ces cris et les pensées hostiles qui les accompagnaient parurent être le signal de la fin. Il s'écoula un long moment avant qu'elle se rendît compte que quatre seulement des dix assistants étaient les auteurs de tout ce vacarme.

C'était donc cela. En répétant « Abdiquez ! » ils avaient espéré entraîner les hésitants et les timorés, mais, pour l'instant, ils avaient échoué. Elle tourna les yeux vers Kier Gray dont la seule présence avait empêché les autres de céder à la panique. Sa vue suffit à lui redonner un peu de courage. Il était bien carré dans son fauteuil ; il se tenait un peu plus droit que tout à l'heure, il avait l'air plus grand, plus fort ; et un sourire ironique se jouait sur son visage.

« N'est-il pas étrange, » fit-il sans élever la voix, « que ce soient les quatre plus jeunes membres du Conseil qui se rallient à la proposition du jeune Petty ? Leurs aînés, je l'espère, ont bien compris que c'était là l'avant-garde et que d'ici demain matin les pelotons d'exécution ne chômeraient pas, car ces têtes brûlées en ont manifestement assez de nous supporter, nous autres vieilles croûtes ; en effet, bien qu'ils soient à peu près de mon âge, ils ne manquent pas de me considérer comme une vieille croûte. Ils ont hâte de secouer la domination que nous exerçons et sont, j'en suis sûr, convaincus qu'en fusillant leurs aînés, ils avanceront de quelques années ce que la nature aurait accompli de toute façon. »

— « Qu'on les fusille ! » gronda Mardue, le doyen du Conseil.
— « Graine de crapules ! » lança Harlihan, ministre de l'Aviation.

Les plus vieux membres du Conseil marmonnèrent des choses qui auraient rassuré Kathleen si elle n'avait pas lu aussi distinctement les émotions qui se dissimulaient derrière ce fatras de paroles. La haine, la crainte, le doute, l'arrogance, la rancœur et la violence s'y mêlaient en une sordide confusion.

John Petty, debout, tint tête à tous ces murmures, tandis qu'une pâleur à peine perceptible se répandait sur ses traits. Mais soudain Kier Gray se dressa, les poings crispés, ses yeux lançant des éclairs : « Asseyez-vous, misérable imbécile ! Comment avez-vous pu oser précipiter une crise au moment précis où il nous faudra peut-être réviser toute notre politique à l'égard des Slans ? Nous sommes en train de perdre la bataille, vous entendez ? Nous n'avons pas un savant qui arrive à la cheville des super-savants slans. Que ne donnerais-je pas pour avoir l'un d'eux dans notre camp ! Pour avoir, tenez, un Slan comme Peter Cross, stupidement abattu voilà trois ans, parce que les policiers qui l'avaient fait prisonnier étaient imprégnés des absurdes préjugés de la populace.

« Parfaitement, "de la populace". C'est à ce niveau que sont aujourd'hui descendues les masses. Une populace bestiale que notre propagande a contribué à former. Les gens ont peur, terriblement peur pour leurs bébés, et nous n'avons pas un savant capable d'examiner objectivement le problème. À vrai dire, nous ne possédons pas un homme de science digne de ce nom. À quoi bon pour un être humain consacrer son existence à la recherche quand on lui a inculqué depuis son plus jeune âge que toutes les découvertes qu'il peut espérer faire ont été depuis longtemps faites par les Slans ? Quand on lui serine que ces découvertes n'attendent dans le secret des caves ou couchées sur le papier que le jour où les Slans tenteront une nouvelle fois de s'emparer de la Terre ?

« Notre science est une farce, notre éducation un tissu de mensonges. Et chaque année les débris des espoirs et des aspirations avortées des humains s'entassent plus haut autour de nous. Chaque année voit s'accroître la désintégration, la

pauvreté, la misère. Il ne nous reste plus rien que la haine et la haine ne suffit pas. Il nous faut soit exterminer les Slans, soit conclure avec eux un accord et mettre un terme à cette lutte insensée. »

La passion qu'il avait mise dans sa harangue assombrissait le visage de Kier Gray. Et Kathleen constatait cependant que l'esprit du dictateur demeurerait calme, attentif et vigilant. Habile démagogue et politicien rusé, quand il reprit la parole, ce fut d'un ton qui semblait presque uni par comparaison avec celui de tout à l'heure.

« John Petty m'a accusé de vouloir garder cette enfant vivante. Je voudrais vous rappeler son attitude lors de ces derniers mois. Combien de fois Petty vous a-t-il insinué, sur un ton badin peut-être, que je comptais ne pas la faire exécuter ? Je sais qu'il l'a fait, car on me l'a rapporté. Mais vous comprenez maintenant son jeu, vous voyez avec quelle habileté il a répandu le poison. Vous êtes assez vieux politiciens pour vous rendre compte de la position dans laquelle il m'a mis : en donnant l'ordre d'exécuter la Slan je semblerai avoir cédé à une pression et par là même je perdrai de mon prestige.

« Je me propose donc de publier un communiqué déclarant que Kathleen Layton ne sera pas exécutée. Étant donné le peu de connaissances que nous avons des Slans, nous la garderons vivante comme sujet d'étude. Je suis, pour ma part, décidé à tirer tout le profit possible de sa présence en observant son développement jusqu'à sa maturité. J'ai déjà réuni sur ce sujet une masse considérable de notes. »

John Petty ne s'était pas rassis. « N'essayez pas de m'en imposer ! » grommela-t-il. « Vous êtes allé trop loin. Si on vous laisse continuer, vous céderez aux Slans un continent où ils pourront développer ces prétendues super-inventions dont nous avons tant entendu parler mais que nous n'avons jamais vues. Quant à Kathleen Layton, il vous faudra passer sur mon corps pour la garder vivante. Les femmes slans sont les plus dangereuses : ce sont elles les reproductrices et elles connaissent leur affaire, les garces ! »

Mais Kathleen ne l'écoutait plus. Pour la seconde fois, Kier Gray lui posait mentalement une question : « Combien des

assistants sont pour moi sans réserve ? Indiquez-le avec vos doigts. »

Elle lui lança un coup d'œil stupéfait, puis elle plongea dans la masse confuse de pensées et d'émotions qui émanait de tous ces hommes. C'était un difficile travail de triage, car, comme les pensées étaient nombreuses, les interférences étaient fréquentes. Et puis, au fur et à mesure qu'elle découvrait la vérité, son cerveau faiblissait. Elle avait cru que les plus âgés des membres du Conseil étaient pour le dictateur, et voilà que ce n'était pas le cas. La peur hantait leur esprit, et aussi la conviction croissante que les jours de Kier Gray étaient comptés et qu'ils avaient intérêt à miser sur le clan des jeunes.

Enfin, consternée, elle leva trois doigts. Trois sur dix pour Kier Gray, quatre résolument contre lui et pour Petty et trois indécis.

Elle ne pouvait lui donner ces deux derniers chiffres car il n'en demandait pas tant. Toute son attention était concentrée sur les trois doigts de Kathleen et un soupçon d'inquiétude passa dans ses yeux. L'espace d'un instant il sembla que l'angoisse l'effleurait. Et puis il reprit son impassibilité coutumière. Il resta figé dans son fauteuil, comme une effigie de pierre, froide, sinistre et redoutable.

Elle ne pouvait détacher ses yeux de lui.

Elle eut la conviction certaine que devant elle se tenait un homme aux abois, qui fouillait tous les recoins de son cerveau, qui cherchait dans son expérience le moyen de faire d'une défaite imminente une victoire. Elle s'efforça de pénétrer dans ce cerveau, mais le contrôle de fer qu'il maintenait sur ses pensées, le cours imperturbable de ses méditations dressaient entre eux une barrière infranchissable.

Mais dans ses pensées superficielles, elle lut ses doutes, une étrange incertitude aussi qui excluait toute peur, une hésitation plutôt sur ce qu'il devrait, sur ce qu'il *pourrait* faire maintenant. Cela semblait indiquer qu'il n'avait pas prévu une crise aussi aiguë, une opposition aussi organisée et une telle flambée de haine n'attendant qu'une occasion de l'anéantir. Mais déjà John Petty reprenait : « Il me semble que nous devrions procéder maintenant à un vote sur cette question. »

Kier Gray se mit à rire ; c'était un long rire, profond et cynique, qui s'acheva sur une note de surprenante bonne humeur. « Ainsi, vous voudriez mettre aux voix une question que vous avez déclaré il n'y a qu'un instant ne même pas se poser ! Je refuse naturellement d'en appeler encore une fois à la raison. Le temps de la raison n'est plus quand on fait à celle-ci la sourde oreille, mais je tiens cependant à préciser un point : demander de mettre cette question aux voix, c'est formuler l'aveu d'une culpabilité qui ne se cache même plus, forte, sans aucun doute, de l'appui de cinq au moins et peut-être davantage des membres du Conseil. Permettez-moi d'abattre encore une carte : voici longtemps que je connais l'imminence de cette rébellion et elle ne me prend pas au dépourvu. »

— « Allons donc ! » fit Petty. « Vous bluffez. J'ai suivi chacune de vos démarches. Quand nous avons créé ce Conseil, nous avons envisagé justement l'éventualité où l'un de ses membres se dispenserait de l'accord des autres, et les mesures de sécurité prises pour y parer sont toujours en vigueur. Chacun de nous a son armée personnelle. Mes gardes sont là, ils patrouillent dans le couloir, ainsi d'ailleurs que les gardes de chacun des autres membres du Conseil, prêts à se sauter à la gorge dès qu'on leur en donnera l'ordre. Nous sommes tout à fait disposés à donner cet ordre et à courir le risque de trouver la mort dans la lutte qui s'ensuivra. »

— « Ah ! Ah ! » murmura Kier Gray, « nous savons au moins où nous en sommes maintenant. »

Les assistants s'agitèrent sur leurs sièges, en proie à des pensées confuses ; et puis, à la consternation de Kathleen, Mardue, un des trois qu'elle avait comptés comme partisans de Kier Gray, s'éclaircit la gorge. Avant même qu'il eût parlé, elle sentit sa résolution vaciller.

« Vraiment, Kier, vous avez tort de vous considérer comme un dictateur. Vous n'êtes que l'élu du Conseil et nous avons parfaitement le droit d'élire quelqu'un d'autre à votre place. Quelqu'un qui réussira peut-être à mieux organiser l'extermination des Slans. »

C'était un joli retournement de veste ! Les rats quittaient le navire et faisaient des efforts désespérés pour convaincre les nouveaux maîtres de la valeur de leur appui.

Chez Harlihan aussi, les pensées prenaient un autre cours. « Mais oui. Votre projet de conclure un accord avec les Slans est de la trahison, de la trahison pure. Envers la popu..., hum, le peuple, c'est un sujet absolument tabou. Nous devons faire quelque chose pour exterminer les Slans, et peut-être une politique plus active entreprise par un homme plus actif... »

Kier Gray eut un sourire amer ; et toujours Kathleen sentait à la surface de son cerveau cette incertitude : que faire, que faire ? Elle percevait vaguement autre chose, une tension, la détermination de plus en plus nette de courir un risque. Mais elle ne lisait rien de précis.

« Ainsi, » reprit Kier Gray, d'un ton très calme, « vous confieriez la présidence de ce Conseil à un homme qui, voilà quelques jours à peine, a laissé Jommy Cross, un garçon de neuf ans, et sans doute le Slan vivant le plus redoutable actuellement, s'échapper en utilisant la propre voiture de la police. »

— « En tout cas, » riposta John Petty, « je connais un autre Slan qui ne s'échappera pas. » Il lança à Kathleen un regard mauvais puis tourna vers les autres un visage triomphant. « Voici ce que nous pouvons faire : exécuter cette fille demain ; tout de suite même, et publier un communiqué annonçant que Kier Gray a été démis de ses fonctions pour avoir conclu un accord secret avec les Slans et que son refus de laisser tuer Kathleen Layton en était la preuve. »

C'était quelque chose de tout à fait étrange d'être là, d'écouter cette sentence de mort et de n'en éprouver aucune émotion, comme si ce n'était pas d'elle qu'on parlait. Son esprit était très loin et le murmure d'acquiescement qui parcourut l'assistance lui parvenait comme déformé par la distance.

Le sourire s'éteignit sur les lèvres de Kier Gray. « Kathleen, » dit-il brusquement, « autant cesser de jouer la comédie. Combien sont contre moi ? »

Elle fixa sur lui un regard vague et elle s'entendit répondre d'une voix tremblante : « Ils sont tous contre vous. Ils vous ont toujours détesté parce que vous êtes tellement plus intelligent

qu'eux et parce qu'ils sont persuadés que vous les avez relégués dans l'ombre et fait paraître insignifiants. »

— « Ainsi il se sert d'elle pour nous espionner, » dit en ricanant John Petty. « Enfin, c'est toujours une consolation de savoir que nous sommes tous d'accord sur un point : c'en est fini de la dictature de Kier Gray. »

— « Pas du tout, » fit celui-ci d'un ton suave. « Je suis si peu d'accord que d'ici dix minutes vous allez tous les onze vous trouver devant les pelotons d'exécution. J'hésitais à prendre une mesure aussi radicale, mais je n'ai pas d'autre solution et je ne peux même plus revenir en arrière, car je viens de commettre un geste irrévocable. J'ai déclenché une sonnerie avertissant les onze officiers qui commandent vos gardes privées respectives, vos fidèles seconds, *et vos successeurs désignés*, que l'heure était venue. »

Ils le dévisageaient sans comprendre. Il poursuivit :

« Voyez-vous, messieurs, vous n'avez pas tenu compte d'un dangereux instinct de la nature humaine : la soif de pouvoir des subalternes est aussi vive que la vôtre. L'idée de cette solution m'est venue quand, voici quelque temps, l'adjoint de Petty est venu me dire qu'il ne demandait qu'à remplacer celui-ci. J'ai pris soin d'étudier la question de façon approfondie, ce qui a donné des résultats fort satisfaisants, et j'ai décidé que ces hommes devraient se trouver dans le palais lors du onzième anniversaire de Ka... Ah, mais voici les nouveaux conseillers ! »

La porte s'ouvrit toute grande et onze jeunes gens firent irruption dans la pièce, revolver au poing. « À vos armes ! » cria John Petty. « Je n'en ai pas pris ! » gémit une voix. Puis le fracas des détonations emplît la pièce.

Des hommes se tordaient sur le sol, baignant dans leur sang. Kathleen aperçut, comme dans un brouillard, un des onze conseillers toujours debout, un revolver fumant à la main. Elle reconnut John Petty. Il avait tiré le premier. L'homme qui avait espéré le remplacer était mort, pantin immobile allongé sur le tapis. Le chef de la police secrète tenait toujours son arme, braquée cette fois sur Kier Gray. « Je vous abattraï avant qu'ils m'exécutent, » dit-il, « à moins que vous ne vouliez faire un marché avec moi. Vous pouvez naturellement compter sur mon

appui maintenant que vous avez si brillamment renversé la situation. »

Le chef des officiers lança à Kier Gray un regard interrogateur. « Faut-il l'abattre, monsieur ? » demanda-t-il. C'était un homme mince, brun, au profil aquilin et à la voix grave. Kathleen l'avait parfois rencontré dans le palais. Il s'appelait Jem Lorry. Elle n'avait jamais encore essayé de lire ses pensées, mais elle se rendait compte aujourd'hui qu'il avait lui aussi un pouvoir de contrôle sur lui-même qui défiait toute pénétration. Elle pouvait néanmoins en lire assez long à la surface de son esprit pour voir ce qu'il était : un ambitieux qui ne s'embarrassait pas de scrupules.

« Non, » fit Kier Gray d'un ton songeur. « John Petty va nous être fort utile. Il pourra affirmer que les autres ont été exécutés à la suite d'enquêtes menées par la police et qui ont révélé qu'ils avaient conclu des arrangements secrets avec les Slans.

« Ce sera l'explication que nous donnerons : cela prend toujours. C'est à Petty d'ailleurs que nous en devons l'idée, mais je crois que nous aurions pu y penser nous-mêmes. Son influence sera toutefois précieuse pour faire accréditer cette version des événements. Je crois même, » ajouta-t-il, non sans cynisme, « que la meilleure méthode consiste à laisser à Petty le mérite de ces exécutions. Il aura été si horrifié par la découverte de la perfidie de ses collègues qu'il aura agi de son propre chef et qu'il sera venu ensuite implorer mon pardon, et, étant donné les preuves qu'il m'aura fournies, je le lui aurai bien sûr aussitôt accordé. Qu'en dites-vous ? »

— « Excellent, monsieur, » fit Jem Lorry. « Je voudrais maintenant préciser un point, et ce faisant je parle au nom de tous les nouveaux conseillers. Nous avons besoin de vous, de votre réputation, de votre intelligence, et nous sommes disposés à faire de vous un dieu aux yeux du peuple, en d'autres termes, à consolider votre position et à la rendre inattaquable. Mais ne croyez pas pouvoir vous arranger avec nos adjoints pour qu'ils nous tuent nous. Cette fois, cela ne marcherait pas. »

— « Il n'était guère utile de souligner un point aussi évident, » fit Kier Gray sèchement. « Débarrassez-moi le bureau de cette charogne, nous aurons ensuite diverses mesures à

prendre. Quant à toi, Kathleen, va te coucher. Tu nous gênerais maintenant. »

Tout en regagnant sa chambre, encore mal remise de ses émotions, Kathleen se demandait : « Tu nous gênerais ? » Voulait-il dire simplement que... Ou bien cela signifiait-il que... Après les meurtres dont elle venait d'être le témoin, elle ne pouvait plus être sûre de lui, ni de rien. Il lui fallut longtemps, longtemps pour trouver le sommeil.

4

Jommy Cross connut de longs instants de vide mental qui laissèrent place finalement à une sorte de pénombre grisâtre où de vagues pensées commencèrent à s'esquisser. Il ouvrit les yeux, conscient d'une immense faiblesse.

Il était couché dans une petite chambre et il apercevait un plafond sale et maculé de taches, au plâtre écaillé. Les murs étaient d'un gris inégal, et les ans y avaient laissé leur crasse. La vitre de l'unique fenêtre était toute craquelée et la lumière qui filtrait péniblement par cet orifice venait de tomber sur le lit de camp comme une petite mare blanchâtre.

Elle éclairait des haillons qui avaient dû être des couvertures. La paille sortait par une des extrémités du matelas et il régnait dans la pièce une odeur de renfermé et de rance. Bien qu'il fût malade, Jommy trouva la force de rejeter les couvertures et entreprit de se lever. Il y eut un bruit de chaînes et il ressentit soudain une douleur aiguë à la cheville droite. Il se recoucha, abasourdi et brusquement vidé de toute énergie. Il était enchaîné à ce grabat !

Des pas lourds le tirèrent de la torpeur dans laquelle il était retombé. Il ouvrit les yeux et vit, plantée sur le seuil, une grande femme décharnée vêtue d'une robe sans forme et dont les yeux noirs brillants comme des perles de jais le regardaient fixement.

« Ah ! » fit-elle, « le nouveau pensionnaire de Mémé n'a plus de fièvre ; nous allons pouvoir faire connaissance. C'est bien, ça ! C'est bien ! »

Elle se frotta les mains, ce qui produisit un bruit rêche.

« Nous allons très bien nous entendre, n'est-ce pas ? Mais il faut que tu gagnes ta croûte. Mémé n'entretient pas les fainéants. Non, non. Nous allons parler de tout ça, » ajouta-t-elle en lui lançant un coup d'œil ironique.

Jommy contemplait la vieille, fasciné et écoeuré tout à la fois. La squelettique créature se pencha en geignant vers le pied du lit et il replia ses jambes sous lui aussi loin que le lui permettait la longueur de la chaîne. Jamais il n'avait vu un visage qui exprimât plus ouvertement la méchanceté qui se dissimulait derrière sa chair flétrie. Avec un dégoût croissant, il compara la tête menue et ravagée, en forme d'œuf, aux pensées qu'elle abritait : chaque ride de ce visage décrépît avait sa contrepartie dans ce cerveau pervers. Tout un monde répugnant occupait ce crâne.

Sans doute lut-elle sur son visage ce qu'il pensait, car elle dit soudain : « Oui, oui, à voir Mémé, on ne croirait jamais qu'elle a été une beauté célèbre. On ne se douterait pas que des hommes ont été à ses pieds. Mais n'oublie pas que c'est cette vieille haridelle qui t'a sauvé la vie. Ne l'oublie jamais, sinon Mémé pourrait livrer le vilain ingrat à la police. Et comme ils seraient contents ! Mais Mémé est gentille avec ceux qui sont gentils avec elle et qui font ce qu'elle veut. »

Mémé ! Comment cette vieille sorcière pouvait-elle s'affubler de ce terme affectueux ! Mémé !

Il fouilla son esprit, y cherchant son vrai nom. Mais il ne trouva qu'un ramassis d'images confuses montrant une stupide petite théâtrale prodigue de ses charmes, et bientôt ruinée, acculée au ruisseau, puis durcie et aigrie par l'adversité. Son identité même était noyée sous tout le mal qu'elle avait fait et pensé. C'était un long passé de vol. Une collection de délits méprisables. Il voyait un meurtre aussi...

Frissonnant, terriblement las maintenant que s'atténuait la réaction qu'avait provoquée chez lui la vue de la vieille, Jommy s'écarta de l'horrible tableau que présentait le cerveau de Mémé. La vieille sorcière se pencha vers lui, les yeux brillants.

« C'est vrai, » demanda-t-elle, « que les Slans peuvent lire les pensées ? »

— « Oui, reconnut Jommy, et je lis les vôtres, mais vous perdez votre temps. »

Elle eut un ricanement sinistre. « Alors tu ne lis pas tout ce qui est dans l'esprit de Mémé. Mémé n'est pas folle. Elle est futée ; et elle sait bien qu'il ne faut pas compter obliger un Slan

à rester à son service. Il faut qu'il soit libre pour ce qu'elle veut lui faire faire. Il faut qu'il comprenne que, puisqu'il est un Slan, il ne pourra trouver de meilleur refuge avant d'être parvenu à l'âge adulte. Allons, n'est-ce pas qu'elle est astucieuse, Mémé ? »

Jommy soupira et répondit d'un ton ensommeillé : « Je vois ce que vous pensez, mais je ne peux pas vous parler pour le moment. Nous autres Slans, quand nous sommes malades – et cela n'arrive pas souvent – nous nous contentons de dormir, de dormir beaucoup. Je ne me suis éveillé que parce que mon subconscient s'est alarmé et m'a tiré de mon sommeil, croyant que je courais un danger. Les Slans ont un grand nombre de dispositifs de protection comme cela. Mais maintenant il faut que je dorme encore pour me rétablir tout à fait. »

Les yeux noirs de la vieille s'ouvrirent tout grands. L'esprit rapace renonça à son projet de tirer de sa proie un profit immédiat. La cupidité céda un instant la place chez Mémé à la curiosité, mais elle n'avait nullement l'intention de laisser Jommy dormir.

« Est-ce vrai que les Slans transforment en monstres des créatures humaines ? »

Une vague de colère déferla dans le cerveau de Jommy, secouant sa torpeur. Il se dressa sur son grabat, furieux.

« C'est un mensonge ! C'est un de ces affreux mensonges que les hommes racontent à notre propos pour nous faire paraître inhumains, pour amener tout le monde à nous haïr, à nous tuer. C'est... »

Il se renversa sur son oreiller, épuisé, son accès de rage passé. « Mon père et ma mère étaient deux êtres merveilleux, » dit-il d'un ton plein de douceur, « et ils étaient terriblement malheureux. Ils se sont rencontrés dans la rue un jour et chacun a lu dans l'esprit de l'autre que c'était un Slan. Jusque-là ils avaient vécu dans une affreuse solitude et n'avaient jamais fait de mal à personne. Ce sont les humains qui sont des criminels. Papa ne s'est pas défendu aussi durement qu'il l'aurait pu quand ils l'ont traqué et qu'ils ont fini par le tuer par-derrière. Il aurait été capable de se défendre. Il aurait bien dû ! Car il possédait l'arme la plus terrible que le monde ait jamais vue... si terrible

qu'il ne voulait même pas la porter sur lui, de crainte de s'en servir. Quand j'aurai quinze ans, je devrai... »

Il s'arrêta, affolé par son imprudence. Un instant, il se sentit si malade, si las qu'il crut ne plus avoir la force de supporter le fardeau de ses pensées. Il se répétait qu'il venait de livrer le plus grand secret de l'histoire slan et que si cette vieille femme rapace le livrait à la police dans l'état de faiblesse où il se trouvait, tout était perdu.

Il se calma peu à peu. Il s'aperçut que la vieille ne s'était pas rendu compte de l'importance de ce qu'il venait de dire. Au moment où il avait parlé de l'arme, elle ne l'écoutait déjà plus : il s'était trop écarté du seul sujet qui préoccupait cet esprit cupide. Et maintenant, tel un vautour, elle tournoyait autour de sa proie qu'elle savait à la limite de l'épuisement.

« Mémé est contente de savoir que Jommy est un si gentil garçon. Cette pauvre Mémé, qui crève la faim, elle a bien besoin d'un jeune Slan pour subvenir à ses besoins. Ça ne t'ennuie pas de travailler pour la pauvre vieille Mémé, hein ? Tu sais bien que tu n'as pas le choix, » ajouta-t-elle d'un ton âpre.

Certain maintenant que son secret était toujours à l'abri, il se détendit. Ses yeux se fermèrent. « Je vous assure, » dit-il, « que je ne peux pas vous parler maintenant ; il faut que je dorme. »

Il comprit qu'elle n'allait pas lui laisser la paix. Elle savait déjà ce qui l'énervait. Elle reprit d'un ton insistant, non pas parce que cela l'intéressait, mais simplement pour l'empêcher de dormir :

« Qu'est-ce qu'un Slan ? Qu'est-ce qui vous différencie de nous ? Et d'abord, d'où viennent-ils, ces Slans ? On les a fabriqués, n'est-ce pas, comme des robots ? »

Pourquoi se mettait-il en rage alors qu'il savait que c'était justement cela que voulait la vieille ? Il se rendit vaguement compte que l'état de faiblesse où il se trouvait inhibait les contrôles qui normalement s'exerçaient sur son esprit. « C'est encore un mensonge, » répliqua-t-il avec une colère sourde. « Je suis né comme n'importe qui. Et mes parents aussi. Je n'en sais pas plus. »

— « Tes parents devaient bien savoir ! » insista la vieille. Jommy secoua la tête. Il tombait de sommeil. « Non, ma mère

disait que papa avait bien trop à faire pour se livrer à des enquêtes sur le mystère des Slans. Maintenant, laissez-moi tranquille. Je sais ce que vous cherchez à faire et je sais ce que vous voulez, mais c'est malhonnête et je ne le ferai pas. »

— « C'est idiot, » glapit la vieille, abordant enfin le sujet qui lui tenait à cœur. « Tu trouves que c'est malhonnête de voler des gens qui vivent eux-mêmes de vols et d'escroqueries ? Faut-il que Mémé et toi nous vivions de croûtes de pain, alors que le monde est si riche que les coffres partout regorgent d'or, que les greniers croulent sous le grain et que des ruisseaux de miel coulent dans les rues ? Au diable ton honnêteté ! Voilà ce que dit Mémé. Comment un Slan, traqué comme un rat, peut-il parler d'être honnête ? »

Jommy ne répondit rien, et ce n'était pas seulement parce qu'il avait envie de dormir. Il avait déjà eu lui-même des pensées semblables. La vieille poursuivit :

« Où iras-tu ? Que feras-tu ? Tu coucheras sous les ponts ? Et l'hiver ? Dis-moi donc où un petit Slan peut aller dans ce monde ? »

Elle essaya de glisser dans sa voix une note compatissante. « Ta pauvre chère maman aurait voulu que tu fasses ce que je te demande. Elle n'aimait pas les humains. J'ai gardé le journal pour te le montrer : tu verras qu'ils l'ont abattue comme un chien alors qu'elle cherchait à s'échapper. Tu veux que je te l'apporte ? »

— « Non ! » cria Jommy, bouleversé.

La voix âpre continuait : « Tu ne veux donc pas faire tout le mal que tu pourras à un monde qui est si cruel avec toi ? Les faire payer ? Leur faire regretter leur méchanceté ? Tu n'as pas peur ? »

Il ne répondait toujours pas. La vieille prit un ton pleurnichard. « La vie est trop dure pour la vieille Mémé... bien trop dure. Si tu ne l'aides pas, il faudra qu'elle continue ses petits trafics. Tu as vu dans son esprit de quoi il s'agissait. Mais elle promet d'y renoncer si tu veux bien l'aider. Penses-y. Elle renoncera à toutes les vilaines actions qu'elle a dû commettre pour arriver à vivre dans ce monde impitoyable. »

Jommy se sentit battu. « Vous êtes une sale vieille garce, » dit-il lentement, « et un jour je vous tuerai. »

— « Alors tu resteras jusqu'à ce jour-là, » fit Mémé d'un ton de triomphe. Elle se frotta les mains : ses doigts s'entrecroisaient comme un nœud de serpents desséchés. « Et tu feras ce que dit Mémé, sinon elle n'hésitera plus à te livrer à la police... Bienvenue dans mon modeste foyer, Jommy. Bienvenue. Tu iras mieux quand tu te réveilleras. Mémé l'espère. »

— « Oui, » dit Jommy d'une voix faible, « j'irai mieux. » Et il s'endormit.

Trois jours plus tard, Jommy suivit la vieille dans la cuisine et franchit la porte de derrière. La cuisine était une petite pièce nue et Jommy s'efforça de ne pas remarquer la saleté et le désordre qui y régnaient. La vieille avait raison. Pour horrible que s'annonçât la vie qu'il allait mener, cette mesure, perdue dans ce quartier miséreux, constituerait une retraite idéale pour un jeune Slan qui devrait attendre au moins six ans avant de pouvoir se rendre à la cachette où se trouvaient dissimulés les secrets de son père ; et qui devrait grandir encore avant de pouvoir s'attaquer aux importantes tâches qui lui étaient dévolues.

La porte s'ouvrit et ce qu'il vit alors mit un terme à ses méditations. Il s'arrêta court, abasourdi par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il ne s'était certes pas attendu à cela !

D'abord il y avait la cour, encombrée de détritux et de ferrailles indescriptibles. Une cour sans herbe, sans arbre et dépourvue de toute grâce ; un coin stérile entouré d'une clôture où des fils de fer rouillés reliaient tant bien que mal des poteaux de bois à demi pourris. Tout au fond de la cour, un hangar délabré tenait encore debout, par miracle. Jommy perçut à l'intérieur la présence d'un cheval, dont il distinguait vaguement la tête par la porte ouverte.

Mais son regard allait déjà plus loin que la cour, saisissant au passage les détails déplaisants. Il avait déjà franchi la clôture, dépassé le hangar. Derrière, il y avait des petits bouquets d'arbres ; et du gazon, un pré bien vert qui descendait en pente douce vers un grand fleuve, qui ne brillait plus que d'un éclat

sombre maintenant que les rayons du soleil ne touchaient plus son cours de leurs doigts de feu.

Mais même le pré (qui faisait partie, remarqua-t-il en passant, d'un terrain de golf) ne retint qu'un instant son attention. Sur l'autre rive du fleuve commençait un pays de rêve, un paysage féerique, véritable paradis de jardinier. Comme quelques arbres bouchaient la vue, Jommy ne distinguait qu'un fragment de cet éden avec ses jets d'eau scintillants et ses hectares de parterres fleuris et de terrasses. Mais dans ce fragment de paysage passait une allée blanche.

Une allée ! Une indicible émotion étreignit Jommy à la gorge. L'allée continuait, toute droite. Son long ruban se perdait dans la brume à des kilomètres de là. Et tout au bout, à l'extrême limite de son champ visuel dont la portée dépassait de beaucoup la normale, l'enfant aperçut le palais.

Il ne voyait qu'une partie de cet extraordinaire édifice. La base s'élevait à plus de trois cents mètres, puis se dressait une tour qui culminait à quelque cent cinquante mètres plus haut encore. Une tour prodigieuse ! Plus de cent cinquante mètres de construction dentelée qui semblait presque fragile, étincelante de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, un bâtiment translucide, brillant, fantastique, dans le style du temps jadis, splendide et raffiné.

C'était là le chef-d'œuvre de l'architecture slan, qu'après la défaite il leur avait fallu abandonner aux vainqueurs.

C'était trop beau. Ce spectacle lui faisait mal aux yeux, lui inspirait une foule de pensées douloureuses. Dire que durant neuf ans, il avait vécu si près de la cité sans jamais avoir vu cette merveilleuse création de sa race ! Il ne comprenait plus, maintenant qu'il le contemplait, pourquoi sa mère n'avait jamais voulu lui montrer le palais. « Cela te fera de la peine, Jommy, de te dire que le splendide palais des Slans appartient maintenant à Kier Gray et à ses âmes damnées. Et d'ailleurs, il est dans une partie de la ville où l'on a pris des précautions spéciales contre nous. Tu auras bien le temps de le voir. »

Mais il regrettait maintenant que sa mère ne l'y eût pas conduit plus tôt. Il avait l'impression pénible d'avoir manqué quelque chose. Cela lui aurait donné du courage, dans ses

moments de dépression, de connaître ce monument érigé par son peuple.

« Les humains, » avait dit sa mère, « ne connaîtront jamais tous les secrets de ce palais. Il est plein de mystères, de chambres et de passages oubliés, de merveilles dont les Slans eux-mêmes ne gardent plus qu'un vague souvenir. Kier Gray ne s'en doute pas, mais toutes les armes et toutes les machines que les humains ont si désespérément cherchées sont enfouies là. »

Une voix grinçante vint lui écorcher les oreilles. Jommy s'arracha à regret à la contemplation du merveilleux spectacle et remarqua la présence de Mémé. Il vit qu'elle avait attelé le vieux cheval à sa charrette.

« Assez rêvassé, » commanda-t-elle. « Et ne va pas te mettre en tête de folles idées. Le palais et les jardins du palais ne sont pas pour les Slans. Et maintenant, fourre-toi sous ces couvertures et tiens-toi tranquille. Il y a une espèce de flicaille, là, au bout de la rue, qui n'a pas besoin pour l'instant de connaître ton existence. Allons, dépêchons-nous ! »

Le regard de Jommy se porta une dernière fois sur le palais. Ainsi cette merveille n'était pas pour les Slans ! Il sentit une étrange fièvre le parcourir. Un jour il irait là-bas, à la recherche de Kier Gray. Et ce jour-là... Il s'arrêta de penser : il tremblait de rage en songeant aux hommes qui avaient assassiné son père et sa mère.

5

La charrette brimbalante était en ville maintenant. Elle tremblait de haut en bas en passant sur le pavage inégal des ruelles et Jommy, blotti au fond, avait l'impression qu'à force d'être secoué, son cerveau allait se décrocher. À deux reprises, il essaya de se redresser, mais à chaque fois la vieille le repoussa de son bâton.

« Veux-tu rester tranquille ! Mémé ne veut pas qu'on voie ces beaux vêtements que tu portes. Reste sous cette tunique. »

La vieille tunique loqueteuse puait le cheval, et Jommy se sentait par moments pris de nausées tant l'odeur était forte. Enfin, la charrette s'arrêta.

« Descends, » fit Mémé, « et entre dans ce grand magasin. Tu verras que j'ai cousu de grandes poches à l'intérieur de ton manteau. Tu n'auras qu'à les bourrer de marchandise, mais sans que cela fasse trop gros. »

Tout étourdi, Jommy posa le pied sur le trottoir. Il attendit un moment, vacillant sur ses jambes, que sa faiblesse se dissipât. Puis il annonça : « Je serai de retour d'ici une demi-heure. »

Elle pencha vers lui son visage avide. Ses yeux noirs le transpercèrent. « Tâche de ne pas te faire prendre et réfléchis un peu à ce que tu chipes. »

— « Vous n'avez pas à vous inquiéter, » répliqua Jommy avec assurance. « Avant de rien prendre, je ferai un petit tour d'horizon mental pour voir si personne ne regarde. Ce n'est pas difficile. »

— « Bon ! » Un sourire s'épanouit sur son visage ratatiné. « Et ne t'inquiète pas si Mémé n'est pas là quand tu reviendras. Elle va prendre un médicament chez le marchand de vins en face. Elle peut se permettre de se soigner maintenant qu'elle a un jeune Slan ; et elle en a bien besoin... pour réchauffer ses

vieux os. Oui, Mémé va aller faire une provision de médicaments. »

Il plongea au sein de la foule qui grouillait aux alentours du grand magasin et aussitôt il sentit déferler vers lui une vague de peur, une peur anormale, exagérée. Il ouvrit tout grand son esprit et resta aux écoutes un long moment. Il perçut une vive agitation, chez tous ces gens, de la consternation et un sentiment de malaise et d'incertitude, mais surtout un véritable raz de marée de terreur qui vint envahir son esprit. Frissonnant, il rompit le contact.

Mais cette brève plongée avait suffi à lui révéler l'origine de cette peur collective. Il y avait eu des exécutions au palais ! John Petty, le chef de la police secrète, avait découvert que dix conseillers avaient conclu des accords avec les Slans et les avait abattus. Les gens ne croyaient pas beaucoup à cette histoire. Ils avaient peur de John Petty. Ils se méfiaient de lui. Dieu merci, Kier Gray était toujours là, solide comme un roc, pour les protéger des Slans... et aussi du sinistre John Petty.

À l'intérieur du magasin, c'était pire encore, car la foule était plus nombreuse. Tandis qu'il se frayait un chemin le long des rayons brillamment éclairés, les pensées des gens affluaient dans le cerveau de Jommy. Une abondance fabuleuse de richesses s'étalait autour de lui et il eut encore moins de mal qu'il ne l'avait cru à s'emparer de ce qu'il voulait.

En passant à l'extrémité du rayon de bijouterie, il fit main basse sur un pendentif marqué cinquante-cinq dollars. Il avait envie d'entrer dans le rayon, mais il perçut les pensées de la vendeuse. Elle ne verrait pas sans ennui, sans hostilité même, un petit garçon pénétrer dans son domaine de bijouterie. On n'aimait guère voir les enfants rôder au milieu des bijoux et des pierres précieuses.

Jommy fit demi-tour, heurtant presque au passage un grand et bel homme qui poursuivit son chemin sans même lui jeter un coup d'œil. Jommy fit quelques pas puis s'arrêta net. Il éprouva un choc comme il n'en avait encore jamais connu, si vif qu'il lui semblait qu'un couteau venait de lui traverser le cerveau. Et malgré tout, ce n'était pas une impression si désagréable. La

stupéfaction se mêlait à la joie, il se retourna pour chercher du regard l'inconnu.

Ce bel étranger était un Slan, un Slan adulte ! C'était là une découverte si capitale que, quand il en eut pleinement pris conscience, son cerveau vacilla sous le choc. Il n'avait rien perdu du calme qui faisait le fond de son tempérament de Slan, et il n'était pas non plus la proie des émotions qui l'avaient assailli quand il était malade. Mais il se sentait plein d'une ardeur neuve et frémissante.

Il s'empressa d'emboîter le pas à l'inconnu. Sa pensée chercha le contact avec celle de l'homme, en vain ! Jommy se rembrunit. Il voyait bien que l'autre était un Slan, mais il ne parvenait pas à pénétrer au-delà de la surface de cet esprit inconnu. Et rien, à ce niveau, ne révélait que l'autre eût le moins du monde conscience de l'existence de Jommy, ni même qu'il eût la faculté de lire dans les pensées de qui que ce fût.

Il y avait là un mystère. Quelques jours auparavant, il avait été incapable de lire au-delà de la surface de l'esprit de John Petty. Cependant, pas un instant il n'avait douté que Petty ne fût qu'un humain. Quelle était alors la différence ? Peut-être était-ce que, même quand sa mère gardait ses pensées à l'abri de toute intrusion, il avait toujours pu prendre contact avec elle en émettant dans sa direction.

La conclusion était stupéfiante : il se trouvait donc en présence d'un Slan qui, sans pouvoir lire les pensées, savait pourtant empêcher qu'on lût les siennes. Il exerçait sur son esprit un contrôle constant ; mais contre qui se défendait-il ainsi ? Contre les autres Slans ? Et quel était ce Slan qui ne pouvait pas lire les pensées d'autrui ? Ils étaient dans la rue maintenant ; et rien n'aurait été plus facile, à la lueur des lampadaires, que de le rattraper en quelques foulées. Qui parmi tous ces passants pressés et préoccupés de leurs seuls intérêts aurait remarqué un petit garçon qui courait ?

Mais, au lieu de diminuer la distance qui le séparait du Slan, il laissa au contraire celui-ci prendre de l'avance. Les fondements mêmes de la logique sur laquelle s'appuyait son existence se trouvaient menacés par le problème qui venait de

surgir ; et toute l'éducation que son père lui avait donnée par hypnose l'empêchait de prendre une décision trop précipitée.

Deux immeubles après le grand magasin, le Slan s'engagea dans une grande rue latérale ; Jommy le suivit, étonné, car il devinait que cette rue se terminait en impasse, qu'elle ne menait pas à des quartiers résidentiels. Ils passèrent ainsi un, deux, trois blocs d'immeubles. Et Jommy vit alors qu'il ne s'était pas trompé.

Le Slan se dirigeait vers le Centre aéronautique dont les bâtiments, les ateliers et le terrain d'atterrissage s'étendaient sur près de deux kilomètres carrés. C'était impossible ! Nul n'avait le droit d'approcher un avion sans se découvrir pour bien montrer que son crâne ne portait pas les petites vrilles mobiles des Slans.

L'inconnu marcha droit vers un grand panneau lumineux portant la mention « centre aéronautique » et s'engouffra sans une hésitation dans la porte tournante qui s'ouvrait juste dessous.

Jommy s'arrêta devant la porte. *C'était là le Centre aéronautique qui contrôlait toute l'industrie aéronautique de la planète !* Se pouvait-il qu'on y employât des Slans ? Qu'au cœur même de cet univers des hommes où on leur vouait une haine si farouche, des Slans eussent sous leur coupe le plus vaste système de transports du globe ?

Il poussa la porte et s'engagea dans le couloir de marbre qui s'étendait devant lui, bordé de bureaux des deux côtés. Pour le moment il ne voyait personne, mais il percevait au passage des bribes de pensées qui venaient accroître sa stupéfaction et son ravissement.

Le Centre grouillait de Slans. Il devait y en avoir des dizaines, des *centaines* !

Juste devant lui une porte s'ouvrit et deux jeunes gens, tête nue, en sortirent, s'avançant à sa rencontre. Ils bavardaient tranquillement et un moment ils ne le virent même pas. Il eut le temps de saisir leurs pensées superficielles : il rencontra le calme, l'assurance, la miraculeuse absence de toute peur. Deux Slans, tout juste sortis de l'adolescence... et tête nue !

Tête nue. Ce fut cela qui frappa surtout Jommy. Tête nue... et sans vibrilles.

Il crut un instant qu'il voyait mal. Son regard chercha frénétiquement les filaments dorés des vrilles qui auraient dû se trouver là. Des Slans sans vrilles ! C'était donc cela ! Cela expliquait pourquoi ils étaient incapables de lire les pensées d'autrui. Les jeunes gens n'étaient plus maintenant qu'à deux mètres de lui et ce fut alors qu'ils remarquèrent sa présence.

« Petit, » dit l'un d'eux, « il faut que tu sortes d'ici. Les enfants n'ont pas le droit d'entrer. Allez, file. »

Jommy prit une profonde inspiration. La modération de la réprimande le rassurait, surtout maintenant que le mystère s'était éclairci. C'était merveilleux que l'absence des vibrilles révélatrices leur permît ainsi de vivre et de travailler en toute sécurité parmi leurs ennemis jurés ! D'un grand geste, un peu emphatique, il arracha sa casquette. « Ne vous inquiétez pas, » commença-t-il, « je suis... »

Les mots se figèrent sur ses lèvres. Il tourna vers les deux hommes un regard affolé. Car, après un instant de surprise qu'ils n'avaient pu maîtriser, ils avaient refermé sur leur esprit leur écran protecteur. Un sourire aimable éclairait leur visage. L'un d'eux dit : « Quelle bonne surprise ! »

Et l'autre reprit : « Oh ! oui, alors, quelle heureuse surprise. Sois le bienvenu, petit ! »

Mais Jommy n'écoutait pas. Son cerveau vacillait sous le choc des pensées qui venaient de jaillir dans le cerveau des deux hommes au moment où ils avaient aperçu dans ses cheveux les petites pointes dorées :

« Bon Dieu ! » pensa le premier, « un serpent ! »

Et, l'autre impitoyable : « Il faut tuer cette petite vermine ! »

6

Pour Jommy, dès l'instant où il eut perçu les pensées des deux Slans, la question n'était pas de savoir ce qu'il fallait faire, mais bien s'il aurait le temps de le faire. L'horrible surprise de les découvrir hostiles n'avait pas suffi à ébranler ses réflexes.

Sans même avoir à y réfléchir, il savait que rebrousser chemin le long du couloir et essayer de parcourir en sens inverse les quelque cent mètres de sol dallé qui le séparaient de la porte d'entrée équivaldrait à un suicide. Ses petites jambes de neuf ans seraient impuissantes en face de deux Slans dans la force de l'âge. Il n'y avait qu'une solution et il l'adopta tout aussitôt. D'un bond, il sauta de côté. Il y avait là une porte, une des centaines qui bordaient le couloir.

Par bonheur elle n'était pas fermée à clef. Elle s'ouvrit avec une étonnante facilité, mais il prit soin de ne l'entrebâiller que juste assez pour se glisser de l'autre côté. Il eut la vision d'un second couloir également vide, puis il claqua la porte derrière lui, ses petits doigts robustes la verrouillant en même temps. Avec un déclic qui lui réjouit le cœur il entendit la serrure se bloquer.

Une fraction de seconde plus tard, il y eut un choc sourd : c'étaient les deux Slans qui se jetaient contre la porte, mais celle-ci ne trembla même pas.

Jommy comprit alors que la porte était en métal massif et conçue pour résister aux plus rudes assauts, et en même temps si admirablement montée qu'à la plus légère poussée elle pivotait sur ses gonds. Pour le moment il était à l'abri !

Un peu détendu, il chercha à reprendre contact avec les esprits des deux Slans. Il lui parut d'abord qu'ils maintenaient toujours sur leurs pensées un contrôle qui défiait toute pénétration, et puis il perçut une note d'angoisse si déchirante

qu'elle traversait comme un coup de couteau la surface de leur esprit.

« Seigneur ! » murmura l'un d'eux. « Déclenche le signal d'alarme, vite ! Si cette petite vermine découvre que c'est nous qui contrôlons les Transports aériens... »

Jommy ne perdit pas une seconde de plus. La curiosité qui le dévorait l'incitait à rester, à résoudre le mystère de cette haine que les Slans sans cornes semblaient vouer aux vrais Slans. Mais la curiosité céda le pas au sens commun. Il détala à toutes jambes, sûr maintenant de ce qu'il avait à faire.

Il savait qu'il ne pouvait absolument pas considérer ce couloir comme un abri sûr. À tout moment quelqu'un pouvait surgir ou des bribes de pensées l'avertir que des hommes allaient déboucher au détour d'un corridor. Ralentissant brusquement l'allure, il essaya plusieurs portes. La quatrième s'ouvrit et Jommy en franchit le seuil avec un sentiment de triomphe. À l'autre extrémité de la pièce, il y avait une grande baie vitrée.

Ouvrant la fenêtre, il se coula dehors ; puis, s'accroupissant, il se pencha au bord de la corniche. Des lumières brillaient aux autres fenêtres du bâtiment, éclairant vaguement ce qui lui parut être un étroit passage entre deux immenses murs de brique.

Il hésita un instant puis, comme une mouche, il se mit à escalader le mur. Ce n'était pas bien difficile : ses doigts d'une force extraordinaire découvraient sans mal les aspérités. L'obscurité qui ne faisait que croître au fur et à mesure qu'il montait le gênait bien un peu, mais à chaque pas il se sentait plus d'assurance. Des kilomètres de toits l'attendaient en haut et, si ses souvenirs étaient exacts, les bâtiments de l'aéroport rejoignaient de chaque côté d'autres immeubles. Quelle chance avaient des Slans incapables de lire les pensées contre un Slan qui saurait éviter tous les pièges ?

Trentième et dernier étage ! Avec un soupir de soulagement, Jommy se mit debout et s'engagea sur le toit plat. Il faisait presque nuit maintenant, mais il distinguait le toit d'un immeuble voisin qui touchait presque celui sur lequel il se trouvait. Il n'avait qu'un saut de deux mètres au plus, rien du

tout. L'horloge d'une tour du voisinage se mit à sonner l'heure : un... deux... cinq... dix ! Au dixième coup, un léger grincement parvint aux oreilles de Jommy et soudain il vit une brèche noire s'ouvrir dans le toit d'en face. Ahuri, il se tapit contre la terrasse, retenant son souffle.

Et de l'ouverture béante un engin en forme de torpille jaillit, piquant vers le ciel étoilé. L'appareil prit de la vitesse puis, au moment où il allait se perdre dans le lointain, un bref éclair éclata à l'arrière. La lueur persista un instant puis disparut comme une étoile qui s'éteint.

Jommy ne bougeait pas, il s'efforçait de suivre des yeux la trajectoire de l'étrange engin. Un astronef. C'était cela un astronef ! Ces Slans sans cornes avaient-ils réalisé le vieux rêve de l'humanité : la navigation interplanétaire ? Mais alors, comment avaient-ils pu ne pas révéler leur secret aux humains ? Et que faisaient pendant ce temps les vrais Slans ?

Il entendit de nouveau le grincement. Il rampa jusqu'au bord du toit et scruta l'ombre. Il réussit à voir que l'ouverture se refermait, deux grands panneaux métalliques coulissant l'un vers l'autre. Le toit reprit son aspect normal.

Jommy attendit encore un moment, puis, bandant ses muscles, il sauta. Il n'avait plus qu'une idée maintenant : retrouver Mémé le plus vite possible et par la voie la plus détournée. Il lui faudrait se cantonner dans les ruelles, les passages. Car la facilité avec laquelle il avait échappé à des Slans lui parut soudain suspecte. À moins, bien sûr, qu'ils n'aient pas osé utiliser les dispositifs ordinaires de sécurité de crainte de livrer leur secret aux humains.

En tout cas, il avait grand besoin de l'abri que lui offrait la mesure de Mémé. Il n'avait aucune envie de s'attaquer à un problème aussi compliqué et aussi dangereux que celui que posait maintenant le triangle des relations Slans-humains-Slans sans vrilles. Il lui faudrait attendre d'être devenu adulte et de pouvoir affronter les puissants cerveaux qui livraient chaque jour cette bataille sans merci.

Oui, son objectif était de revenir auprès de Mémé, et en passant par le grand magasin afin d'avoir à jeter en pâture quelques cadeaux à la vieille sorcière, maintenant qu'il était sûr

d'être en retard. Et il n'était pas question de traîner en route : le magasin fermait à onze heures.

Jommy cette fois ne se hasarda pas à proximité du rayon de bijouterie, car la vendeuse qui n'aimait pas voir les petits garçons flâner par là était toujours de service. Le magasin ne manquait pas d'autres rayons richement chargés et il eut tôt fait d'y rafler ce qu'il y avait de mieux et de moins encombrant. Il nota toutefois, au cas où il aurait à revenir dans ce magasin là, d'y opérer désormais avant cinq heures, heure à laquelle arrivait l'équipe du soir ; sinon cette vendeuse du rayon de bijouterie finirait par lui attirer des ennuis.

Gorgé enfin d'objets volés, il se dirigea vers la sortie la plus proche ; il croisa au passage un quinquagénaire ventripotent qui marchait d'un air songeur. C'était le chef comptable du magasin et il pensait aux quatre mille dollars qui seraient ce soir dans le coffre. Jommy lut en même temps dans son esprit la combinaison du coffre.

Il s'éloigna, se méprisant de ne pas avoir songé à cette solution plus tôt. Quelle folie de voler des marchandises qu'il faudrait ensuite revendre, avec tous les risques que comportait l'opération, alors qu'il aurait été si simple de prendre tout l'argent dont il pouvait avoir besoin.

Mémé était toujours au même endroit, mais elle était dans un tel état d'excitation qu'il dut attendre qu'elle eût parlé pour comprendre ce qu'elle voulait.

« Vite, » lui cria-t-elle, « fourre-toi sous ces couvertures. Un agent vient justement de me dire de circuler. »

Quatre ou cinq cents mètres plus loin, elle arrêta la charrette et souleva la couverture qui cachait Jommy. « Où étais-tu, sale petit ingrat ? » grommela-t-elle.

Jommy ne perdit pas de temps en vaines explications. Il la méprisait trop pour lui parler plus qu'il n'en était besoin. Il frémit de dégoût en voyant l'avidité avec laquelle elle s'empara du butin qu'il déversa sur ses genoux. Elle estima rapidement la valeur de chaque article et cacha le tout dans le double fond ménagé dans la charrette.

« Au moins deux cents dollars pour Mémé ! » dit-elle d'un ton ravi. « C'est à peu près ce qu'en donnera le vieux Finn. Oh !

mais Mémé a eu bien raison d'attraper un jeune Slan. Ce n'est pas dix mille dollars mais vingt mille qu'il lui rapportera au bout de l'année. Et dire qu'on offrait une prime de dix mille dollars ! On devrait donner un million. »

— « Je peux faire encore mieux, » proposa Jommy. Autant, pensa-t-il, lui parler maintenant du coffre-fort du magasin ; comme cela il n'aurait plus besoin pour un temps de faire le pickpocket. « Il y a environ quatre mille dollars dans le coffre, » expliqua-t-il. « Je peux les prendre cette nuit. Je grimperai par derrière, là où ce n'est pas éclairé, jusqu'à une des fenêtres, je découperai le carreau... Vous avez bien un diamant à couper le verre quelque part ? »

— « Mémé peut s'en procurer un ! » siffla la vieille, aux anges. Elle dansait presque de joie. « Oh ! oh ! ce que Mémé est contente. Mais elle voit bien maintenant pourquoi les hommes se sont mis à tuer les Slans. Ils sont trop dangereux. Ma foi, ils seraient bien capables de voler la Terre tout entière. C'est d'ailleurs ce qu'ils ont essayé de faire, autrefois, tu sais. »

— « Je... je ne sais pas grand-chose... sur ce sujet, » dit lentement Jommy. Il aurait bien aimé que Mémé fût plus renseignée, mais il vit qu'il n'en était rien. Elle avait seulement de vagues notions sur cette lointaine période où les Slans (à en croire les accusations des humains) avaient tenté de conquérir le monde. Elle n'en savait pas plus que lui, pas plus que toute la masse ignorante du peuple.

Où était la vérité ? Y avait-il jamais eu une guerre entre les Slans et les humains ? Ou bien était-ce toujours cette même propagande qui répandait ces horribles histoires sur ce que les Slans faisaient aux bébés ? Mais Jommy se rendit compte que Mémé pensait de nouveau à l'argent du magasin.

« Seulement quatre mille dollars ! » fit-elle soudain. « Mais, ils doivent encaisser chaque jour des centaines de milliers... des millions de dollars ! »

— « Ils ne gardent pas tout au magasin, » fit Jommy, et, à son vif soulagement, la vieille accepta sans discussion ce mensonge.

La charrette reprit sa route et Jommy s'étonna de la spontanéité avec laquelle il avait menti. Mais, à la réflexion, il

comprit que c'était son instinct de conservation qui lui avait dicté cette réponse. S'il rendait la vieille trop riche, elle songerait bientôt à le livrer.

Il lui fallait absolument passer les six années suivantes dans l'abri que constituait pour lui la mesure de Mémé. Le problème était donc de savoir de combien elle se contenterait. À lui de trouver un juste équilibre entre les besoins réels et la cupidité naturelle de la vieille.

C'était là un nouveau danger. Cette femme était d'un incroyable égoïsme et de plus elle était lâche, ce qui pourrait bien un jour déclencher chez elle une vague de panique dont il serait victime avant qu'il ait pu se rendre compte du danger qu'il courait.

Le doute n'était pas permis. Parmi tous les périls qui le guettaient au long de ces six années qui le séparaient du jour où lui serait révélée la science de son père, cette sorcière famélique était l'un des plus redoutables.

L'argent ne manqua pas de corrompre Mémé. Elle disparaissait pendant des jours entiers et, d'après les propos décousus qu'elle tenait à son retour, il en concluait qu'elle fréquentait enfin les lieux de plaisir dont elle avait depuis si longtemps la nostalgie. À la maison, elle ne se séparait jamais de sa chère bouteille. Comme il avait besoin d'elle, Jommy faisait la cuisine et la maintenait ainsi en vie en dépit de tous les excès auxquels elle se livrait. Il fallait bien – quand elle était à court d'argent – se livrer de temps en temps à quelques raids avec elle, mais dans l'ensemble, il réussissait à ne pas l'avoir souvent dans les jambes.

Il utilisait ses loisirs considérables à faire son éducation, tâche qui était loin d'être facile. Leur quartier était des plus miséreux et la plupart des gens qui y vivaient n'avaient aucune instruction, certains même étaient illettrés, mais il s'en trouvait pourtant quelques-uns à l'esprit assez éveillé. Jommy ne tarda pas à les découvrir, et à apprendre ce qu'ils faisaient et ce qu'ils savaient, soit en les interrogeant, soit en interrogeant leurs voisins sur leur compte. Pour les habitants du quartier, il était le petit-fils de Mémé. Ce fait une fois accepté, bien des difficultés se trouvèrent aplanies.

Il y avait des gens, bien sûr, qui se méfiaient d'un parent de la chiffonnière. Quelques-uns qui avaient eu à pâtir de la langue de vipère de Mémé se montraient même franchement hostiles, mais le plus souvent ils se contentaient alors d'ignorer Jommy. D'autres encore étaient trop occupés pour se soucier de lui ou de Mémé.

Il réussit pourtant à forcer l'attention d'un certain nombre de ses voisins. Un jeune homme qui faisait des études d'ingénieur lui expliqua, tout en le traitant de « satané gosse », les principes de la mécanique. Jommy lut en lui qu'il avait

l'impression, ce faisant, de clarifier ses propres pensées et qu'il se vantait parfois d'être si fort en mécanique qu'il était capable d'en faire comprendre les éléments à un gamin de dix ans.

Jamais il ne se douta de la précocité du gamin en question.

Une femme qui avait beaucoup voyagé avant son mariage, mais qui se trouvait maintenant réduite à la misère, habitait à quelques maisons de là et lui donnait biscuit après biscuit tout en lui parlant des pays qu'elle avait vus et de leurs populations.

Il était bien obligé d'accepter ses gâteaux parce qu'elle n'aurait pas compris qu'il les refusât. Mais jamais conteur n'eut auditeur plus passionnément attentif que Mrs. Hardy. C'était une femme mince, rongée par l'amertume, et dont le mari avait perdu au jeu toute sa fortune ; mais avant sa ruine, elle avait connu l'Europe et l'Asie et ses yeux curieux avaient enregistré mille détails. Elle avait aussi quelques vagues notions de l'histoire des pays qu'elle avait ainsi traversés.

Jadis, lui avait-on dit, la Chine, par exemple, était très peuplée. On racontait qu'une série de guerres sanglantes avait, longtemps auparavant, décimé les régions où la population était la plus dense. Les Slans, semblait-il, n'étaient absolument pour rien dans ces conflits. Il n'y avait qu'une centaine d'années que les Slans avaient commencé à s'intéresser aux bébés de la Chine et d'autres contrées d'Extrême-Orient, s'attirant ainsi la haine de gens qui jusqu'alors avaient toléré leur existence.

À entendre Mrs. Hardy, c'était encore un de ces actes insensés dont les Slans étaient coutumiers. Jommy écoutait et enregistrait, persuadé que là n'était pas la véritable explication, se demandant où était la vérité et bien décidé un jour à démasquer tous ces mensonges.

Le futur ingénieur, Mrs. Hardy, un épicier qui avait été pilote d'appareil à réaction, un réparateur de radio et de télévision et le vieux père Darrett, tels étaient les gens qui, sans s'en douter, firent son éducation, durant les deux premières années qu'il passa avec Mémé. De toute la bande, c'était de Darrett que Jommy tirait le plus de profit. Ce robuste vieillard de soixante-dix ans passés, cynique à ses heures, avait été jadis professeur d'histoire, mais ce n'était là qu'un des sujets sur quoi il avait une mine quasi inépuisable de connaissances.

De toute évidence, un jour ou l'autre, le vieil homme aborderait le sujet des guerres slans. Jommy en était si sûr qu'il ne releva même pas les premières allusions qu'il lui entendit y faire, comme si la question ne l'intéressait pas. Mais, un jour d'hiver, comme il le prévoyait, le vieux Darrett en reparla. Et cette fois, Jommy dit :

« Vous parlez tout le temps de guerres. Il ne pouvait pas être question de guerres. Ces gens étaient des hors-la-loi. On ne fait pas la guerre à des hors-la-loi : on les extermine. »

Darrett tiqua. « Des hors-la-loi, » ricana-t-il. « Mon garçon, c'était une grande époque. Je te dis qu'une centaine de milliers de Slans tenaient pratiquement le monde sous leur coupe. Oh ! c'était du beau travail, une merveille d'organisation et d'audace dans l'exécution. Il faut bien que tu comprennes que les hommes, pris en masse, jouent toujours le jeu de quelqu'un d'autre... jamais le leur. Ils tombent dans des pièges d'où ils sont incapables de se dépêtrer. Ils appartiennent à des groupes ; ils sont membres d'organisations ; ils respectent des idées, ils sont attachés à tel individu ou à telle région géographique. Mettre la main sur les institutions qu'ils vénèrent, voilà la méthode. »

— « Et c'est cela qu'on fait les Slans ? » interrogea Jommy, avec une ardeur qu'aussitôt il se reprocha : il trahissait un peu trop ses sentiments. Aussi s'empressa-t-il d'ajouter d'un ton plus calme : « On dirait une histoire. Tout ça, c'est de la propagande pour nous faire peur... Vous me l'avez souvent dit à propos d'autres choses. »

— « De la propagande ! » explosa Darrett. Puis il se tut. Il semblait réfléchir, et ses cils bruns cachaient à demi ses grands yeux noirs. Il reprit enfin : « Je voudrais que tu te rendes bien compte, Jommy, de ce que c'était. La plus terrible confusion régnait sur la terre. Partout des bébés humains étaient victimes de la formidable campagne entreprise par les Slans pour accroître leurs effectifs. La civilisation commençait à s'effriter. Le nombre des déments augmentait sans cesse. Les suicides, les meurtres, les crimes se multipliaient... on était au bord du chaos. Et puis, un matin, sans très bien comprendre comment cela s'était fait, la race humaine s'éveilla pour découvrir que les ennemis avaient pris le pouvoir. À force de patient noyautage,

les Slans s'étaient emparés de la plupart des organisations-clefs. Quand tu commenceras à comprendre la rigidité de notre système social, tu te rendras compte à quel degré d'impuissance les hommes se trouvaient réduits. Je crois, pour ma part, que les Slans auraient pu rester les maîtres s'ils n'avaient pas commis une erreur. »

Jommy attendit, silencieux. Il se doutait de ce qui allait venir. Le vieux Darrett continua :

« Ils se sont obstinés à vouloir faire des Slans à partir de bébés humains. Avec le recul du temps, cela semble un peu stupide. »

Darrett et les autres furent ses premiers professeurs. Mais bientôt il se mit à suivre des hommes instruits qu'il rencontrait dans les rues, puisant dans leur esprit. Il se cacha dans des coins à proximité des collèges et, par télépathie, assista aux cours. Des livres, il en avait en quantité, mais ce n'était pas suffisant. Il fallait quelqu'un pour expliquer, pour interpréter les textes. Il y avait tant à apprendre : mathématiques, physique, chimie, astronomie... toutes les sciences. Sa soif de connaissance était sans limite.

Durant les six années qui s'écoulèrent entre son neuvième et son quinzième anniversaire, il acquit ainsi les rudiments de ce que sa mère lui avait dit être la base de la culture d'un Slan adulte.

Pendant ce temps, à distance respectueuse, il observait les Slans sans cornes. Chaque soir, à dix heures, leurs astronefs s'élançaient dans l'espace, avec une régularité d'horloge. Et chaque nuit, à deux heures trente, un autre monstre en forme de requin plongeait du haut des cieux, sombre et silencieux, pour s'enfoncer comme un fantôme dans le toit béant du même bâtiment.

À deux reprises seulement durant toute cette période, le trafic fut interrompu pendant un mois, et chaque fois alors que Mars se trouvait à l'aphélie¹ de son orbite.

¹ Point de l'orbite d'une planète où elle se trouve à sa plus grande distance du soleil. (NScan)

Jommy se tenait à l'écart du Centre aéronautique car son respect pour la puissance des Slans sans cornes grandissait chaque jour. Il avait maintenant la certitude que seul un hasard l'avait sauvé le jour où il s'était montré aux deux Slans adultes. Un hasard étonnant.

Des mystères fondamentaux des Slans, il n'apprit rien. Pour passer le temps, il se dépensait furieusement. Avant tout, il lui fallait avoir un moyen de fuir secret, que Mémé ni personne ne connaîtrait ; de plus, il ne pouvait pas vivre dans la mesure telle qu'elle était. Il lui fallut des mois pour creuser des centaines de mètres de tunnel, et des mois pour rebâtir l'intérieur de la maison, pour poser de belles cloisons, des plafonds étincelants, des planchers de plastique.

Mémé fit entrer le mobilier neuf le soir, traversant furtivement la cour encombrée de détritiques et ouvrant la porte toujours aussi crasseuse, comme tout l'extérieur de la baraque. Mais cela aussi demanda près d'un an... à cause de Mémé et de sa bouteille.

Le quinzième anniversaire de Jommy arriva... À deux heures de l'après-midi, il reposa le livre qu'il était en train de lire, ôta ses pantoufles et passa ses chaussures. L'heure décisive avait sonné. Aujourd'hui, il irait dans les catacombes à la recherche du secret de son père. Comme il ignorait l'emplacement du passage secret des Slans, il lui faudrait se risquer à emprunter une entrée publique.

Ce fut à peine s'il accorda une pensée au danger que présentait l'opération. C'était le grand jour... le jour depuis longtemps fixé hypnotiquement dans son esprit par les soins de son père. Il importait cependant qu'il se glissât hors de la maison sans que la vieille l'entendît.

Il entra brièvement en contact mental avec elle : il n'éprouvait plus maintenant, à le faire, le moindre dégoût. Elle ne dormait pas et s'agitait sur son lit. Une sarabande de pensées mauvaises tournoyait dans sa cervelle.

Jommy Cross fronça les sourcils. Du capharnaüm des souvenirs de la vieille (car, quand elle était ivre, elle ne vivait plus que dans son fabuleux passé), une pensée surgit, violente. « Il faut que je me débarrasse de ce Slan... il est dangereux,

maintenant que j'ai de l'argent. Mais il ne doit pas s'en douter... que je n'y pense pas... »

Jommy sourit. Ce n'était pas la première fois qu'il surprenait chez elle des intentions fourbes. Il acheva de lacer ses chaussures, se leva et entra dans la chambre de la vieille.

Mémé était allongée sous ses draps tachés de vin. Ses yeux creux brillaient d'un éclat vitreux dans son visage parcheminé. Jommy Cross éprouva un mouvement de pitié en la voyant. Pour redoutable et mauvaise qu'elle eût été, il préférerait encore la vieille Mémé d'autrefois à cette éponge imbibée de whisky, immobile et semblable à une sorcière médiévale qui aurait été transportée dans un lit moderne par quelque sortilège.

Elle parut enfin le remarquer. Elle débita un chapelet de jurons, puis : « Qu'est-ce qu'il y a ? Mémé veut avoir la paix. »

Toute pitié l'abandonna. Il la toisa et dit : « Je voulais simplement vous avertir. Je vais bientôt vous quitter, alors vous n'avez plus besoin de passer votre temps à chercher des moyens de me trahir. Il n'y a aucun moyen sûr. Je ne donnerais pas cher de votre vieille carcasse si on m'arrêtait. »

— « Tu te crois malin, » murmura-t-elle. Ce dernier mot parut déclencher chez elle de nouvelles associations d'idées qu'il avait du mal à suivre par télépathie, tant le fil en était embrouillé. « Malin, » répéta-t-elle. « C'est ce que Mémé a jamais fait de plus malin, ça, de prendre un jeune Slan. Mais maintenant, ça devient dangereux... faut se débarrasser de lui... »

— « Pauvre idiote, » fit Jommy Cross d'un ton calme. « N'oubliez pas que quiconque donne refuge à un Slan est automatiquement passible de la peine de mort. Vous avez pris soin de bien graisser à grands coups d'alcool l'intérieur de votre vieux cou de tortue, de sorte qu'il ne crissera sans doute pas trop quand on vous pendra, mais vos longues échasses se démèneront dans tous les sens. »

Là-dessus, il tourna les talons, quitta la pièce et sortit de la maison. Une fois dans l'autobus, il se dit : « Il faut que je la surveille, et que je m'en aille le plus tôt possible. Personne de raisonnable ne se fierait à une femme comme elle. »

Même dans le centre, les rues étaient désertes. Jommy descendit de l'autobus, frappé de ce silence, là où d'ordinaire régnait un prodigieux vacarme. La ville était trop calme ; tout y était sans vie, sans mouvement. Il s'arrêta, hésitant, au bord du trottoir, ne pensant plus du tout à Mémé. Il ouvrit tout grand son esprit. Il ne perçut rien tout d'abord que la vague pensée du chauffeur de l'autobus, lequel disparaissait au bout de la rue où aucune autre voiture ne circulait. Le soleil frappait dur sur le pavé. Quelques passants croisèrent Jommy en courant, l'esprit hanté d'une terreur si vive, si continue qu'il ne pouvait pénétrer au-delà.

Le silence s'épaississait et l'inquiétude commença à envahir Jommy. Il fouilla par la pensée les immeubles avoisinants, mais n'y trouva rien. Soudain un bruit de moteur retentit dans une rue adjacente. À deux blocs de là, un tracteur à chenilles déboucha, remorquant un gigantesque canon braqué vers le ciel. Le tracteur s'arrêta au milieu de la rue, on détela le canon, et il repartit bruyamment par où il était arrivé. Des hommes s'affairèrent autour de la pièce, la mirent en batterie, puis attendirent, scrutant le ciel d'un air anxieux.

Jommy avait bien envie de s'approcher pour lire leurs pensées, mais il n'osait pas. Il avait de plus en plus la désagréable impression de se trouver dans une situation dangereuse. D'une minute à l'autre, une voiture militaire ou un car de police pouvait passer et ses occupants lui demander ce qu'il faisait dans la rue. On pourrait l'arrêter ou lui dire d'ôter sa casquette et de montrer ses cheveux parmi lesquels se dressaient les filaments dorés de ses vrilles.

Décidément il se passait quelque chose de grave, et lui-même ne serait nulle part mieux que dans les catacombes, où, même s'il courait d'autres dangers, du moins on ne le verrait pas. Il se dirigea rapidement dans cette direction. Il s'engageait dans une petite rue latérale quand le haut-parleur du carrefour lança d'une voix rauque :

« Dernier avertissement... *Évacuez les rues !* Disparaissez. Le mystérieux aéronef des Slans approche maintenant de la ville à une vitesse terrifiante. On croit que l'appareil se dirige sur le palais. Des dispositifs de brouillage ont été déclenchés sur

toutes les longueurs d'ondes afin d'empêcher les Slans de diffuser leurs mensonges habituels. Évacuez les rues ! *Voici l'appareil !* »

Jommy s'immobilisa. Un éclair argenté traversa le ciel, tandis qu'une longue torpille à ailettes passait au-dessus de sa tête. Il entendit le crépitement du canon antiaérien, le fracas d'autres pièces qui tuaient et puis l'engin ne fut plus qu'un point brillant qui fonçait vers le palais.

Le soleil éblouissait Jommy maintenant. Il ne comprenait plus. Comment, un engin *avec des ailes* ! Des nuits durant, tout au long de ces six années, il avait vu des astronefs prendre leur essor du bâtiment du Centre aéronautique où régnaient les Slans sans cornes. Des fusées sans ailes, mais avec mieux que cela : un dispositif qui rendait ces grandes machines de métal plus légères que l'air. La fusée semblait ne servir qu'à la propulsion. On aurait dit que les appareils obéissaient pour s'élever à la force centrifuge, comme s'ils ne pesaient rien : c'était cela, ils utilisaient sans doute la dégravité ! Et voilà maintenant qu'apparaissait un engin muni d'ailes, avec tout ce que cela impliquait : des réacteurs, l'impossibilité de quitter l'atmosphère terrestre. Si c'était tout ce que les Slans étaient capables de faire, alors...

Amèrement déçu, il descendit l'escalier qui menait aux toilettes. L'endroit était aussi désert et silencieux que la rue. C'était un jeu d'enfant pour lui, qui avait franchi tant de portes verrouillées, que de forcer la serrure de la grille de fer donnant accès aux catacombes.

Tous les nerfs tendus, il regarda à travers les barreaux. On distinguait vaguement derrière une plate-forme de ciment, puis un trou noir qui devait indiquer l'emplacement d'un autre escalier. La gorge de Jommy se serrait, il respirait péniblement. Il se tendit en avant, comme un coureur prêt à prendre le départ. Il ouvrit la grille, se précipita et dévala les marches à toute allure.

Quelque part, dans les ténèbres, une sonnerie se mit à tinter, déclenchée par les cellules photo-électriques dont Jommy avait coupé la barrière lumineuse en franchissant la porte : c'était un vieux système de protection installé jadis pour empêcher les

Slans et autres intrus de se glisser subrepticement dans les catacombes.

Il approchait maintenant de l'endroit où était placée la sonnerie et il ne percevait toujours aucune présence dans le couloir qui s'ouvrait devant lui. Aucun des employés des catacombes, aucun des gardiens sans doute n'était à portée d'oreille de l'appareil avertisseur. Il l'aperçut, fixé très haut sur le mur, et grelottant bruyamment. Le mur était lisse comme du verre ; il n'était pas question de l'escalader, et la sonnette était à plus de quatre mètres du sol. Elle continuait à retentir et il ne percevait toujours l'approche d'aucune pensée.

« Cela ne prouve rien, » songea-t-il, aux aguets. « Ces murs de pierre auraient tôt fait de diffuser les ondes cérébrales. »

Il prit son élan et bondit vers la sonnette. Son bras se tendit, ses doigts égratignèrent la paroi de marbre trente bons centimètres au-dessous de l'appareil. Il retomba, vaincu. La sonnerie retentissait toujours quand il tourna au coin d'un autre couloir. Il l'entendit encore, de plus en plus faible, au fur et à mesure qu'il s'éloignait. Elle ne cessa de lui tinter aux oreilles, comme un signal d'alarme insistant.

Cette impression de sonnerie d'alarme s'accrut même au point qu'il crut un instant être victime d'un phénomène d'écho. Il l'entendait de plus en plus distinctement, quand il constata soudain qu'il y avait une autre sonnette, qui faisait autant de bruit que la première. Cela signifiait, songea-t-il, consterné, qu'il devait exister tout un réseau d'avertisseurs et que dans les dédales de ces souterrains il devait y avoir des oreilles aux aguets, des hommes maintenant en état d'alerte.

Il hâta le pas. Il n'avait pas conscience du chemin qu'il suivait. Il savait seulement que son père le lui avait inculqué jadis par hypnose et qu'il n'avait donc qu'à suivre les directives de son subconscient. Un ordre lui parvint ainsi, brutal : « À droite ! »

Il prit le plus étroit des deux couloirs de la bifurcation et parvint à la cachette. C'était assez simple : une dalle de marbre habilement déchaussée dans la paroi glissa sous une pression de sa main, révélant un trou noir. Ses doigts rencontrèrent une caisse métallique, s'en emparèrent. Il tremblait maintenant. Un

moment, il s'immobilisa complètement, s'efforçant de se dominer ; il essaya de s'imaginer son père cachant là ses secrets pour que son fils les trouve si jamais ses plans échouaient.

C'était peut-être, se dit Jommy, un moment capital dans l'histoire des Slans, que celui où l'œuvre de son père mort tombait aux mains d'un garçon de quinze ans qui, durant des milliers de minutes, d'heures et de jours, avait attendu cet instant.

Mais quelque chose venant de l'extérieur interrompit sa méditation. « Satanée sonnerie ! » pensait quelqu'un. « Ça doit être un type qui est venu se réfugier dans les souterrains quand l'appareil slan est arrivé, pour se mettre à l'abri des bombes qu'on annonçait. »

— « Bah, n'y compte pas trop. Tu sais comme les consignes sont strictes pour les catacombes. Celui qui a déclenché le signal d'alarme est encore là. On ferait mieux d'alerter le commissariat central. »

Jommy perçut une troisième vibration : « Peut-être que le type s'est perdu. »

— « Il n'aura qu'à s'expliquer, » reprit le premier. « Filons vers la première sonnerie et tenons-nous prêts. On ne sait jamais. Avec ces Slans qui tombent du ciel, il y en a peut-être qui sont venus fouiner par ici ? »

Jommy examina le coffre de métal, cherchant frénétiquement comment il s'ouvrait. Les ordres donnés jadis par hypnose étaient de prendre le contenu du coffre et de remettre celui-ci une fois vide dans sa cachette. L'idée ne lui vint donc pas de s'emparer de la boîte et de s'en aller en courant.

Il ne voyait ni serrure, ni poignée. Et pourtant il devait bien y avoir un système de fermeture... Vite, vite ! Dans quelques minutes, les gardes passeraient juste à l'endroit où il se trouvait maintenant.

L'obscurité des longs couloirs de marbre et de ciment, l'odeur de moisi, la présence des énormes câbles électriques qui couraient au-dessus de sa tête, apportant à la ville les millions de volts dont elle avait besoin, tout cet univers des catacombes, des souvenirs de son passé... le tout tournoyait dans la tête de

Jommy tandis qu'il regardait le coffret de métal. Il pensa à Mémé ivre, au mystère des Slans, et à tout cela se mêlaient les pas des hommes qui approchaient. Il les entendait nettement maintenant : trois hommes qui s'avançaient dans sa direction.

Sans bruit, Jommy agrippa le couvercle du coffre, les muscles tendus par l'effort. Il faillit perdre l'équilibre, car le coffre s'ouvrit sans présenter la moindre résistance.

Il aperçut aussitôt une grosse barre métallique reposant sur une épaisse liasse de papiers. Il n'en éprouva aucune surprise. Il ressentit même un vague soulagement de découvrir intact quelque chose qu'il *savait* trouver là.

La barre avait environ cinq centimètres de diamètre à son centre, et s'étrécissait aux deux extrémités. L'une de celles-ci était striée d'un réseau de cannelures, certainement pour assurer une bonne prise à la main. La partie renflée comportait un petit bouton que le pouce pouvait presser sans mal. Tout l'instrument émettait un faible rayonnement. Cette lueur et la lumière diffuse qui baignait le couloir permirent à Jommy de lire ce qui était écrit sur la feuille de papier posée en dessous :

*Voici l'arme en question.
Ne t'en sers qu'en cas d'absolue nécessité.*

Jommy était si absorbé qu'il ne se rendit même pas compte que les gardes l'avaient rejoint. Le faisceau d'une torche électrique vint l'éblouir.

« Ça, alors... » gronda un des hommes. « Haut les mains ! »

C'était le premier danger réel devant lequel il se trouvât depuis six ans, et il en éprouvait une impression d'irréalité. Il se dit que les humains n'avaient pas les réflexes bien rapides. Puis sa main empoigna l'arme posée dans le coffre à côté de lui et, sans même se rendre compte de la promptitude de son geste, il pressa le bouton.

Si quelqu'un tira parmi les gardes, son action se perdit dans le grondement de la flamme éblouissante qui jaillit avec une extraordinaire violence du tube métallique. Un groupe d'hommes se trouvait là, leurs silhouettes confuses menaçaient

Jommy ; un instant plus tard, ils avaient disparu, anéantis par ce jet de feu.

Jommy regarda sa main. Elle tremblait. Il se sentait un peu écoeuré de la façon dont il venait de détruire trois vies. Puis ses yeux un instant éblouis retrouvèrent leur acuité normale et il vit que le couloir était absolument vide. Il ne restait pas un os, pas un débris de chair calcinée ni de vêtement, pour témoigner qu'il y avait là un instant plus tôt des créatures vivantes. On distinguait un léger creux dans le sol, là où le jet incandescent avait touché le ciment. Mais personne ne remarquerait jamais la présence de cette infime dépression.

Jommy maîtrisa le tremblement de ses doigts ; lentement sa nausée se calma. Pourquoi avoir des remords ? C'était triste de tuer, mais ces hommes lui auraient infligé la mort sans sourciller, comme leurs semblables avaient abattu déjà son père et sa mère... et les innombrables autres Slans qui avaient connu une mort affreuse à cause des mensonges que tous ces gens ne cessaient de colporter les uns aux autres et qu'ils acceptaient sans résistance. Qu'ils aillent tous au diable !

Est-ce que, songea-t-il, les Slans ne devenaient pas plus amers avec l'âge et ne cessaient-ils pas en même temps d'avoir de scrupule à tuer des humains, tout comme les humains n'en avaient aucun à massacrer des Slans ?

Son regard tomba sur la feuille de papier sur laquelle son père avait écrit : « Ne t'en sers qu'en cas d'absolue nécessité. »

Mille autres exemples de la compréhension dont faisaient preuve ses parents lui revinrent à la mémoire. Il se souvenait encore du soir où son père lui avait dit : « N'oublie jamais une chose : si forts que deviennent les Slans, la question de savoir que faire des humains sera toujours un obstacle à l'occupation du monde par eux. Tant que ce problème n'aura pas été résolu, dans un esprit de justice et d'équilibre psychologique, le recours à la force serait un crime abominable. »

Jommy se sentait mieux. Voilà qui prouvait que ses craintes n'étaient pas fondées. Son père ne portait même pas sur lui une réplique de cette arme qui aurait pu lui permettre d'échapper à ses ennemis. Il avait accepté la mort plutôt que de l'infliger.

Jommy Cross se rembrunit soudain. C'était bien joli, la noblesse d'âme, et peut-être avait-il vécu trop longtemps au contact des humains pour être un vrai Slan, mais il ne pouvait se défaire de la conviction que mieux valait combattre que mourir.

Il mit un terme à ses méditations ; l'inquiétude le gagnait. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il lui fallait sortir d'ici, et vite ! Il fourra l'arme dans la poche de son manteau, s'empara des papiers du coffre, qu'il glissa en désordre dans ses poches. Puis, remettant le coffre vide et inutile dans la cachette, il fit glisser la dalle à sa place. Il s'engouffra alors en courant dans le couloir, reprenant le chemin par lequel il était arrivé, grimpa quatre à quatre les escaliers et s'arrêta à quelque distance des toilettes. Tout à l'heure il n'y avait personne. Maintenant l'endroit était bourré de monde. Il attendit sans émoi que la foule se dissipât un peu.

Malgré les allées et venues, il y avait toujours autant de monde et toujours autant de vacarme et de pensées confuses. Il sentait autour de lui l'agitation, la crainte, l'inquiétude ; il y avait là de petits hommes dont le cerveau tremblait à l'idée des grands événements qui se produisaient. Et les échos de cette excitation parvenaient jusque derrière la lourde porte aux barreaux de fer où Jommy attendait, tapi dans l'ombre. Dans le lointain, la sonnerie d'alarme retentissait toujours. Son grelottement incessant finit par dicter sa conduite à Jommy. Sa main crispée sur l'arme dans sa poche, il s'avança lentement et ouvrit la porte. Puis il la referma sans bruit, guettant le plus petit signal d'alarme. Mais la foule ne lui accorda pas la moindre attention ; et il n'eut aucun mal à se frayer un chemin jusqu'à la rue. Celle-ci grouillait de monde. Les gens se pressaient sur les trottoirs, aux carrefours. Les policiers s'essoufflaient en coups de sifflet frénétiques, les haut-parleurs clamaient des avertissements, mais tout demeurait sans effet devant le désarroi de la foule. La circulation était impossible. Sacrant² et

² SACRER s'emploie aussi, familièrement, comme verbe intransitif et signifie jurer, blasphémer, faire des imprécations. Il ne fait que jurer et sacrer. (NScan)

tempêtant, les conducteurs abandonnaient leurs véhicules au milieu de la rue pour venu grossir la masse des gens qui écoutaient les informations diffusées par la radio d'une batterie de mitrailleuses.

« On ne sait pour l'instant rien de certain. Personne ne sait exactement si l'appareil slan a atterri au palais, ou s'il a seulement parachuté un message avant de disparaître. Personne ne l'a vu atterrir ; et pas davantage s'éloigner. Il se peut qu'il ait été abattu. Il est également possible qu'à l'heure actuelle les Slans soient en conférence avec Kier Gray, au palais. La rumeur s'en est déjà répandue malgré le communiqué laconique publié voici quelques minutes par Kier Gray lui-même. À l'intention de ceux qui n'ont pas entendu sa déclaration, en voici une nouvelle lecture : « Il n'y a pas lieu de vous inquiéter ni de vous énerver. La brusque apparition de l'appareil slan n'a rien changé aux positions respectives des Slans et des humains. Nous sommes parfaitement maîtres de la situation. Les Slans ne peuvent nulle part faire rien de plus que ce qu'ils ont toujours fait, et ce, dans d'étroites limites. Les humains ont la supériorité numérique dans la proportion d'un million pour un ; et, dans ces conditions, les Slans n'oseront jamais déclencher contre nous une campagne ouverte. Soyez donc rassurés... »

« Voilà, mes chers auditeurs, la déclaration publiée par Kier Gray à la suite des événements de la journée. Le Conseil siège en permanence. Je le répète, on ne possède aucune information sûre. On ignore si l'appareil slan a atterri. Aucun habitant de la capitale ne l'a vu disparaître. Personne, en dehors des cercles gouvernementaux, ne sait exactement ce qui s'est passé, et vous venez d'entendre le seul communiqué officiel, publié par Kier Gray en personne. On ignore si l'appareil slan a été abattu... »

Le speaker continuait inlassablement, répétant le texte de la déclaration de Kier Gray et faisant état des rumeurs qui couraient. Cela devenait un fond sonore dénué de sens que chaque haut-parleur cornait aux oreilles de Jommy. Mais il restait là, attendant un complément d'information, souhaitant après ces quinze années de longue espérance avoir enfin des nouvelles des autres Slans.

Son excitation ne s'apaisa que peu à peu. Les haut-parleurs ne communiquèrent aucune information nouvelle et il finit par monter dans un autobus qui le ramènerait à la maison. La nuit tombait sur cette chaude journée printanière. Une horloge indiquait sept heures dix-sept.

Jommy approcha de la cour avec les précautions qu'il prenait toujours. Tout d'abord, il s'assura, par l'esprit, de ce qui se passait à l'intérieur de la maison et il entra en contact avec Mémé. Il soupira. Toujours ivre ! Comment diable cette vieille carcasse pouvait-elle supporter un pareil régime ? De telles doses d'alcool auraient dû la détraquer depuis longtemps. Il ouvrit la porte, entra, referma doucement derrière lui... et s'arrêta court.

Sans presque s'en apercevoir, il avait gardé le contact avec l'esprit de Mémé, et brusquement il avait perçu une pensée. La vieille femme avait entendu la porte s'ouvrir puis se refermer et ce bruit l'avait un instant tirée de sa torpeur.

« Faut pas qu'il sache que j'ai téléphoné à la police. Que je n'y pense pas... peux pas avoir un Slan chez moi... trop dangereux... ils vont dresser des barrages dans les rues... »

8

Kathleen Layton crispa ses poings. Un frisson de dégoût parcourut son corps mince et vigoureux quand elle perçut les pensées qui lui parvenaient d'un des couloirs. Davy Dinsmore, âgé maintenant de dix-sept ans, la cherchait ; il s'approchait du parapet de marbre d'où elle contemplait la ville enveloppée dans la brume légère d'un chaud après-midi de printemps.

Les voiles de brume se déplaçaient sans cesse. Ils étaient tantôt comme des nuages floconneux qui cachaient à demi les maisons, et tantôt une vapeur aux reflets bleutés.

Il était assez fatigant pour les yeux de les garder fixés sur cette vue, mais ce n'était pas déplaisant. Des portes ouvertes arrivait l'air frais du palais, qui compensait l'ardeur du soleil ; mais la réverbération n'en était pas moins vive.

Les pensées de Davy Dinsmore se précisèrent tandis qu'il approchait. Kathleen lut dans son esprit qu'il allait tâcher de la persuader d'être sa petite amie. Frémissante, elle rompit le contact et attendit l'arrivée du jeune homme. Elle avait eu tort d'être polie avec lui, bien qu'elle se fût épargné ainsi bien des ennuis aux environs de sa quinzième année, en se gagnant l'appui du jeune garçon contre les autres enfants de leur âge. Mais aujourd'hui, elle préférait encore cette hostilité aux pensées d'amour qu'elle sentait s'insinuer dans son cerveau.

« Oh ! » fit Davy Dinsmore en débouchant d'une porte, « vous voilà. »

Elle le dévisagea sans sourire. À dix-sept ans, Davy Dinsmore était un adolescent dégingandé, qui avait le visage un peu chevalin de sa mère et dont le sourire ressemblait toujours à un ricanement. Il s'avança d'un air conquérant qui n'était que le reflet des sentiments mêlés qu'il éprouvait pour la jeune fille : d'abord un désir physique, et en même temps une vive envie de lui faire du mal.

« Oui, » répliqua sèchement Kathleen, « me voilà. J'espérais avoir un peu la paix pour changer. »

Elle savait qu'il y avait chez Davy Dinsmore une obstination qui le rendait insensible à ce genre de remarques. À si peu de distance, elle n'avait aucun mal à suivre le déroulement de ses pensées ; elle lut : « Elle joue encore les mijaurées. Mais je vais la mettre au pas. »

Cette conviction s'appuyait sur une expérience assez sordide, et Kathleen ferma son cerveau devant le flot de souvenirs que le jeune fat évoquait complaisamment.

« Je ne veux plus t'avoir auprès de moi, » déclara-t-elle d'un ton décidé. « Ton esprit ressemble à un égout. Je regrette de t'avoir adressé la parole la première fois que tu es venu me faire les yeux doux. J'aurais dû me méfier, et tu te rends compte, j'espère, que je te parle carrément parce que sinon tu ne me croirais pas. Eh bien, sache que je pense tout ce que je viens de te dire... et notamment que tu as l'esprit comme un égout. Et maintenant, file. »

Davy pâlit, mais on devinait sous sa pâleur une rage et une fureur terribles. Elle ferma son esprit plus hermétiquement encore, pour ne pas percevoir les injures qu'il lui lançait. Elle se rendit compte soudain que le seul moyen de le toucher, c'était de l'humilier profondément.

« Fiche le camp, » cria-t-elle, « sale petit morveux ! »

— « Bien sûr ! » fit-il en sautant sur elle.

Un instant, elle demeura abasourdie qu'il eût osé s'attaquer à elle, qui était tellement plus forte. Mais elle se ressaisit aussitôt et l'empoigna, esquivant les coups qu'il essayait de lui porter, et lui fit perdre l'équilibre. Elle comprit trop tard que c'était là-dessus qu'il comptait. Pour se retenir, le jeune homme se raccrocha à sa tête, étreignant des mèches de cheveux et les vibrilles aux fragiles filaments soyeux.

« Là, » s'exclama-t-il, triomphant, « maintenant, je te tiens. Ne me fais pas tomber ! Je sais bien ce que tu voudrais faire. Me faire toucher le sol, me saisir les poignets et serrer jusqu'à ce que je demande grâce. Si tu me fais basculer, fût-ce de deux centimètres, je tire sur ces précieuses cornes. Je sais que tu peux me soutenir ainsi sans te fatiguer... alors, ménage tes forces ! »

Kathleen était figée de dépit. « Ces précieuses cornes, » avait-il dit. Si précieuses en effet que, pour la première fois de sa vie, elle dut étouffer un cri. Si précieuses qu'elle n'avait jamais imaginé que quelqu'un osât les toucher. La peur s'abattit sur elle comme un affreux nuage de tempête.

« Que veux-tu ? » fit-elle, haletante.

— « Voilà qui est parler, » dit Davy Dinsmore. Mais il n'avait pas besoin de dire tout haut ce qu'il pensait : elle le lisait clairement dans son esprit.

« Très bien, » dit-elle d'une voix faible, « c'est entendu. »

— « Et allonge-moi doucement, » dit le jeune homme. « Et, quand mes lèvres toucheront les tiennes, tâche que ce baiser dure une bonne minute. Je vais t'apprendre, moi, à me traiter comme tu l'as fait. »

Les lèvres de Davy effleuraient les siennes et elle voyait approcher son visage ricanant et ses yeux avides, quand elle entendit derrière eux une voix lancer d'un ton sec où la surprise se mêlait à la rage : « Qu'est-ce que cela signifie ? »

Davy Dinsmore, au son de cette voix, relâcha son étreinte sur les cheveux et les cornes de Kathleen et, d'une secousse, elle l'envoya rouler sur le sol. Il se releva en bredouillant : « Je... je vous demande pardon, monsieur Lorry, je... je... »

— « File, chien ! » dit Kathleen.

— « Allez, partez ! » ordonna Jem Lorry.

Kathleen vit Davy s'éloigner d'un pas encore vacillant, rongé par la crainte d'avoir offensé un des puissants du jour. Mais elle ne se retourna pas vers le nouvel arrivant. Elle sentit ses muscles se raidir et elle évita de regarder Lorry, le plus influent des conseillers du cabinet de Kier Gray.

« Que s'est-il passé ? » demanda derrière elle une voix qui maintenant n'était pas sans charme. « C'est une chance, semble-t-il, que je sois arrivé à temps. »

— « Oh ! je n'en sais rien, » répliqua Kathleen froidement. Elle était d'humeur à ne pas mâcher la vérité aux gens aujourd'hui. « Vos attentions me dégoûtent tout autant. »

— « Hum ! » Il s'approcha et s'accouda au parapet.

« Il n'y a aucune différence, je vous assure, » insista Kathleen. « Vous avez tous les deux envie de la même chose. »

Il ne répondit rien, et ses pensées étaient aussi insaisissables que celles de Kier Gray. Il était en quelques années passé maître dans l'art de déjouer les facultés télépathiques de Kathleen. Il reprit d'une voix changée, plus dure : « Nul doute que votre point de vue sur la question changera quand vous serez devenue ma maîtresse. »

— « N'y comptez pas ! » riposta Kathleen. « Je n'aime pas les humains. Vous ne me plaisez pas. »

— « Peu important vos objections, » dit le jeune homme sans se démonter. « Toute la question est de savoir comment je puis devenir votre amant sans encourir le risque d'être accusé de sympathiser avec les Slans. Vous n'avez rien à craindre tant que je n'aurai pas trouvé de solution à ce problème. »

Kathleen frémit de le voir si sûr de lui. « Vous vous trompez, » déclara-t-elle d'un ton ferme. « Vous ne réaliserez pas vos projets pour une raison bien simple. C'est que Kier Gray m'a prise sous sa protection. Vous n'oserez quand même pas le braver. »

Jem Lorry demeura un instant songeur. « Il vous a prise sous sa protection, c'est entendu. Mais il ne se soucie guère de la vertu d'une femme. Je ne crois pas qu'il voie d'inconvénient à ce que vous soyez ma maîtresse, mais il insistera seulement pour que j'aie un motif valable du point de vue propagande. Il est devenu très anti-Slan ces dernières années. Je le prenais pour un pro-Slan. Mais il se montre aujourd'hui absolument intraitable en ce qui les concerne. John Petty et lui sont en complet accord. C'est même curieux ! »

Il médita un moment, puis reprit : « Mais ne vous inquiétez pas, je trouverai bien un moyen. Je... »

Le grondement du haut-parleur coupa court aux déclarations de Lorry : « Attention, attention, alerte générale ! Un appareil non identifié a été vu, voici quelques minutes, survolant les Montagnes Rocheuses, et se dirigeant vers l'est. Nos appareils qui l'avaient pris en chasse ont été rapidement distancés et l'avion semble avoir mis le cap sur Centropolis. Ordre est donné à tous les habitants de regagner immédiatement leur domicile, car on estime que l'appareil – qu'on présume être d'origine slan – survolera la ville d'ici une heure environ. Les rues doivent

être dégagées pour permettre la mise en place des batteries antiaériennes. Veuillez rentrer chez vous ! »

La voix se tut ; Jem Lorry se tourna vers Kathleen, le sourire aux lèvres. « N'allez pas nourrir des rêves de délivrance. Un seul appareil ne peut transporter assez d'armes, à moins d'être appuyé par toute une chaîne d'usines. La bombe atomique de jadis, par exemple, ne pourrait pas être fabriquée dans une cave et d'ailleurs, pour être tout à fait franc, les Slans ne l'ont pas utilisée lors du dernier conflit. Ce sont bien les Slans qui sont responsables des désastres de ce siècle-là et des calamités qui se sont abattues avant cela sur l'humanité, mais la bombe atomique n'y a joué aucun rôle... »

Après un instant de silence, il reprit : « Tout le monde a cru que ces premières bombes avaient résolu le secret de l'énergie atomique... » Il s'arrêta soudain. « Je me demande, ajouta-t-il, si ce raid n'a pas été conçu pour effrayer la masse ignorante des humains et s'il n'annonce pas une tentative pour entamer des négociations. »

Kathleen était toujours auprès de Jem Lorry quand, une heure plus tard, l'appareil argenté descendit en piqué vers le palais. Il approchait à une vitesse terrifiante. Elle tendit son esprit, s'efforçant d'entrer en contact avec les Slans qui devaient le piloter.

La machine continuait à descendre, mais Kathleen ne percevait toujours rien des pensées des occupants. Soudain une capsule métallique fut larguée. Elle tomba dans le parc à quelque huit cents mètres de là et resta sur la pelouse, étincelante comme un joyau sous le soleil.

Kathleen leva les yeux : l'appareil avait disparu. Non, il était encore là. Elle distingua un point brillant, très haut, au-dessus du palais ; il scintilla un moment comme une étoile, puis devint invisible. Ses yeux cessèrent de scruter le ciel ; son esprit revint sur terre, et elle reprit conscience de la présence de Jem Lorry. Celui-ci exultait :

« Je ne sais ce que tout cela veut dire, mais voilà l'occasion que j'attends depuis longtemps : j'ai un prétexte qui va me permettre de vous emmener cette nuit même dans mon

appartement. Le Conseil va se réunir immédiatement, je présume. »

Kathleen eut un sursaut. Elle voyait comment il comptait opérer ; le moment était donc venu de lutter avec toutes les armes dont elle pouvait disposer. Elle déclara, hautaine, la tête dressée, le regard flamboyant :

« Je demanderai à assister à la séance du Conseil, en arguant que je suis entrée en contact télépathique avec le commandant de l'appareil slan. » Et, pour parfaire son mensonge, elle ajouta : « Je suis à même d'expliquer certains points du message qu'on trouvera dans la capsule. »

Elle réfléchissait très vite. Elle avait vaguement lu dans l'esprit des occupants de l'appareil la teneur du message et, à partir de là, elle pouvait échafauder une histoire à peu près vraisemblable et inventer une sorte de dialogue entre elle et le commandant slan. Si on la prenait en flagrant délit de mensonge, les anti-Slans farouches pourraient bien avoir des réactions dangereuses, mais il lui fallait courir ce risque pour les empêcher de la livrer à Jem Lorry.

Quand elle pénétra dans la salle du Conseil, Kathleen sentit souffler sur elle le vent de la défaite. Il n'y avait là que sept hommes, parmi lesquels Kier Gray. Elle les dévisagea l'un après l'autre, lisant autant qu'il lui était possible dans leur esprit et cela ne la rassura guère.

Les quatre plus jeunes des assistants étaient des amis personnels de Jem Lorry. Le sixième, John Petty, lui lança un bref coup d'œil lourd d'hostilité, puis se détourna avec indifférence.

Le regard de Kathleen se fixa finalement sur Kier Gray. Un frémissement de surprise la parcourut, quand elle vit qu'il la dévisageait d'un air interrogateur et un peu sarcastique. Il rompit le premier le silence.

« Ainsi tu étais en communication télépathique avec le commandant slan, dis-tu ? » fit-il avec un petit rire. « Enfin, nous y reviendrons plus tard. »

Sa voix, son expression trahissaient une telle incrédulité, il témoignait d'une si vive hostilité que Kathleen éprouva un

certain soulagement quand il détourna d'elle son regard froid pour reprendre, à l'adresse des autres :

« Il est regrettable que cinq conseillers se trouvent en mission dans des régions fort éloignées. Je ne suis pour ma part pas partisan de ces expéditions lointaines ; il n'y a qu'à laisser voyager les subalternes. Nous ne pouvons, en tout état de cause, remettre à plus tard la discussion d'un problème aussi urgent que celui-ci. Si sept d'entre nous parviennent à se mettre d'accord sur une solution à adopter, nous n'aurons pas besoin des absents. Si nous n'y parvenons pas, il nous faudra prendre des contacts par radiotéléphonie.

« Voici la teneur du message que nous avons trouvé dans la capsule métallique parachutée par l'appareil slan. Il affirme qu'il existe de par le monde un million de Slans organisés... »

— « Il me semble, » interrompit Jem Lorry d'un ton sardonique, « que malgré sa haine légendaire des Slans, notre chef de la police secrète s'est un peu relâché. »

Petty se redressa sur son siège et le foudroya du regard. « Nous pourrions si vous le voulez échanger nos postes pendant un an et voir ce que vous êtes capable de faire. Il ne me déplairait pas d'avoir la sinécure de ministre d'État pour changer un peu. »

La voix de Kier Gray retentit dans le silence qui suivit les paroles de Petty. « Veuillez me laisser achever. Le message prétend de plus qu'outre ce million de Slans organisés, il se trouve toute une masse de Slans, mâles et femelles, inorganisés, qu'on estime à dix millions. Qu'en dites-vous, Petty ? »

— « Il existe à n'en pas douter des Slans indépendants, » répondit prudemment le chef de la police secrète. « Nous en arrêtons chaque mois à travers le monde une centaine qui n'ont, semble-t-il, jamais appartenu à aucune organisation. Dans de vastes régions situées dans les parties les plus primitives de la Terre, il est impossible d'éveiller chez les gens de l'antipathie à l'endroit des Slans ; à vrai dire, ils les acceptent même comme des créatures humaines. Et dans certaines de ces contrées lointaines, il peut y avoir d'importantes colonies slans, notamment en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud et en Australie. Voilà des années qu'on n'a pas repéré de telles

colonies, mais on suppose qu'il en existe pourtant et qu'avec les années elles ont mis au point des dispositifs perfectionnés de protection. Je tiens cependant pour négligeable l'activité de ces éléments slans. La civilisation, le progrès sont des réussites collectives fondées sur la collaboration de centaines de millions d'individus. Dès l'instant où ces Slans se retirent dans des régions reculées de la terre, ils se condamnent, car ils n'ont plus accès aux bibliothèques et ils perdent le contact avec les esprits cultivés, condition nécessaire à tout développement.

« Le danger ne vient donc pas et n'est jamais venu de ces Slans en exil, mais de ceux qui habitent les grandes métropoles où ils ont la possibilité de rester en contact avec les esprits humains les plus évolués et, en dépit des précautions prises, avec nos bibliothèques. De toute évidence, l'appareil que nous avons vu aujourd'hui est l'œuvre de Slans dont la présence dans les foyers de civilisation constitue un danger permanent. »

Kier Gray acquiesça : « Vous avez sans doute raison sur la plupart des points. Mais, pour en revenir à ce message, il affirme ensuite que ces millions de Slans n'attendent que de voir finir cette période de tension qui a dressé une barrière entre eux et les humains. Ils dénoncent la soif de suprématie mondiale qui existait chez les premiers Slans, cette ambition étant due, selon eux, à une conception erronée de leur supériorité, conception sur laquelle ils sont revenus par la suite quand l'expérience leur a montré qu'ils n'étaient pas supérieurs, mais seulement différents. Ils accusent également Samuel Lann, le biologiste humain qui créa les premiers Slans et qui leur donna un nom – Samuel Lann : S. Lann : Slan – d'avoir entretenu chez ses créatures l'idée qu'elles devaient gouverner le monde. Et c'est cette idée implantée, mal à propos, et non pas un désir inné de domination, qui aurait été à l'origine des désastreuses ambitions des premiers Slans.

« Développant cette thèse, ils font remarquer que les premières inventions des Slans n'ont été que de légères améliorations de découvertes déjà faites. Les Slans, assurent-ils, n'ont pas vraiment fait œuvre de créateurs en matière scientifique. Bien mieux, d'après les conclusions de leurs philosophes, les Slans n'ont pas de véritable esprit scientifique

et ils diffèrent à cet égard des hommes d'aujourd'hui tout autant que les anciens Grecs et Romains, qui n'ont jamais possédé de science au sens où nous l'entendons actuellement. »

Il continua encore un moment, mais Kathleen ne l'écoutait plus qu'à moitié. Était-ce vrai, tout cela ? Les Slans n'auraient pas l'esprit scientifique ? Allons donc ! La science n'était qu'une pure accumulation de faits, et l'ensemble des conclusions tirées de ces faits. Et qui donc était plus à même d'instaurer l'ordre dans la confusion de la réalité que le Slan adulte, aux immenses possibilités intellectuelles ? Elle vit Kier Gray prendre sur son bureau une feuille de papier gris et elle concentra de nouveau son attention sur ce qu'il disait.

« Je vais vous donner lecture de la dernière page, » disait-il d'une voix sans timbre. *« Nous ne saurions souligner trop vivement l'importance de ces conclusions. Elles indiquent, en effet, que les Slans ne peuvent constituer une menace sérieuse pour la puissance militaire des humains. En dépit de tous les progrès que nous pourrons faire dans ce domaine, ceux-ci n'influeraient pas sur l'issue d'une guerre, si jamais pareille calamité devait se produire une fois encore. Il n'est à nos yeux rien de plus vain que l'état actuel des choses qui ne fait que maintenir le monde dans l'incertitude tout en créant peu à peu une situation économique déplorable dont l'humanité risque de souffrir de plus en plus vivement. »*

Nous proposons une paix honorable et l'ouverture immédiate de négociations à la seule condition que les Slans devront désormais avoir le droit de vivre libres et heureux. »

Kier Gray reposa le document sur son bureau, scruta tour à tour le visage de chacun des assistants et reprit d'une voix âpre :

« Je suis absolument opposé à tout compromis. Je croyais jadis à la possibilité d'une entente, mais plus aujourd'hui ! Nous devons exterminer tous les Slans occupant ces territoires, » conclut-il en désignant du geste sur une carte la moitié de la surface du globe.

Il parut à Kathleen que la pièce était plus obscure, comme si un voile venait de tomber devant ses yeux. Dans le silence, des pensées se heurtaient à son cerveau comme le lointain fracas de vagues venant se briser sur une grève déserte. Le choc qu'elle

venait d'éprouver ôtait à ces pensées toute signification ; et ce choc avait été produit en elle par la révélation du changement qui s'était opéré chez Kier Gray.

S'agissait-il bien d'un changement ? Le dictateur n'était-il pas, après tout, aussi impitoyable que John Petty ? Sans doute était-ce bien pour pouvoir l'étudier qu'il avait voulu la garder en vie. Il s'était trouvé un jour où, à tort ou à raison, il s'était imaginé que son avenir politique était lié à la sauvegarde de la petite Slan. Mais cela n'allait pas plus loin. Il ne fallait pas chercher chez lui le moindre sentiment de compassion, ni d'intérêt pour une malheureuse créature sans défense. Rien de plus matérialiste que son point de vue sur l'existence. Voilà quel était ce meneur d'hommes auquel elle avait, des années durant, voué une admiration, presque un culte. C'était cela, son protecteur !

Bien sûr, les Slans mentaient. Mais que pouvaient-ils faire d'autre en face de gens qui ne connaissaient que la haine et les mensonges ? Du moins proposaient-ils la paix et non la guerre ; et voilà que cet homme repoussait, sans lui accorder la moindre considération, une offre qui mettrait un terme à quatre siècles de persécutions.

Elle sursauta en voyant le regard de Kier Gray fixé sur elle. Un sourire sardonique retroussait ses lèvres : « Et maintenant, » dit-il, « écoutons donc ce soi-disant message que tu as capté par... hum... communication télépathique avec le commandant slan. »

Kathleen lui lança un regard désespéré. Il ne croyait pas un mot de son histoire, et, devant ce scepticisme inébranlable, elle allait devoir peser soigneusement ses mots. Elle chercha à gagner du temps.

« Je... » commença-t-elle. « Voilà... »

Elle vit soudain Jem Lorry se lever, l'air résolu. « Kier, » dit-il, « voilà une tactique bien expéditive : vous opposez, sans même le motiver, votre veto formel à l'offre de négocier des Slans et vous ne laissez même pas au Conseil la possibilité de la discuter. Il ne me reste donc d'autre solution que de déclarer que, pour ma part, et en me fondant sur des raisons valables, je suis partisan d'accepter cette offre. Et voici ce que je suggère :

les Slans devront accepter leur assimilation à la race humaine. Pour parvenir à ce résultat, ils ne devront plus avoir le droit de se marier entre eux, mais être tenus d'épouser des humains. »

Kier Gray le considéra sans hostilité. « Qu'est-ce qui vous fait croire qu'un croisement Slan-humain puisse donner des résultats ? »

— « C'est un point que j'entends justement élucider, » dit Jem Lorry d'un ton si dégagé que seule Kathleen perçut l'ardeur qui se dissimulait derrière cette apparente légèreté. Elle se pencha en avant sur son siège, retenant son souffle. « J'ai décidé de faire de Kathleen ma maîtresse, et nous verrons bien. Personne, j'espère, n'a d'objection à faire. »

Les plus jeunes des membres du Conseil se contentèrent de hausser les épaules. Kathleen n'eut pas besoin de lire en eux pour se rendre compte qu'ils n'y voyaient pas le moindre inconvénient. Elle remarqua que John Petty se désintéressait totalement de l'affaire et que Kier Gray semblait plongé dans ses réflexions, comme s'il n'avait pas entendu.

Elle ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa. Une pensée venait de la frapper. Et si ces mariages mixtes se révélaient la seule solution au problème slan ? Si le Conseil acceptait la suggestion de Jem Lorry ? Elle avait beau savoir qu'il n'était poussé que par le désir qu'il éprouvait pour elle, avait-elle le droit de refuser s'il y avait la moindre possibilité que les autres Slans donnent leur accord à ce projet, ce qui mettrait un terme à des siècles de malheurs et de massacres ?

Elle se laissa aller dans son fauteuil, et savoura l'ironie de la situation. Elle avait voulu assister à la séance du Conseil pour se défendre elle-même et voilà maintenant qu'elle n'osait souffler mot. Kier Gray cependant reprenait :

« La solution proposée par Jem n'apporte rien de neuf. Samuel Lann lui-même s'était demandé quel pourrait être le résultat d'une telle union et il avait persuadé une de ses petites-filles d'épouser un humain. Aucun enfant ne naquit de ce mariage. »

— « Il faut que j'en fasse la preuve ! » insista Jem Lorry. « Il s'agit d'un problème trop important pour qu'on puisse s'en tenir à une seule expérience. »

— « Il y en a eu plus d'une, » objecta doucement Kier Gray.

Un autre conseiller intervint alors avec une certaine impatience : « Ce qui importe, c'est que l'assimilation par le mariage offre une solution, et une solution où la race humaine finira par l'emporter. Nous sommes plus de trois milliards et demi pour, mettons cinq millions, ce qui est une estimation sans doute plus exacte que la leur. Et même si ces unions demeurent stériles, nous parviendrons quand même à nos fins, en ce sens que d'ici deux cents ans – en se basant sur le chiffre de cent cinquante ans comme longévité moyenne des Slans – il ne resterait plus un Slan vivant. »

Kathleen fut atterrée de voir que Jem Lorry sortait vainqueur de la discussion. Elle parvint à déchiffrer, à la surface de son esprit, qu'il n'avait pas l'intention de poursuivre les débats sur ce point. Ce soir, il enverrait des soldats la chercher ; et personne après ce qui venait de se passer ne pourrait dire que le Conseil n'était pas d'accord. Qui ne dit mot consent.

Durant un bon moment, elle ne perçut qu'un murmure confus de voix et des pensées plus confuses encore. Une phrase enfin la frappa. Au prix d'un immense effort, elle tourna de nouveau son attention vers les conseillers. La phrase « on pourrait les exterminer par ce procédé ! » lui fit brutalement comprendre combien ils avaient fait de chemin en ces quelques minutes.

« Mettons les choses au net, » déclara Kier Gray. « L'idée d'avoir recours à un semblant d'accord avec les Slans pour mieux les exterminer semble avoir éveillé des échos favorables, éliminant ainsi, me paraît-il, toute pensée d'une entente sincère basée, par exemple, sur le principe d'assimilation.

« Voici, en bref, les divers plans proposés. Plan un : laisser les Slans se mêler librement aux humains jusqu'à ce qu'on ait pu les identifier tous, puis serrer la vis, les prendre pour la plupart par surprise et en très peu de temps traquer les quelques rescapés.

« Plan deux : contraindre tous les Slans à s'installer sur une île, disons Hawaï, et une fois qu'ils y seront, cerner l'île avec des navires de guerre et des avions et les exterminer.

« Plan trois : les traiter sans ménagement dès le début ; insister pour prendre leurs empreintes, les photographier, et les obliger à se présenter à intervalles réguliers à la police, ce qui aurait l'avantage de présenter les apparences d'un comportement sévère mais juste. Ce dernier plan peut séduire les Slans car, s'il est appliqué sur une période suffisamment longue, il semblera garantir leur sauvegarde, sauf celle d'un faible pourcentage, à la fois, parmi ceux qui se présenteront chaque jour à la police. La sévérité de cette méthode aurait un autre avantage encore : elle donnerait aux Slans l'impression que nous nous montrons durs et prudents, et, aussi curieux que cela puisse paraître, ils en viendraient à se rassurer peu à peu. »

La voix poursuivait, impassible, mais toute cette scène avait aux yeux de Kathleen un caractère irréel. Ce n'était pas possible qu'ils fussent en train de préparer un meurtre et une trahison sur une aussi vaste échelle : sept hommes qui, sur une question de vie ou de mort, décideraient au nom de toute l'humanité !

« Quels imbéciles vous faites, » lança-t-elle d'un ton cinglant. « Croyez-vous un instant que les Slans se laisseraient prendre à vos stupides stratagèmes ? Les Slans peuvent lire les pensées et, d'ailleurs, tous vos plans sont si transparents, si ridicules, que je me demande comment j'ai jamais pu trouver l'un de vous habile et intelligent. »

Ils ne ripostèrent pas, mais fixèrent sur elle un regard froid et hostile. Un léger sourire se jouait sur les lèvres de Kier Gray.

« Je crains que ce ne soit toi qui fasses erreur, en l'occurrence, » dit-il. « Nous partons justement de l'hypothèse qu'ils sont intelligents et méfiants : aussi n'adoptons-nous pas d'idée compliquée ; et c'est là le secret de toute propagande réussie. Quant à la question de la télépathie, nous n'aurons jamais de contacts avec les chefs slans. Nous donnerons les instructions de la majorité aux cinq conseillers actuellement absents, qui conduiront les négociations, fermement convaincus que nous entendons jouer franc jeu. Les sous-ordres auront tous pour seule consigne d'agir loyalement durant ces négociations. Tu vois donc... »

— « Un instant, » dit John Petty, et il y avait dans sa voix un tel accent de triomphe que Kathleen se tourna vers lui,

interloquée. « Le plus grave danger qui nous menace ne vient pas de nous, mais bien du fait que cette fille slan a entendu nos projets. Elle a déclaré qu'elle était entrée en communication mentale avec le commandant de l'appareil slan qui a survolé le palais. Autrement dit, les Slans sont au courant de sa présence ici. Supposez qu'un autre appareil survienne ; elle serait alors à même d'informer nos ennemis de nos plans. Il faut, de toute évidence, la faire exécuter sur-le-champ. »

Kathleen sentit une vague de désespoir déferler sur elle. On ne pouvait discuter la logique d'un tel raisonnement. Elle vit que les autres conseillers n'y étaient pas insensibles. Ses efforts pour échapper aux attentions de Jem Lorry l'avaient fait tomber dans un piège où elle ne voyait d'autre issue que la mort.

Fascinée, elle dévisageait toujours John Petty. Celui-ci rayonnait d'une joie qu'il était incapable de dissimuler. Il ne s'attendait certainement pas à une victoire aussi totale. Et la surprise ajoutait encore à son plaisir.

Kathleen se força à se détourner pour concentrer son attention sur les autres assistants. Chez chacun d'eux elle percevait maintenant avec une netteté accrue les pensées qui tout à l'heure n'émanaient que vaguement de leur esprit. Et le doute n'était plus permis : les plus jeunes, qui n'avaient pas comme Jem Lorry des raisons personnelles de s'intéresser à son sort, sans y mettre la même haine que Petty, ne s'en rangeaient pas moins à l'avis de celui-ci. Ils voteraient pour la mort.

L'expression de Jem Lorry était en elle-même assez éloquente. Il ne cachait pas son dépit. « Petite dinde ! » dit-il en se tournant vers elle.

Là-dessus il se renversa dans son fauteuil, et fixa les yeux au plafond, tout en se mordillant la lèvre inférieure.

Kathleen était atterrée. Un long moment elle regarda Kier Gray sans le voir vraiment. Elle remarqua enfin le sillon profond qui creusait son front, son regard consterné. Elle trouva dans ce spectacle quelque courage. Il ne voulait sûrement pas sa mort, sinon il n'aurait pas l'air si soucieux.

Mais ce réconfort fut de courte durée. L'inquiétude même du dictateur montrait qu'il ne voyait pas de solution au problème qui venait de surgir si soudainement. Il recouvra peu à peu son

impassibilité coutumière, mais elle ne reprit quelque espoir qu'en l'entendant dire :

« La mort serait peut-être en effet la seule solution s'il était vrai que cette fille est entrée en communication télépathique avec un Slan de l'équipage. Heureusement pour elle, elle mentait en l'affirmant. Il n'y avait pas de Slans à bord. L'appareil était piloté par des robots. »

— « Je croyais, » dit quelqu'un, « que les engins pilotés par robots pouvaient être capturés en interférant sur leur longueur d'ondes. »

— « Parfaitement, » dit Kier Gray. « Vous vous souvenez peut-être que l'appareil slan est remonté en chandelle juste avant de disparaître ? C'est que ses pilotes essayaient de le récupérer parce qu'ils s'étaient aperçus que nous réussissions à agir sur sa course. »

« Nous avons contraint l'appareil à atterrir dans un marais à cent cinquante kilomètres au sud de la capitale, » reprit le dictateur. « D'après les premiers rapports, il était assez gravement endommagé et on n'avait pas encore réussi à le retirer du marais ; mais dès qu'on y sera parvenu, l'engin sera transporté jusqu'aux ateliers de la grande machine Cudgen où l'on analysera son mécanisme. Si nous avons mis si longtemps à prendre le contrôle effectif de cet appareil, » ajouta-t-il, « c'est que son dispositif de commande à distance fonctionnait suivant un principe légèrement différent de ceux que nous connaissons, et qu'il a fallu employer une nouvelle combinaison d'ondes radio. »

— « Tout cela est sans importance, » fit John Petty d'un ton impatient. « Ce qui compte, c'est que cette Slan se trouve dans la salle du Conseil, qu'elle a entendu les plans que nous envisageons pour l'extermination de sa race et qu'elle constitue donc un danger pour nous car elle pourra informer les autres Slans de nos projets. Elle doit être exécutée. »

Kier Gray se leva, tournant vers John Petty un regard glacé. Il dit d'une voix un peu métallique : « Je vous ai déjà dit, monsieur, que je me livrais sur cette Slan à des observations sociologiques, et je vous serai reconnaissant de bien vouloir désormais vous abstenir de toute intervention visant à son

exécution. Vous avez déclaré que chaque mois on capturait et qu'on passait par les armes une centaine de Slans ; les Slans, de leur côté, affirment qu'ils sont encore au nombre de onze millions. J'espère, » ajouta-t-il d'un ton sarcastique, « j'espère qu'on m'accordera le privilège de garder vivante une Slan, qui constitue un objet d'études scientifiques, une Slan que vous semblez, je ne sais pourquoi, haïr plus fort que les autres réunis... »

— « Tout cela est bel et bon, Kier, » coupa sèchement John Petty. « Mais j'aimerais bien savoir pourquoi Kathleen Layton a menti et affirmé s'être trouvée en communication télépathique avec les Slans ? »

Kathleen prit une profonde inspiration. Le frisson que lui avaient fait connaître ces quelques minutes de terrible danger commençait à se dissiper, mais elle était encore tremblante d'émotion. Aussi fut-ce d'une voix mal affermie qu'elle déclara : « Parce que je savais que Jem Lorry voulait faire de moi sa maîtresse et que je tenais à vous informer que je n'étais pas consentante. »

Elle perçut le frémissement des pensées qui traversèrent l'esprit des assistants, en même temps qu'elle les lisait sur leur visage : à la compréhension succéda bientôt l'impatience.

« Bon sang, Jem, » s'exclama l'un d'eux, « est-ce que vous ne pouvez pas vous occuper de vos affaires de cœur en dehors des séances du Conseil ? »

Un autre dit : « Avec tout le respect que je dois à Kier Gray, j'estime intolérable qu'une Slan s'oppose à une décision prise à son égard par un humain disposant d'une certaine autorité. Je suis curieux de voir ce que donnerait le fruit d'une telle union. Les objections de Kathleen Layton ne sont nullement valables ; et maintenant, Jem, faites-la conduire sous escorte jusqu'à vos appartements. Voilà qui, j'espère, met un terme à la discussion. »

Pour la première fois en dix-sept ans, Kathleen s'aperçut qu'il existait une limite à la tension nerveuse que pouvait endurer un Slan. Elle avait l'impression que quelque chose de vital en elle allait se rompre. Elle était incapable de penser. Elle se contentait de rester immobile, les doigts crispés sur les bras

de son fauteuil. Soudain, une pensée fit irruption dans son esprit, une pensée irritée, émanant de Kier Gray.

« Petite idiote ! Comment t'es-tu fourrée dans ce pétrin ? »

Elle le regarda : pour la première fois, elle le vit renversé dans son fauteuil, les yeux mi-clos, les lèvres serrées.

« Ce serait fort intéressant, » dit-il, « s'il était besoin d'étudier expérimentalement les résultats de ces unions. Mais il n'en est rien. Vous trouverez à la bibliothèque, à la rubrique « Mariages anormaux », les comptes rendus d'une centaine de tentatives effectuées pour obtenir un croisement Slan-humain.

« Il est difficile d'ailleurs de définir les raisons de la stérilité de ces unions ; les hommes et les Slans ne diffèrent guère en apparence. La musculature extraordinairement résistante des Slans ne tient pas à une différence de tissus, mais à une accélération des décharges électriques qui provoquent les contractions de ces muscles. D'autre part, les Slans ont plus de nerfs que les humains dans les diverses parties du corps, ce qui leur donne une sensibilité très supérieure.

« Quant à leur double cœur, il ne s'agit pas à vrai dire de deux cœurs mais d'une combinaison de deux organes, dont chacun peut fonctionner indépendamment de l'autre. Les deux réunis ne sont d'ailleurs pas beaucoup plus grands qu'un cœur humain normal. Ils constituent seulement des pompes plus perfectionnées.

« De même en ce qui concerne les vrilles qui perçoivent et émettent des pensées : elles ne sont que le développement de formations nerveuses jusque-là mal connues situées au sommet du cerveau et qui, de toute évidence, devaient être à l'origine des vagues phénomènes de télépathie observés jadis chez des êtres humains et dont les exemples abondent encore aujourd'hui.

« Vous voyez donc que la machine à mutations que Samuel Lann a expérimentée sur sa femme voilà quelque six cents ans – à la suite de quoi celle-ci lui donna les trois premiers bébés slans : un garçon et deux filles – n'a rien ajouté de nouveau au corps humain, mais qu'elle a seulement changé ou muté ce qui existait déjà. »

Kathleen avait le sentiment qu'il parlait pour gagner du temps. Durant le bref instant où il lui avait envoyé cette pensée

fulgurante, elle avait cru voir qu'il avait parfaitement conscience de la gravité de la situation. Il devait savoir qu'aucun argument ne viendrait à bout des passions d'un homme comme Jem Lorry. Elle l'entendit qui poursuivait :

« Je vous explique tout cela parce qu'aucun de vous, me semble-t-il, n'a jamais pris la peine de chercher la vérité hors des croyances populaires. Prenez, par exemple, la soi-disant supériorité intellectuelle des Slans, à quoi fait allusion la lettre que nous avons reçue d'eux aujourd'hui. On a oublié avec les années un fait capital : une expérience à laquelle s'était livré Samuel Lann, cet homme extraordinaire. Il avait élevé dans des conditions rigoureusement identiques un bébé singe, un bébé humain et un bébé slan. Le singe se montra d'abord le plus précoce, apprenant en quelques mois ce que le bébé slan et le bébé humain mettaient un temps beaucoup plus long à assimiler. Puis l'humain et le Slan apprirent à parler et le singe se trouva irrémédiablement dépassé. Le Slan et l'humain continuèrent ensuite à se développer à peu près au même rythme jusqu'à l'âge de quatre ans, époque à laquelle les facultés télépathiques du Slan commencèrent à se manifester. Dès lors le Slan passa en tête.

« Mais le docteur Lann découvrit par la suite qu'en intensifiant l'éducation de l'enfant humain, on parvenait à lui faire rattraper son retard, à le maintenir pratiquement au même niveau que le Slan, surtout du point de vue de la vivacité d'esprit. Le grand avantage dont bénéficiait le Slan, c'était la faculté qu'il avait de lire les pensées, ce qui lui donnait une intuition remarquable et une bien plus grande facilité pour s'instruire, l'enfant humain ne pouvant, lui, apprendre que par l'intermédiaire de ses oreilles et de ses yeux... »

John Petty l'interrompit d'une voix dure : « Vous ne faites que répéter ce que j'ai toujours dit et ce qui empêche, à mon sens, d'entamer toute négociation de paix avec ces... ces créatures. Pour égaler un Slan, un être humain doit consentir à des années d'effort. Autrement dit, à l'exception d'une infime fraction de l'humanité, personne n'est capable d'être rien de plus qu'un esclave de Slan. Il ne saurait, messieurs, être dès lors question de faire la paix, mais bien plutôt d'intensifier nos

méthodes d'extermination. Nous ne pouvons courir le risque d'appliquer un de ces plans machiavéliques dont nous avons discuté à l'instant, car le danger qu'ils échouent est trop grand. »

— « Il a raison, » opina un conseiller.

Plusieurs autres lui firent écho ; le doute n'était plus permis quant à l'issue des débats. Kathleen vit Kier Gray scruter le visage de chacun.

« Si telle doit être la décision adoptée par le Conseil, je considérerais comme une lourde erreur que l'un de nous fasse de cette Slan sa maîtresse. Cela pourrait produire la pire impression. »

Le silence qui suivit était approbateur et Kathleen jeta un coup d'œil dans la direction de Jem Lorry. Il soutint son regard et, quand elle se dirigea vers la porte, il se leva d'un air nonchalant et lui emboîta le pas.

Il lui ouvrit la porte et murmura : « N'allez pas échafauder des espoirs insensés, ma belle demoiselle. Ce n'est que partie remise. » Ce disant, il souriait d'un air plein d'assurance.

Mais ce n'était pas à sa menace que songeait Kathleen tout en suivant à pas lents le couloir. Elle revoyait l'expression atterrée qu'avait eue Kier Gray quand John Petty avait réclamé son exécution.

C'était inexplicable. Cela ne concordait pas avec le ton dégagé avec lequel il avait annoncé aux autres que l'appareil slan était piloté par des robots et qu'il avait fait un atterrissage forcé dans les marais. Si c'était vrai, pourquoi alors s'inquiétait-il ? Et sinon, pourquoi Kier Gray avait-il pris l'énorme risque de mentir pour elle et pourquoi continuait-il sans doute encore maintenant à se préoccuper de son sort ?

9

Jommy Cross contempla l'épave humaine qu'était Mémé. Il n'éprouvait aucune rage devant sa trahison. Et pourtant cela signifiait pour lui un avenir brusquement incertain, plus d'abri.

Le premier problème était de décider que faire de la vieille.

Elle était assise dans un fauteuil, son corps informe drapé dans les plis d'une robe de chambre somptueuse et de couleurs extravagantes. Elle leva les yeux vers lui et gloussa : « Mémé sait quelque chose, oui, Mémé sait... » Elle émit ensuite une série de sons inintelligibles, puis reprit : « De l'argent, oh ! oui, Mémé a ce qu'il lui faut pour ses vieux jours. Regarde ! »

Avec la naïveté d'une vieille pocharde imbibée d'alcool, elle extirpa de sa robe de chambre un gros sac noir, puis, avec des gestes d'autruche, se hâta de l'enfourer de nouveau dans son giron.

Jommy Cross se sentit pris de colère. C'était la première fois qu'il voyait vraiment le magot de Mémé, bien qu'il eût toujours connu les diverses cachettes où elle le dissimulait. Mais qu'elle s'amusât à l'étaler au moment précis où la police opérait une descente, c'était faire montre d'une stupidité qui méritait un châtiment.

Cependant, il restait toujours indécis, de plus en plus tendu à mesure que les pensées des hommes qui cernaient peu à peu la mesure exerçaient sur son cerveau une pression grandissante. Des douzaines d'hommes se rapprochaient, le museau menaçant de leurs mitraillettes braqué devant eux. Après tout, il était parfaitement en droit de laisser celle qui l'avait trahi affronter la rage des chasseurs déçus et la loi aussi qui disait que toute personne convaincue d'avoir abrité un Slan devait être pendue jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il évoqua alors l'image cauchemardesque de Mémé montant à la potence, hurlant et suppliant, de Mémé se débattant pour

qu'on ne lui passe pas autour du cou le nœud fatal, donnant des coups de pied, griffant et frappant ses bourreaux.

Il se baissa et l'empoigna par ses épaules nues, là où la robe de chambre avait glissé. Il la secoua avec une violence froide, jusqu'à faire s'entrechoquer ce qui lui restait de dents ; elle finit par éclater en sanglots tandis qu'une lueur de raison apparaissait dans ses yeux.

« C'est la mort pour vous si vous restez ici, » dit-il durement. « Vous ne connaissez donc pas la loi ? »

— « Hein ! » Elle se redressa, surprise, puis retomba dans sa torpeur.

Vite, vite, pensa-t-il, et il contraignit son esprit à plonger dans ce cloaque de pensées pour voir si ses paroles avaient porté. Il allait renoncer, quand il découvrit un petit noyau de bon sens qui émergeait peu à peu du chaos.

« Rien à craindre, » marmonna-t-elle. « Mémé a plein d'argent. On ne pend pas les riches, voyons. »

Jommy se recula, indécis. Les pensées des policiers pesaient de plus en plus sur son esprit. Ils approchaient et le cercle qu'ils formaient allait s'étrécissant. Il fut consterné de les sentir si nombreux. Même l'arme redoutable qu'il avait dans sa poche pourrait bien se révéler inutile si une volée de balles déferlait sur les frêles parois de la baraque. Et il suffirait d'une balle pour anéantir les rêves de son père.

« Grand Dieu, » dit-il tout haut. « Qu'est-ce que je ferai de la vieille même si je réussis à la sortir d'ici ? Toutes les rues seront barrées. Il n'y a qu'un espoir et déjà pratiquement irréalisable même si je ne suis pas encombré de cette vieille ivrognesse. Je ne vais pas m'amuser à escalader un immeuble de trente étages avec ça sur le dos. »

La logique lui soufflait de l'abandonner. Il faisait déjà demi-tour pour s'éloigner quand, une fois de plus, la pensée de Mémé s'imposa à lui dans toute son horreur. Malgré tous ses défauts, c'était quand même grâce à elle qu'il avait survécu. C'était là une dette qu'il avait contractée envers elle. D'un geste rapide, il s'empara du sac noir enfoui dans le giron de Mémé. Elle eut un grognement vague, mais elle commença tout de même à réagir quand il lui agita le sac sous le nez.

« Regardez, » fit-il, tentateur, « tout votre argent, tout votre avenir. Vous mourrez de faim. Ils vous feront frotter les parquets à l'asile des pauvres. Ils vous fouetteront. »

En dix secondes, elle avait retrouvé ses esprits, et elle envisageait tous les aspects de la situation avec la clarté de vue d'une criminelle endurcie.

« On va pendre Mémé ! » haleta-t-elle.

— « Nous voilà au fait, » dit Jommy Cross. « Tenez, reprenez votre argent. » Il la regarda avec un sourire méprisant lui arracher le sac des mains. « Nous avons un tunnel pour nous échapper. Il part de ma chambre et il aboutit à un garage privé de la 470^e Rue. J'ai la clef de la voiture. Nous irons jusqu'au Centre aéronautique et nous volerons un des... »

Il s'arrêta court, se rendant compte soudain de la fragilité de ce plan. Il était inconcevable que les Slans sans cornes fussent si mal organisés qu'ils le laisseraient s'emparer d'un de ces merveilleux astronefs qu'ils lançaient chaque soir dans le ciel. Bien sûr, il leur avait déjà échappé une fois avec une ridicule facilité, mais...

... Hors d'haleine, Jommy déposa la vieille sur le toit en terrasse du bâtiment qui abritait l'astronef. Il s'affala à ses côtés et resta là un moment à reprendre son souffle.

« Bon sang, » se dit-il, « qui aurait cru qu'une vieille femme pèserait si lourd ? »

Elle tremblait encore de terreur rétrospective en pensant à la vertigineuse ascension qu'ils venaient de faire. Jommy perçut le cri qui montait à ses lèvres et ses muscles retrouvèrent aussitôt toute leur vigueur. Il lui plaqua rapidement une main sur la bouche.

« Taisez-vous, » dit-il, « ou je vous laisse tomber dans la rue comme un sac de patates. Vous êtes responsable de tous nos ennuis et c'est à vous d'en supporter les conséquences. »

Ces paroles eurent sur elle l'effet d'un seau d'eau froide. Jommy admira la rapidité avec laquelle elle se remettait de ses frayeurs. La vieille créature avait de la résistance. Elle repoussa sa main et demanda d'une voix morne : « Et maintenant ? »

— « Il faut que nous trouvions le plus vite possible un moyen de pénétrer dans l'immeuble et... » Il jeta un coup d'œil à sa montre et se leva d'un bond, consterné. Dix heures moins douze ! Dans douze minutes l'astronef allait partir. Il disposait donc de douze minutes pour s'emparer de l'appareil !

Il empoigna Mémé, la jeta sur son épaule et se mit à courir vers le centre du toit. Il n'était pas question de chercher des portes, lesquelles au demeurant seraient certainement munies d'un dispositif d'alarme qu'il n'avait le temps ni d'étudier, ni de mettre hors d'état. Il n'y avait qu'une solution. Il devait bien exister quelque part une rampe de lancement d'où les engins prenaient leur essor vers les régions lointaines de l'espace interplanétaire.

Il sentit sous ses pas la légère protubérance. Il s'arrêta net, oscillant sur ses talons pour retrouver son équilibre. Il chercha soigneusement son chemin jusqu'au début du renflement ; c'était là que devait se trouver le bord de la rampe. Il tira de sa poche le fusil atomique de son père et braqua vers le sol sa flamme désintégrante.

Par le trou d'un bon mètre de diamètre qu'il perça en un instant, il vit un tunnel qui s'enfonçait dans les profondeurs du bâtiment suivant un angle d'une soixantaine de degrés. Cent, deux cents, trois cents mètres de parois de métal étincelant, et à mesure que le regard de Jommy s'accoutumait à la pénombre, il distingua la forme de l'appareil. Il vit un nez en pointe de torpille, où des tubes de réacteurs tranchaient sur le profil effilé. On avait l'impression d'un engin redoutable, pour l'instant silencieux et immobile et cependant menaçant.

Il semblait à Jommy qu'il plongeait son regard dans la gueule d'un gigantesque canon dont l'obus n'allait pas tarder à partir. Il fut si frappé de cette image qu'un long moment il se trouva incapable de concevoir ce qu'il devait faire maintenant. Le doute l'envahit. Se risquerait-il à se glisser dans ce tunnel lisse et béant quand d'une seconde à l'autre la fusée allait peut-être venir le broyer en s'élançant vers le ciel ?

Une sueur froide baignait tout son corps. Il parvint non sans mal à détourner son regard du gouffre et à le fixer du côté opposé, là où se dressait la silhouette arrogante du palais. Il

cessa de penser ; ses muscles se relâchèrent. Durant de longues secondes, il resta là, pris tout entier par la splendeur du spectacle qu'offrait le palais la nuit.

De cette hauteur, on l'apercevait distinctement entre deux gratte-ciel. Il luisait, non pas d'un éclat éblouissant, mais d'une douce lueur qui, à chaque instant, changeait de couleur, sans que jamais se répétât la même nuance.

Il étincelait, *il vivait !* Un long moment, la tour, le féerique édifice de cent cinquante mètres de haut se teignit de reflets turquoise. Et la partie inférieure du palais parut alors d'un rouge chaud de rubis. Puis dans une muette explosion de couleurs, tout se para de mille teintes nouvelles.

Des milliers de nuits, Jommy s'était gorgé de cette beauté, et il s'en repaissait encore. Il sentait la force couler en lui. Son courage lui revint. Les dents serrées, il plongea son regard dans le tunnel jusqu'à la masse d'acier qui reposait au fond du canon.

Le danger latent qu'elle incarnait était comme le symbole même de son avenir. Un avenir plus imprévisible qu'il ne l'avait jamais été. Le simple bon sens lui affirmait que les Slans sans cornes n'ignoraient pas sa présence sur le toit. Il devait bien exister des dispositifs d'alarme... il *devait* y en avoir.

« Qu'est-ce que tu fiches à regarder dans ce trou ? » geignit Mémé. « Où est la porte ? L'heure... »

— « L'heure ! » s'écria Jommy Cross. Sa montre disait dix heures moins quatre et cette révélation l'ébranla tout entier. Huit minutes venaient de s'en aller en fumée, et il ne lui en restait plus que *quatre* pour s'emparer d'une forteresse. Il perçut alors la pensée de Mémé, qui venait de comprendre soudain quelles étaient ses intentions. Juste à temps il plaqua une main sur sa bouche et étouffa son cri de terreur. Une seconde plus tard, ils tombaient, irrévocablement.

Ils heurtèrent presque doucement la paroi du tunnel, comme s'ils venaient soudain de pénétrer dans un univers de ralenti. La rampe sous son corps ne parut pas dure à Jommy, mais lui sembla céder au contraire à la pression. Mais ses yeux ne s'y trompaient pas plus que son esprit. Le nez de l'appareil montait vers eux. L'illusion de voir l'engin s'élever à leur rencontre, dans

le grondement des réacteurs, était si forte qu'il lui fallut un instant lutter contre la panique qui s'emparait de lui.

« Vite ! » souffla-t-il à Mémé. « Freinez avec la paume de vos mains ! »

La vieille avait déjà compris. De tous les instincts qu'abritait encore sa carcasse, celui de conservation était le plus fort. Muette de terreur, les lèvres balbutiantes, le regard affolé, elle luttait quand même. Elle s'agrippa au métal luisant, de ses mains décharnées, de ses vieilles jambes, et, pour pitoyable que fût le résultat, il ne s'en fit pas moins sentir.

Soudain, le nez de l'engin surgit plus près de Jommy qu'il ne s'y attendait. Il tendit les mains jusqu'à la première couronne de réacteurs ; ses doigts saisirent le métal, dérapèrent et perdirent prise.

Il tomba avec une brutalité qui l'étourdit presque, mais aussitôt, avec l'extraordinaire force musculaire des Slans, il se remit debout. Ses doigts se cramponnèrent à l'un des gros tubes de la seconde ceinture de réacteurs avec une telle vigueur que cette fois il fut arrêté dans sa chute. Épuisé par cet effort, il se hissa à califourchon sur le tube du réacteur pour attendre que son vertige se fût dissipé. C'est alors qu'il aperçut de la lumière sous l'immense corps de l'appareil.

Celui-ci penchait si fort vers la paroi du tunnel qu'il fallut à Jommy presque se plier en deux pour se couler jusqu'à la rampe. Il pensait : « Que je trouve seulement une porte ouverte, ici, tout de suite, quelques secondes avant l'instant où l'appareil va prendre son essor. En voilà une ! » Une ouverture de soixante centimètres de diamètre dans une coque métallique de plus de vingt-cinq centimètres d'épaisseur. Il se coula par l'ouverture sans hésiter, son arme prête à faire feu. Mais il n'y avait personne à l'intérieur.

Du premier coup d'œil, il vit qu'il était dans la salle de contrôle. Il y avait là des fauteuils et un tableau de bord extrêmement compliqué, entouré de chaque côté de grandes plaques luisantes et incurvées. Une autre porte, ouverte elle aussi, donnait sur la seconde partie de l'appareil. Il ne fallut à Jommy qu'un instant pour la franchir en entraînant à sa suite la vieille terrorisée.

Il s'arrêta sur le seuil et examina prudemment les lieux. Cette seconde salle était en partie meublée de fauteuils, les mêmes confortables fauteuils qu'il avait vus dans la salle de contrôle. Mais plus de la moitié de l'espace disponible était occupé par des paquets enchaînés au plancher. Il y avait deux portes. L'une menait à ce qui devait être la troisième partie de l'appareil. Elle était entrouverte et laissait voir d'autres paquets et, dans le fond, une autre porte encore qui devait donner accès à un quatrième compartiment. Mais ce fut la seconde porte de cette seconde salle qui fit se figer Jommy Cross sur place.

Elle se trouvait sur le côté, derrière les fauteuils, et donnait dehors. Une lumière aveuglante pénétrait par là jusqu'à l'intérieur de l'astronef et, sur ce fond lumineux, se découpaient des silhouettes d'hommes. Jommy ouvrit tout grand son esprit. Des vagues de pensées déferlèrent aussitôt sur lui, si nombreuses et si mal défendues qu'il eut l'impression que des dizaines de Slans sans cornes attendaient là il ne savait quoi.

Il coupa le contact télépathique et se précipita vers le vaste tableau de bord qui occupait tout le devant de la salle de contrôle. Large d'un mètre environ, long de deux, il présentait une rangée de lampes allumées et de boutons étincelants. Il y avait plus d'une douzaine de leviers de commande, tous à portée de la main quand on était assis dans le confortable fauteuil de pilotage qui leur faisait face.

De chaque côté du tableau de bord se trouvaient les grandes plaques incurvées et semi-métalliques qu'il avait déjà remarquées. Leurs concavités brillaient d'une douce lueur. Jommy n'espérait pas comprendre comment fonctionnait l'engin durant les quelques instants qui lui restaient encore. Sans hésiter, il bondit dans le fauteuil de pilotage, et manœuvra tous les leviers et boutons du tableau de bord.

Une porte se referma avec un déclic. Jommy éprouva une brusque et délicieuse impression de légèreté ; l'appareil accéléra avec une force qui le plaqua sur son siège, puis un grondement lointain se fit entendre. Le jeune homme ne tarda pas à comprendre à quel usage servaient les grandes plaques incurvées. Sur celle de droite apparut l'image du ciel devant eux. Tout en bas, Jommy apercevait des lumières et un vaste

panorama, mais l'appareil prenait trop vite de la hauteur pour que la Terre fût autre chose qu'une tache déformée dans la partie inférieure de la plaque.

Sur la plaque de gauche, c'était le merveilleux spectacle d'une cité de lumière, si vaste que l'imagination avait du mal à en concevoir l'existence, et qui fuyait rapidement derrière l'astronef. Dans un coin du tableau on distinguait le palais brillant de toute sa splendeur nocturne.

Et puis la ville se perdit dans le lointain. Jommy coupa alors un à un tous les mécanismes qu'il avait déclenchés, observant attentivement les résultats de chaque opération. En deux minutes, il avait élucidé tous les mystères du tableau de bord et compris le fonctionnement de l'appareil. Seuls quatre boutons de commande le laissaient encore perplexes, mais cela pouvait attendre.

Il cessa de prendre de l'altitude, car il n'avait pas l'intention de s'enfoncer dans le vide interplanétaire. Pareille entreprise exigeait une parfaite connaissance de tous les détails de l'engin et il se proposait seulement pour cette fois de trouver une base d'opérations sûre. Ensuite, avec cet appareil pour l'emmener où il voulait aller...

Son imagination brûlait les étapes. Il se sentait envahi soudain d'un extravagant sentiment de puissance. Il lui restait encore mille choses à faire, mais du moins il s'était enfui de sa prison et il était assez grand maintenant et assez fort, physiquement et mentalement, pour se défendre dans la vie. Des années le séparaient encore de sa maturité, de longues années qu'il devrait employer à assimiler la science de son père. Avant tout, il lui fallait trouver un moyen de prendre contact avec les vrais Slans et préparer ses premières recherches.

La pensée de Mémé vint interrompre le cours de ses méditations. Durant tout ce temps, il était resté en contact avec elle. Il s'aperçut soudain qu'elle venait de passer dans le compartiment voisin et il lut en elle l'image de ce qu'elle voyait. Et puis, tout d'un coup, cette image disparut, comme si la vieille venait brusquement de fermer les yeux.

Jommy Cross dégaina son arme et, se retournant d'un bond, fit en même temps un saut de côté. Une flamme jaillit par la

porte ouverte et vint toucher le tableau de bord, passant par l'endroit où une fraction de seconde plus tôt il avait la tête, puis le jet de feu s'éteignit. La grande Slan sans cornes qui venait de surgir sur le seuil braqua vers lui le canon de son petit revolver argenté... puis elle se figea sur place en voyant qu'il la tenait en joue. Ils demeurèrent ainsi immobiles un long moment. Les yeux de la femme lançaient des éclairs.

« Sale petit serpent ! »

La colère donnait à sa voix une beauté chaude et vibrante et Jommy eut soudain le sentiment d'être battu. La vue de cette femme, le son de sa voix lui rappelaient douloureusement l'image radieuse de celle qui lui avait donné le jour et il se rendit compte qu'il ne pourrait pas plus réduire en cendres cette splendide créature qu'il n'aurait pu tirer sur sa propre mère. Il avait beau la tenir en respect avec son redoutable revolver, en fait, il était à sa merci. Et la façon dont elle avait tiré derrière lui tout à l'heure montrait assez quelle ardente résolution brûlait au fond de ces yeux gris. Une ardeur meurtrière ! La haine farouche des Slans sans cornes pour les vrais Slans.

Jommy cependant l'examinait, fasciné. Mince et élancée, elle était figée là, aux aguets, un peu penchée en avant comme un coureur prêt à prendre le départ. Sa main droite qui tenait le petit revolver était fine et un peu hâlée. Sa main gauche était à demi cachée derrière son dos.

Elle était vêtue d'une tunique très simple, serrée à la taille. Sous la masse de boucles brunes, le visage était d'une exquise finesse, avec ses lèvres juste assez pleines, le nez mince et bien dessiné, les joues délicatement modelées. Mais sous cette délicatesse, on devinait la puissance, la force d'une intelligence supérieure. Elle avait la peau douce et claire et ses yeux gris brillaient, lumineux.

Non, il ne pourrait jamais faire feu ; il ne pourrait pas anéantir cette ravissante créature. Et pourtant... il fallait lui faire croire que telle était son intention. Il scruta la surface de son esprit, et perçut des reflets de pensées fugitives. Chez elle non plus il n'y avait pas cette absolue efficacité du contrôle mental qu'il n'avait jamais trouvée chez les Slans sans cornes, lacune due sans doute à l'incapacité où ils étaient de lire les

pensées et donc de se rendre compte de ce qu'était un contrôle sans défaut.

Il ne pouvait pour le moment se permettre de se laisser envahir par des souvenirs. Ce qui comptait pour l'instant, c'était qu'il était là, planté en face de cette femme terriblement dangereuse, chacun braquant sur l'autre le canon de son arme, nerfs tendus, muscles bandés, prêt à l'action.

Ce fut la femme qui parla la première. « C'est ridicule, » dit-elle. « Nous devrions nous asseoir, poser chacun notre arme par terre devant nous, et discuter tranquillement. Sans rien changer aux faits cela nous soulagerait du moins de cette tension intolérable. »

Jommy Cross fut surpris. Voilà qui témoignait d'une faiblesse devant le danger qu'il ne lisait nulle part sur ce visage énergique. Sa propre position ne lui en parut que plus forte, mais il gardait une certaine méfiance : cette offre pouvait, en effet, dissimuler des dangers inconnus. « L'avantage demeurera de votre côté, » répondit-il. « Vous êtes une Slan adulte et vous avez une meilleure coordination musculaire. Vous pourriez reprendre votre arme plus vite que moi la mienne. »

« C'est exact, » reconnut-elle. « Mais en revanche vous avez l'avantage de lire au moins une partie de mes pensées. »

— « Bien au contraire, » riposta-t-il, mentant avec aisance, « quand vous exercez votre contrôle mental, celui-ci est si absolu que je ne pourrais deviner vos intentions que trop tard. »

Il se rendit compte tout en parlant à quel point ce contrôle était en fait insuffisant. Déjà, il avait perçu assez de pensées de son adversaire pour avoir de vagues notions sur son passé.

Elle s'appelait Joanna Hillory. Elle était pilote sur la ligne de Mars, mais c'était son dernier voyage de l'année. Elle venait en effet d'épouser un ingénieur cantonné sur Mars et attendait un bébé ; on allait donc lui trouver un travail moins pénible que celui-ci qui imposait à son organisme la constante pression de l'accélération.

Jommy Cross commençait à se sentir plus à l'aise. Une jeune mariée, future maman, n'irait sans doute pas prendre de risques inutiles. « Très bien, » dit-il, « posons tous les deux ensemble nos armes sur le plancher et asseyons-nous. »

Une fois les armes déposées sur le sol, Jommy regarda la femme et fut intrigué par le sourire légèrement amusé qui se dessinait sur ses lèvres. Le sourire se fit plus ouvert, plus ironique : « Et maintenant que vous voilà désarmé, » dit-elle doucement, « apprêtez-vous à mourir ! »

Consterné, Jommy Cross contempla le minuscule revolver qui brillait dans la main gauche de la jeune femme. Durant tout ce temps elle avait dû le tenir dissimulé derrière son dos, attendant avec une impatience amusée l'occasion de s'en servir. Elle reprit de sa voix mélodieuse :

« Vous avez donc gobé l'histoire de la pauvre petite jeune mariée qui attend un bébé et qui a hâte d'aller rejoindre son mari ! Un Slan adulte n'aurait jamais avalé ça. Mais le jeune serpent que j'ai devant moi va payer de sa vie son incroyable stupidité. »

Jommy Cross gardait les yeux fixés sur le petit pistolet que la Slan sans cornes tenait d'une main ferme. Malgré sa surprise, il avait toujours conscience du déplacement sans heurt de l'astronef. Il ne sentait aucune accélération, seulement ce vol inlassable, ce glissement constant qui ne lui permettait pas de savoir s'ils avaient ou non déjà quitté l'atmosphère terrestre.

Il était complètement pris de court. Il ne ressentait aucune frayeur, mais il était incapable de former le moindre plan d'action. Il était encore pétrifié par la brusque révélation qu'il venait de se faire duper. La femme avait fait usage de ses défauts mêmes pour le battre.

Elle devait savoir que son contrôle mental était incomplet ; aussi, avec une ruse démoniaque, elle avait laissé filtrer cette pathétique histoire destinée à lui faire croire que jamais, au grand jamais, elle n'aurait le courage de lutter jusqu'à la mort. Il voyait bien maintenant que son courage était tel, au contraire, qu'il ne pouvait espérer l'égaliser d'ici longtemps.

Il obéit docilement à l'ordre bref qu'elle lui donna de passer sur le côté, et il la vit se baisser pour ramasser les deux armes sur le plancher. Mais pas un instant elle ne cessa de le surveiller et elle garda son arme immuablement braquée sur lui. Elle troqua le petit revolver avec lequel elle l'avait dupé pour l'arme de plus fort calibre qu'elle avait en arrivant et, sans même accorder un coup d'œil au pistolet de Jommy, elle le fourra dans un tiroir sous le tableau de bord.

Il ne fallait pas espérer de sa part un geste inconsidéré qui le mettrait hors d'atteinte de son revolver. Si elle ne l'avait pas abattu tout de suite, c'était sans doute qu'elle voulait d'abord lui parler. Mais il devait tout de même s'en assurer. Il dit d'une voix rauque :

« Vous permettez que je vous pose quelques questions avant que vous me tuiez ? »

— « C'est moi qui vais vous interroger, » répliqua-t-elle d'un ton uni. « Je ne vois pas l'utilité de satisfaire votre curiosité. Quel âge avez-vous ? »

— « Quinze ans. »

— « Alors, vous êtes à un âge où l'on apprécie un sursis, fût-il de quelques minutes ; et sans doute serez-vous bien aise d'apprendre que tant que vous répondrez à mes questions, je ne presserai pas la détente de ce pistolet à électro-énergie ; sachez pourtant que la mort terminera quand même notre entretien. »

Jommy Cross ne perdit pas de temps à méditer ce qu'elle venait de dire. « Comment saurez-vous, » fit-il, « que je ne vous mens pas ? »

Elle sourit d'un air assuré. « Même dans les mensonges les plus habiles, la vérité se devine. Nous autres, Slans sans cornes, qui n'avons pas la faculté de lire les pensées, la nécessité nous a contraints de développer le plus possible nos connaissances psychologiques. Mais là n'est pas la question. Vous a-t-on envoyé vous emparer de cet astronef ? »

— « Non. »

— « Alors, qui êtes-vous ? »

Il lui fit un bref résumé de ce qu'avait été sa vie. À mesure qu'il parlait, il vit la surprise se peindre sur le visage de la femme.

« Vous prétendez, » interrogea-t-elle brusquement, « que c'était vous le petit garçon qui a pénétré voilà six ans dans les bureaux du Centre aéronautique ? »

Il acquiesça. « Cela a été un choc pour moi que d'y trouver des gens si assoiffés de meurtre qu'ils étaient décidés à tuer même un enfant. Je... »

Il s'arrêta ; la femme le foudroyait du regard. « C'est donc cela, » dit-elle d'un ton songeur. « Voilà six ans que nous discutons et que nous nous demandons si nous avons bien fait de vous laisser échapper. »

— « Vous... m'avez laissé... échapper ? » répéta Jommy Cross, interloqué.

Elle poursuivit, comme si elle ne l'avait pas entendu : « Et depuis lors, nous attendons avec impatience un nouveau mouvement des Slans à cornes. Nous pensions bien qu'ils ne voudraient pas nous trahir car ils ne voudraient pas voir notre plus grande invention, l'astronef, tomber aux mains des humains. La question qui nous inquiétait était celle-ci : que cachait cette manœuvre d'approche ? Votre tentative de voler un astronef nous fournit la réponse. »

Jommy Cross l'écoutait, atterré. Pas tant à cause du danger qu'il courait, mais plutôt par l'incroyable absurdité de cette guerre fratricide entre Slans. Joanna Hillory continuait, et dans sa voix vibrait maintenant un accent de triomphe.

« C'est un grand pas en avant que d'être certains d'une chose que nous soupçonnions depuis longtemps. Nous avons exploré la Lune, Mars et Vénus. Nous sommes allés jusque sur les lunes de Jupiter sans jamais rencontrer le moindre astronef étranger ni la plus légère trace d'un Slan à cornes, d'un serpent, comme nous les appelons.

« La conclusion s'impose. Pour je ne sais quelle raison, peut-être parce que leurs cornes révélatrices les obligent à fuir sans cesse, ils n'ont jamais découvert les écrans de dégravitation qui permettent la navigation interplanétaire. Il va donc de soi que les serpents ne possèdent pas d'astronefs. »

— « Vous commencez à être fatigante avec votre logique, » dit Jommy Cross. « Je n'arrive pas à croire qu'une Slan puisse se tromper à ce point. Tâchez donc, pour une seconde, de raisonner un peu et supposez, supposez seulement que mon histoire soit vraie. »

Elle eut un pâle sourire qui ne fit qu'effleurer ses lèvres. « Il n'y a jamais eu que deux possibilités. Je viens de vous expliquer la première. La seconde, l'hypothèse selon laquelle vous n'auriez effectivement jamais eu de contact avec des Slans, nous tracasse depuis des années.

« Vous comprenez, si vous êtes envoyé par les Slans, cela signifie que ceux-ci savent déjà que nous sommes maîtres du Centre aéronautique. Mais si vous êtes un Slan indépendant, vous possédez alors un secret qui tôt ou tard, le jour où vous entrerez en contact avec les serpents, pourrait nous perdre.

Bref, si votre histoire est vraie, nous devons vous tuer pour vous empêcher dans un avenir plus ou moins proche de les mettre au courant, et parce que nous avons pour politique de ne prendre aucun risque avec les serpents. De toute façon, c'est comme si vous étiez mort. »

Elle parlait durement, d'un ton glacé. Mais plus encore que ce ton, Jommy trouvait alarmant le fait que cette Slan ne se souciât absolument pas d'avoir raison ou tort. Tout son univers menaçait de s'écrouler car il se disait que si c'était cela l'esprit de justice des Slans, alors les Slans n'avaient rien à offrir au monde de mieux que la charité qu'il avait souvent rencontrée chez les plus humbles humains. Si tous les Slans adultes étaient semblables à cette femme, il n'y avait pas d'espoir.

Il songea à cette guerre insensée qui opposait les uns aux autres les Slans, les humains et les Slans sans cornes et une pensée plus sombre que la nuit l'envahit soudain. Se pouvait-il que les rêves de son père fussent anéantis par ces luttes fratricides ? Les documents où son père avait consigné l'essentiel de ses connaissances, ces papiers qu'il venait de prendre dans les catacombes, étaient encore dans ses poches ; si cette femme le tuait comme elle disait, les impitoyables Slans sans cornes allaient s'en emparer et en faire quel usage ? Contre toute logique, et bien qu'il sût ne pas pouvoir compter tromper la vigilance d'une Slan adulte, Jommy se dit qu'il lui fallait rester en vie pour empêcher cette catastrophe de se produire. Mais la femme reprenait :

« J'ai considéré votre cas. J'ai, bien entendu, toute autorité pour vous exécuter sans consulter notre Conseil. Je me demande seulement si le problème que vous posez mérite leur attention. Ou bien si un simple rapport ne suffira pas ? De toute façon, il ne s'agit pas de grâce, ne vous bercez donc d'aucun espoir. »

L'espoir pourtant s'ancrait en lui. Il faudrait du temps pour le faire comparaître devant le Conseil, et gagner du temps, c'était gagner des moments de vie. Il dit d'un ton pressant, tout en se rendant compte qu'il devait à tout prix garder son calme : « Je dois convenir que je suis anéanti par cette haine qui oppose les Slans sans cornes aux Slans. Vos semblables ne

comprennent-ils donc pas comme la situation des Slans dans leur ensemble se trouverait améliorée si vous acceptiez de coopérer avec les « serpents » comme vous dites ? Les serpents ! Ce terme est assez significatif de l'état d'abêtissement où vous a réduits une propagande qui fait appel aux instincts les plus bas. »

Ses yeux gris lancèrent une fois encore des éclairs, mais elle parlait maintenant d'un ton sarcastique : « Un peu d'histoire vous éclairera peut-être sur le problème de la coopération avec les Slans. Voilà près de quatre cents ans qu'il existe des Slans sans cornes. Ils forment, eux aussi, une race à part, mais ils sont nés sans cornes, ce qui est le seul point sur lequel ils se distinguent des vrais Slans. Pour des raisons de sécurité, ils commencèrent par s'établir dans des régions écartées où le risque d'être découverts était moins grand. Ils étaient tout disposés à se montrer les amis des vrais Slans devant l'ennemi commun : les humains !

« Quelle ne fut pas alors leur horreur de se trouver attaqués et massacrés, de voir leur civilisation patiemment édifiée anéantie par le fer et par le feu, sous les coups des vrais Slans ! Ils firent des efforts désespérés pour établir le contact, pour devenir leurs amis, mais en vain. Ils finirent par découvrir que c'était au cœur des villes humaines qu'ils se trouvaient le plus en sûreté. Car là les vrais Slans n'osaient pas s'y aventurer, en raison de leurs cornes révélatrices.

« Les serpents, parfaitement ! » Le sarcasme avait cédé la place à une âpre amertume. « Quel autre terme pourrait convenir ? Ce n'est pas que nous les haïssons, mais nous éprouvons à leur égard de la rancœur et une profonde méfiance. Si nous avons pour politique de les détruire, c'est par pur réflexe défensif, lequel est devenu avec le temps une attitude inébranlable. »

— « Mais tout de même, vos chefs pourraient essayer de négocier avec eux ? »

— « Négocier avec qui ? Depuis trois siècles, nous n'avons pas découvert la cachette d'un seul vrai Slan. Nous en avons capturé quelques-uns qui nous avaient attaqués. Nous en avons tué d'autres au cours d'escarmouches. Mais nous n'avons jamais

rien appris sur leur compte. Ils existent, mais où, comment, quels sont leurs buts, nous n'en savons rien. Tout cela demeure enveloppé pour nous du plus épais mystère. »

— « Si c'est exact, si vous ne mentez pas, » s'écria Jommy Cross avec ardeur, « je vous en prie, madame, annulez pour un instant votre contrôle mental pour que je puisse avoir la certitude que vous dites vrai ! Moi aussi, j'ai jugé cette lutte absurde depuis le jour où j'ai découvert qu'il existait deux sortes de Slans et qui se faisaient la guerre. Si j'avais la conviction que cette folie est unilatérale, eh bien, je pourrais... »

— « Quoi ? » coupa-t-elle d'une voix qui le cingla comme une gifle en pleine figure. « Nous aider ? Vous vous imaginez donc que nous croirions à la sincérité de vos intentions et que nous vous laisserions les mains libres ? Plus vous parlez, plus je vous trouve dangereux. Nous sommes toujours partis de l'hypothèse qu'un serpent, en raison de sa faculté de lire les pensées, est notre supérieur et qu'on ne doit donc pas lui laisser le temps de s'échapper. Votre jeunesse vous a épargné dix minutes, mais maintenant que je connais votre histoire, je ne vois pas de raison de vous laisser la vie sauve. Je ne crois plus que votre cas mérite d'être porté devant le Conseil. Encore une question... et c'est la mort ! »

Jommy Cross lui lança un regard furieux. C'en était fini maintenant de ses bonnes dispositions ; plus rien chez cette femme ne lui rappelait sa mère. Si elle disait la vérité, alors c'était avec les Slans sans cornes qu'il lui fallait s'entendre, et non pas avec les autres Slans insaisissables qui agissaient avec une cruauté aussi incompréhensible. Mais, quoi qu'il en fût, tout ce qu'elle avait dit soulignait le danger qu'il y aurait à laisser tomber entre ses mains l'arme la plus redoutable du monde. Il lui fallait vaincre cette femme, se sauver. Il le fallait absolument.

« Avant de me poser cette ultime question, veuillez considérer quelle occasion sans précédent se présente à vous. Se peut-il que vous laissiez la haine déformer à ce point vos facultés de raisonnement ? À vous en croire, pour la première fois dans l'histoire des Slans sans cornes, vous avez fait prisonnier un vrai Slan qui est foncièrement convaincu que les

deux types de Slans devraient collaborer au lieu de se combattre. »

— « Ne soyez pas stupide, » dit-elle. « Tous les Slans que nous avons pris étaient toujours prêts à promettre n'importe quoi. »

Chaque mot le frappait comme un coup et Jommy Cross ne voulait plus les entendre. Au fond de son cœur, il s'était figuré les Slans adultes comme de nobles créatures, qui méprisaient leurs vainqueurs et qui gardaient en toute circonstance conscience de leur supériorité. Mais... prêts à promettre n'importe quoi ! Il reprit précipitamment :

« Cela ne change rien à la situation présente. Vous pouvez vérifier à peu près tout ce que je vous ai dit de moi. Aussi bien la mort de mes parents que le fait que j'ai dû fuir la maison de la vieille chiffonnière que vous avez assommée, après avoir vécu chez elle depuis mon enfance. Tout concorde à prouver que je suis bien ce que je prétends être : un vrai Slan qui n'a jamais eu de rapport avec l'organisation secrète slan. Pouvez-vous ignorer aussi délibérément une pareille occasion ? Pour commencer, vous et les vôtres devez m'aider à trouver les vrais Slans ; j'agirai ensuite en tant qu'officier de liaison et, pour la première fois dans votre histoire, j'établirai pour vous le contact. Dites-moi, avez-vous jamais découvert pourquoi les vrais Slans vous haïssent ainsi ? »

— « Non, » fit-elle, d'un ton moins assuré. « Nous avons recueilli des déclarations ridicules de la bouche de prisonniers slans ; ils affirmaient ne pouvoir tolérer l'existence d'une autre variété de Slans. Seul devait survivre le produit parfait de la machine de Samuel Lann. »

— « De la machine... de Samuel... Lann ! » Jommy Cross éprouva une horrible impression de déchirement. « Est-ce que... voulez-vous vraiment dire qu'à l'origine les Slans étaient des êtres artificiels, créés à l'aide de machines ? »

Il vit la femme le dévisager, le front barré de plis soucieux. « Je commence à croire à votre histoire, vous savez, » dit-elle lentement. « Je croyais que tous les Slans avaient entendu parler de l'emploi qu'a fait Samuel Lann de sa machine sur la personne de sa femme. Plus tard, durant la période de chaos qui

suivit la guerre slan, un nouvel usage de la machine à mutations produisit une nouvelle espèce : le Slan sans cornes. Vos parents ne vous ont rien dit de tout cela ? »

— « C'était moi qui devais faire ces recherches, » dit Jommy, tristement. « Je devais déblayer le terrain, pendant que papa et maman préparaient le... »

Il s'arrêta, furieux contre lui-même. Ce n'était pas le moment d'avouer que son père avait consacré sa vie à la science et qu'il s'était refusé à entreprendre des recherches qu'il prévoyait longues et ardues. Au mot de science, cette femme, qui était loin d'être sotte, n'allait-elle pas examiner de plus près l'arme qu'elle lui avait prise ? Elle croyait de toute évidence qu'il ne s'agissait que d'un autre modèle d'arme électro-énergétique. Il reprit donc :

« Si ces machines existent toujours, alors c'est avec raison que les humains accusent les Slans de fabriquer des monstres en partant de bébés humains. »

— « J'ai vu certains de ces monstres, » acquiesça Joanna Hillory. « Des expériences manquées, bien sûr. On en manque tant. »

Jommy avait maintenant le sentiment que plus rien ne pourrait l'atteindre. Tout ce à quoi il avait cru si longtemps, avec ferveur, avec orgueil, tout cela s'écroulait comme un château de cartes. Les affreux mensonges n'en étaient pas finalement. Les hommes combattaient une sorte de Machiavel d'une inhumanité quasi inconcevable. Il s'aperçut tout d'un coup que Joanna Hillory parlait.

« Je dois reconnaître que, malgré la conviction que j'ai que le Conseil se prononcera pour votre exécution, les arguments que vous venez d'invoquer créent une situation très particulière. J'ai donc décidé de vous faire comparaître devant le Conseil. »

Il lui fallut du temps pour comprendre pleinement ce qu'elle venait de dire ; et puis une vague de soulagement le parcourut. C'était comme si elle lui avait ôté un poids intolérable qui l'étouffait. Il se sentit soudain tout léger. Il avait enfin ce dont il avait si grand besoin : du temps. Avec du temps, le hasard lui ferait peut-être trouver un moyen d'évasion.

Il regarda la femme se diriger prudemment vers le grand tableau de bord. Un déclic se fit entendre tandis qu'elle pressait un bouton. Dès les premiers mots qu'elle prononça, il redescendit d'un coup des hauteurs où l'avaient élevé ses espoirs. Elle dit :

« Allô ! je demande les membres du Conseil... Urgent... Veuillez vous mettre en contact avec 7431 pour juger sur-le-champ d'un cas slan très particulier. »

Juger sur-le-champ ! Il s'en voulut d'avoir espéré. Il aurait du se douter qu'on n'avait pas besoin de le faire comparaître en personne devant le Conseil, alors que la radio permettait d'éviter pareil retard. À moins que les membres du Conseil ne fussent sensibles à une autre logique que Joanna Hillory, il était sûr de son sort.

Le silence qui suivit était plus apparent que réel : il y avait toujours le grondement des réacteurs et le léger sifflement de l'air contre la coque qui prouvait que l'appareil n'avait pas encore quitté l'atmosphère terrestre. Il y avait aussi le flot continu de la pensée de Mémé, et tout cela se fondait dans un même silence.

Il s'aperçut soudain que la pensée de Mémé était redevenue *consciente* ; Joanna Hillory, en le désarmant d'abord, puis en l'interrogeant au lieu de le tuer tout de suite, avait donné à Mémé le temps de se remettre du coup que la femme slan lui avait asséné, sans doute afin de s'assurer pour un temps le silence sur ses arrières. Et maintenant, la vieille avait repris connaissance. Jommy ouvrit tout grand son esprit aux pensées de Mémé.

« Jommy, elle va nous tuer tous les deux. Mais Mémé a un plan. Fais un signe pour montrer que tu l'as entendue. Tape du pied, Jommy. Mémé a un plan pour l'empêcher de nous tuer. »

Le message revenait, insistant, toujours accompagné toutefois de pensées sans aucun rapport avec lui et de digressions incontrôlables. Un cerveau humain aussi mal entraîné que celui de Mémé était incapable de s'attacher sans dévier à une unique pensée. Mais le thème principal était clair. Mémé était vivante. Elle avait conscience du danger qu'ils

couraient tous les deux. Et elle était disposée à faire tout son possible pour détourner d'eux ce danger.

Négligemment, Jommy Cross se mit à taper du pied sur le plancher, plus fort, encore plus fort jusqu'à...

« Mémé entend. » Il cessa. Tout excité, il entendit la vieille lui communiquer : « Mémé a deux plans. Le premier, ce serait de faire un grand bruit. Ça fera sursauter la femme et ça te permettra de bondir sur elle. Mémé viendrait alors t'aider. Le second plan, ce serait que Mémé rampe jusqu'à la porte et qu'elle saute sur la femme dès qu'elle passera près du seuil. Elle sera surprise et tu n'auras qu'à en profiter pour l'attaquer. Mémé va penser « Un » puis « Deux ». Tape du pied après le numéro du plan que tu préfères. Réfléchis un moment. »

Il n'avait pas besoin de réfléchir. Il repoussa aussitôt le plan 1. Un bruit, si violent fût-il, ne suffirait pas à ébranler les nerfs d'acier d'une Slan. Le seul espoir, c'était une attaque, quelque chose de concret.

« Un ! » pensa Mémé. Il attendit, notant avec un certain amusement qu'elle espérait vaguement le voir adopter ce premier plan qui diminuait les risques qu'elle allait faire courir à sa vieille carcasse. Mais la vieille avait du bon sens et elle se rendait bien compte que le plan 1 était un peu faible. Elle finit donc par penser, non sans quelques regrets : « Deux ! »

Jommy Cross tapa du pied. Il s'aperçut au même instant que Joanna Hillory était en train de parler dans son émetteur radio : elle venait de répéter tout ce que lui avait dit Jommy, ainsi que sa proposition de collaborer avec les Slans sans cornes, et concluait en disant qu'elle-même se prononçait pour l'exécution immédiate.

Jommy Cross songea que, quelques minutes plus tôt, il aurait écouté passionnément ce discours et les réponses qui, l'une après l'autre, arrivaient par le haut-parleur dissimulé quelque part dans le tableau de bord. Des voix d'hommes au timbre grave, des voix chaudes et vibrantes de femmes. Mais maintenant, c'était à peine s'il suivait le fil de la discussion. Il s'aperçut que tout le monde n'était pas d'accord. Une des femmes voulut savoir son nom. Un moment, il ne comprit pas que c'était à lui qu'on s'adressait.

« Votre nom ? » fit la voix dans la radio.

Joanna Hillory s'approcha de la porte. « Vous êtes sourd ? » fit-elle sèchement. « On vous demande votre nom. »

— « Mon nom ! » dit Jommy Cross et une partie de son cerveau manifesta une certaine surprise. Mais rien ne pouvait en cet instant critique distraire son attention. C'était maintenant ou jamais. Il tapa du pied et ne pensa plus à rien d'autre qu'à la réussite de leur plan. Il ne vit plus que Mémé debout derrière la porte, l'esprit bouillonnant d'excitation. Elle était là, contractée, prête à agir, et au dernier moment frappée de terreur.

Il fallut le souvenir des mille méfaits qu'elle avait commis durant sa triste carrière pour lui redonner quelque vigueur. Elle bondit. Les yeux flamboyants, grinçant des dents, elle attaqua Joanna Hillory par-derrière. Ses bras fluets agrippèrent les bras et les épaules de la femme slan.

Une flamme jaillit tandis que Joanna Hillory déchargeait vainement son arme sur le plancher. Puis, dans un élan irrésistible, la jeune femme pivota sur elle-même. Un instant, Mémé se cramponna à elle avec une énergie désespérée. Au même moment, Jommy entra en action.

Avec un hurlement, Mémé lâcha prise et son corps décharné s'écroula sur le plancher.

Jommy Cross ne perdit pas de temps à essayer de maîtriser une force qu'il devinait supérieure à la sienne. Comme Joanna Hillory se retournait vers lui, telle une tigresse en furie, il lui asséna sur la nuque un terrible coup de manchette. C'était un coup dangereux qui exigeait une parfaite coordination des muscles et des nerfs. Il aurait très bien pu la tuer net ; mais il la frappa juste assez fort pour lui faire perdre connaissance. Il la rattrapa alors qu'elle tombait et, tout en l'allongeant sur le sol, il fouilla son esprit, pénétrant derrière l'écran du contrôle mental momentanément hors d'usage. Mais le cerveau de la jeune femme, plongé dans l'inconscience, n'émettait que peu de pensées et les images s'y succédaient à un rythme d'une désespérante lenteur.

Il se mit à la secouer doucement, surveillant ses pensées à mesure qu'elles évoluaient sous l'effet des subtiles modifications

chimiques qui s'opéraient en elle. Mais il n'avait pas le temps de prolonger son observation ; les pensées de la femme se faisant de plus en plus menaçantes. Aussi l'abandonna-t-il pour se précipiter dans la direction de l'émetteur radio. D'une voix aussi normale que possible, il déclara :

« Je suis toujours disposé à discuter avec vous en ami. Je pourrais être d'une grande aide aux Slans sans cornes. » Pas de réponse. Il répéta son message, d'un ton plus pressant, ajoutant : « Je ne demande qu'à conclure un accord avec une organisation aussi puissante que la vôtre. Je rendrai même l'astronef si vous pouvez me donner l'assurance que je pourrai en sortir sans être fait prisonnier. »

Silence. Il coupa le contact et se tourna vers Mémé, qui ne s'était pas relevée.

« Rien à faire, » dit-il. « Cet appareil, cette Slan, tout cela constitue un gigantesque piège où rien n'a été laissé au hasard. En ce moment même, sept astronefs de ligne de cent mille tonnes nous prennent en chasse. Leurs instruments de détection repéreront nos plaques de dégravitation, si bien que même l'obscurité ne nous protégera pas. Nous sommes fichus. »

Les heures de la nuit s'écoulèrent lentement, et la situation devenait de plus en plus désespérée. Seule de ces trois êtres voguant dans ce ciel bleu-noir, Mémé dormait un peu, vautrée dans un des fauteuils pneumatiques. Les deux Slans restèrent éveillés, tandis que l'appareil poursuivait inlassablement sa course.

Quelle nuit ! D'une minute à l'autre un engin de mort pouvait les frapper ; et pourtant Jommy Cross, fasciné, contemplait par les hublots le merveilleux spectacle qui s'offrait à ses yeux. C'était tout un monde de lumières, qui brillaient de tous côtés. Aussi loin que portaient ses regards : encore et toujours des lumières. Des taches, des flaques, des étangs, des lacs, des océans de lumière, fermes, villages, bourgs et grandes cités. S'arrachant enfin à cette vision féerique, il se tourna vers Joanna Hillory, assise dans un coin, pieds et poings liés. La jeune femme le regardait d'un air interrogateur.

« Eh bien, » dit-elle sans lui laisser le temps de parler, « vous vous êtes décidé ? »

— « Décidé à quoi ? »

— « À me tuer, bien sûr. »

Jommy secoua gravement la tête. « Ce qui me stupéfie chez vous, » dit-il, « c'est cette conception que vous avez de l'existence : il faut ou bien subir la mort ou bien la donner. Je n'ai pas l'intention de vous tuer. Je vais vous libérer. »

Elle ne répondit pas tout de suite : « Mon attitude, » dit-elle enfin, « n'a rien de surprenant. Pendant des dizaines d'années les vrais Slans ont massacré à vue ceux de ma race ; et voilà plusieurs siècles que nous leur rendons la pareille. Quoi donc de plus naturel que ma conception de l'existence, comme vous dites ? »

Jommy Cross haussa les épaules. Il en savait trop peu sur le compte des vrais Slans pour en discuter, maintenant où il lui fallait consacrer toute son attention à sauver sa vie.

« Ce qui m'intéresse, » dit-il, « ce n'est pas cette stupide lutte triangulaire qui se livre entre Slans et humains. Ce qui compte pour l'instant, c'est que sept appareils de guerre nous ont pris en chasse. »

— « C'est dommage que vous l'ayez découvert, » fit la femme d'un ton paisible. « Maintenant vous allez passer votre temps à vous faire inutilement du souci. Il aurait mieux valu pour vous vous croire sauvé et mourir seulement au moment où vous auriez constaté qu'il n'en était rien. »

— « Je ne suis pas encore mort ! » dit Jommy, d'un ton où perçait maintenant l'impatience. « Je ne doute pas qu'il soit présomptueux de la part d'un jeune Slan de supposer, comme je commence à le faire, qu'il doit y avoir un moyen de sortir de ce piège. J'ai le plus grand respect pour l'intelligence des Slans adultes, mais je n'oublie pas que ceux de votre race ont déjà essuyé plusieurs défaites. Pourquoi, par exemple, puisque vous êtes tous si sûrs de ma destruction, les appareils de guerre n'ont-ils pas déjà frappé ? Pourquoi ? »

Joanna Hillory souriait. « Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je réponde à votre question ? »

— « Mais si, » fit Jommy avec un sourire glacé. « Voyez-vous, j'ai beaucoup mûri durant ces dernières heures. Jusqu'à hier soir, j'étais vraiment très innocent, très idéaliste. Tenez,

durant les premières minutes où nous nous sommes trouvés face à face, vous auriez pu m'abattre sans que j'oppose la moindre résistance. Pour moi, vous étiez un membre de la race slan et il me semblait que tous les Slans devaient s'unir. J'aurais été incapable de presser la détente de mon arme. Vous-même ne m'avez pas tué parce que vous vouliez m'interroger, et pourtant l'occasion était là. Tandis que maintenant, la situation a changé. »

La femme plissa les lèvres d'un air songeur. « Je crois que je commence à voir où vous voulez en venir. »

— « C'est extrêmement simple, » fit Jommy Cross. « Ou bien vous répondez à mes questions, ou bien je vous assomme et je puise mes renseignements dans votre esprit inconscient. »

— « Comment savez-vous que je dirai la vér... » commença la femme, puis elle s'arrêta court, fixant sur Jommy un regard atterré. « Vous vous imaginez que... »

— « Parfaitement ! » Il la toisa d'un air ironique. « Vous allez annuler votre contrôle mental. Bien entendu, je ne vous demande pas le libre accès à la totalité de votre cerveau. Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous mainteniez un contrôle sur vos pensées dans un certain rayon autour du point qui m'intéresse. Mais en ce qui concerne ce point précis, j'exige que vous annuliez votre contrôle mental... tout de suite ! »

Elle était assise, très raide, et une expression horrifiée montait dans ses yeux gris. Jommy Cross la contemplait curieusement.

« Je suis stupéfait, » dit-il. « Quels étranges complexes se développent dans des esprits qui n'ont pas de contact avec d'autres esprits ! Se peut-il que les Slans sans cornes aient édifié en eux un petit univers sacré et que, comme un humain un peu sensible, ils aient honte de nous laisser voir cet univers ? Il y a là la matière d'études psychologiques qui pourraient bien révéler la cause fondamentale du conflit qui oppose les deux races de Slans. Mais la question n'est pas là pour l'instant. »

Il reprit : « N'oubliez pas que j'ai déjà pénétré dans vos pensées. N'oubliez pas non plus que, d'après vous, d'ici quelques heures, je serai anéanti à jamais sous le feu des projecteurs électroniques. »

— « C'est vrai, » dit-elle. « Vous serez mort. Très bien, je vais répondre à vos questions. »

L'esprit de Joanna Hillory était comme un livre d'une épaisseur inconcevable, avec un nombre infini de pages et d'une richesse extraordinaire, garni d'impressions glanées au long des années par un intellect puissamment observateur. Jommy Cross perçut de fugitifs reflets de ses plus récentes expériences. Il eut un instant la vision d'une planète affreusement désolée, sablonneuse, avec des montagnes arrondies, des paysages pétrifiés par le gel : Mars ! Il y avait aussi l'image d'une splendide cité sous son dôme de verre, de gigantesques machines qui creusaient le sol à la lueur de batteries de projecteurs. Il neigeait quelque part avec une violence inconnue sur terre... et par le verre épais d'un hublot on distinguait un astronef noir, qui brillait au soleil comme un sombre joyau.

L'ordre se fit dans les pensées de la jeune femme quand elle se mit à parler. Elle parlait lentement et il ne fit aucun effort pour la presser, malgré la conviction qu'il avait que chaque seconde comptait et que d'un instant à l'autre la mort allait jaillir du ciel. Ses paroles et les pensées qu'elle exprimait étaient d'une netteté de diamant taillé.

Dès l'instant où il avait commencé à escalader le mur du Centre aéronautique, les Slans sans cornes avaient su qu'un intrus cherchait à s'introduire chez eux. Préoccupés avant tout de connaître ses motifs, ils n'avaient pas cherché à l'arrêter, alors qu'il aurait été si facile de l'anéantir. Ils avaient laissé ouvertes plusieurs voies d'accès à l'astronef et il en avait employé une ; mais – et c'était là un élément inexplicable – le signal d'alarme de cette porte-là n'avait pas fonctionné.

La raison pour laquelle les appareils de guerre tardaient tant à le détruire était qu'ils hésitaient à faire usage de leurs projecteurs au-dessus d'un continent aussi peuplé. S'il s'élevait assez haut ou s'il survolait l'océan, ils attaqueraient aussitôt. D'autre part, s'il choisissait de décrire des cercles au-dessus du continent, d'ici une douzaine d'heures ses réserves de carburant seraient épuisées et, d'ailleurs, avant cela, l'aube viendrait et permettrait d'utiliser efficacement les lance-flammes électroniques.

« Et si, » dit Jommy Cross, « j'atterrissais dans la banlieue d'une grande ville. Je pourrais facilement m'échapper au milieu de la foule et de toutes les maisons. »

Joanna Hillory secoua la tête. « Si la vitesse de l'appareil tombe au-dessous de trois cent cinquante kilomètres à l'heure, il sera détruit, malgré tous les risques que comporte l'opération, et en dépit du fait qu'on espère me sauver la vie en capturant l'appareil intact. Vous voyez que je suis franche avec vous. »

Jommy Cross se taisait. Il était accablé par l'imminence du danger. Le plan qu'on venait de lui dévoiler était sans finesse aucune : c'était simplement une question de gros canons en nombre suffisant. « Et tout cela, » s'étonna-t-il, « pour un seul pauvre Slan, pour un astronef. Il faut avoir bien peur pour se donner tant de mal pour si peu de chose ! »

— « Nous avons mis les serpents hors-la-loi, » répliqua-t-elle. Ses yeux gris brillaient d'un éclat pur, et elle faisait tout son possible pour ne penser qu'à ce qu'elle disait. « Les tribunaux des hommes ne libèrent pas les prisonniers sous prétexte que leur internement coûtera plus cher que ce qu'ils ont volé. Et d'ailleurs, ce que vous avez volé est si précieux que si vous vous échappiez, ce serait le plus grand désastre de notre histoire. »

Il eut un mouvement d'impatience. « Vous vous êtes persuadés trop facilement que les vrais Slans ne possèdent pas les secrets de la dégravitation. Je me propose dans les années à venir de trouver le repaire où ils se cachent, et je puis vous dire que je ne tiendrai pratiquement pas compte de ce que vous m'avez dit. Le fait même qu'ils soient si bien cachés montre assez de quelles ressources ils disposent. »

— « Notre raisonnement est bien simple, » dit Joanna Hillory. « Nous n'en avons jamais vu dans des fusées : ils n'en possèdent donc pas. Même hier, ce ridicule survol du palais a été accompli par un appareil à turbo-réacteurs multiples, un type de moteur que nous avons abandonné depuis longtemps. La logique, comme la science, est une suite de déductions fondées sur des observations... »

Jommy Cross se rembrunit. Tout ce qu'il apprenait sur les Slans était décourageant. C'étaient des brutes et des assassins. Ils avaient entamé une lutte fratricide et impitoyable contre les

Slans sans cornes. Ils utilisaient sur des mères humaines leurs diaboliques machines à mutations... et les monstres qui en résultaient étaient ensuite exterminés par les autorités médicales. Partout une destruction insensée, sans but ! Il ne comprenait pas !

Cela ne concordait pas avec le noble caractère de son père ni avec le fait que lui-même, qui avait passé six ans sous l'influence démoralisante de Mémé, fût resté intact et sans souillure. Et cela ne concordait pas davantage avec le fait que lui, un jeune Slan à peine adulte, était tombé dans un piège dont il ne soupçonnait pas l'existence et pourtant avait jusqu'à maintenant échappé à la vengeance des Slans sans cornes.

Et son pistolet atomique ! Le seul élément dont ils n'avaient même pas connaissance. Il ne servirait à rien, naturellement, contre les croiseurs de bataille qui rôdaient dans les ténèbres derrière l'astronef. Il faudrait au moins un an à Jommy pour construire un engin assez puissant pour atteindre et détruire ces appareils ennemis. Mais il y avait une chose qu'il pouvait faire. Tout ce que le rayon de son arme atteindrait, il pourrait le désintégrer. Si seulement on lui laissait un peu de temps...

Le faisceau d'un phare pénétra par le hublot. Au même instant, l'appareil fit une embardée comme un jouet auquel on viendrait de lancer un coup de pied. Il y eut des grincements de métal, les parois tremblèrent, les lumières vacillèrent. Jommy bondit des profondeurs du fauteuil dans lequel il avait été précipité par le choc et abaissa le levier d'accélération.

L'astronef fit un saut en avant. Luttant contre la force de l'accélération qui le plaquait sur place, Jommy avança jusqu'à l'émetteur radio.

La bataille était engagée et, à moins qu'il ne pût les persuader d'y renoncer, il n'aurait jamais l'occasion de réaliser son plan. Derrière lui, il entendit Joanna dire d'un ton ironique :

« Qu'allez-vous faire ? Chercher à les dissuader de leur projet ? Ne soyez pas si naïf. S'ils ont finalement décidé de me sacrifier, vous ne croyez tout de même pas qu'ils vont accorder un instant de considération à *votre* sort ? »

Dehors le ciel nocturne était d'un noir d'encre. Un semis d'étoiles scintillait dans la nuit sans lune. Sur le fond immense de la voûte céleste on ne voyait pas trace d'un appareil ennemi, pas une ombre qui bougeât.

À l'intérieur de l'astronef, le silence tendu fut brisé par un cri étouffé venant du compartiment voisin. Un chapelet de jurons se fit bientôt entendre. Mémé avait repris connaissance.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Un bref silence, puis brusquement la colère fit place à la peur. Un flot de pensées terrifiées jaillit du cerveau de la vieille. L'air résonna de blasphèmes que la frayeur faisait naître sur ses lèvres. Mémé ne voulait pas mourir. Qu'on tue tous les Slans, mais pas Mémé. Mémé avait de l'argent pour...

Elle était ivre. À la faveur de son évanouissement, l'alcool avait repris possession d'elle. Jommy Cross coupa tout contact mental avec son cerveau. D'un ton pressant, il dit devant l'émetteur :

« Allô, le commandant des croiseurs ! Allô ! le commandant ! Joanna Hillory est vivante. Je suis disposé à la libérer à l'aube, à la seule condition qu'on me laisse reprendre l'air ensuite. »

Il y eut un moment de silence, puis la voix tranquille d'une femme retentit dans la salle : « Joanna, vous êtes là ? »

— « Oui, Marianne. »

— « Très bien, » reprit la voix, « nous acceptons aux conditions suivantes : vous nous informerez une heure à l'avance du point d'atterrissage que vous aurez choisi et qui devra être situé à cinquante kilomètres au moins – c'est-à-dire à cinq minutes, en tenant compte du temps de décélération – de la grande ville la plus proche. Vous estimez sans doute pouvoir nous échapper. Très bien. Nous vous laisserons deux heures

pour cela. Et nous aurons Joanna Hillory. Cela me paraît un échange équitable ! »

— « J'accepte, » dit Jommy.

— « Attendez ! » s'écria Joanna Hillory. Mais Jommy fut plus rapide. Une seconde avant qu'elle eût parlé, il avait coupé le contact.

« Vous n'auriez pas dû reprendre votre contrôle mental, » dit-il en se retournant vers elle. « Il n'en fallait pas plus pour m'alerter. Il est vrai que de toute façon, je vous tenais : si vous n'aviez pas repris votre contrôle mental, j'aurais lu la pensée dans votre cerveau. Mais, dites-moi, » reprit-il avec une lueur de méfiance dans le regard, « quelle est cette soudaine passion qui vous pousse à vous sacrifier simplement pour me priver de deux heures d'existence ? »

Elle ne répondit pas, mais jamais il ne lui avait vu un air si méditatif.

« Se peut-il, » fit-il d'un ton moqueur, « que vous me croyiez réellement capable de m'échapper ? »

— « Je me demandais, » dit-elle, « pourquoi les dispositifs d'alarme du hangar où se trouvait l'astronef ne nous ont pas prévenus du chemin que vous aviez emprunté pour approcher de l'appareil. Il y a là un facteur que nous n'avons, semble-t-il, pas pris en considération. Et si vous parveniez à vous échapper avec l'appareil... »

— « J'y parviendrai, » fit Jommy, très calme, « et je survivrai en dépit des humains, de Kier Gray, de John Petty et de toute la horde d'assassins qu'abrite le palais. Je survivrai malgré la vaste organisation dont disposent les Slans sans cornes et leurs intentions meurtrières. Et un jour je découvrirai les vrais Slans. Pas tout de suite, car à mon âge on ne peut espérer réussir là où des milliers de Slans sans cornes ont échoué. Mais je les découvrirai et de ce jour-là... » Il s'arrêta et déclara d'un ton grave : « Miss Hillory, je tiens à vous assurer que ni cet appareil, ni aucun autre ne sera jamais tourné contre votre peuple. »

— « Vous avez des affirmations bien téméraires, » riposta-t-elle avec une soudaine amertume. « Comment pouvez-vous faire la moindre promesse au nom de ces créatures sans pitié qui dominent les Conseils des serpents ? »

Jommy Cross la regarda longuement. Il y avait du vrai dans ses paroles. Et pourtant, dans cette salle de contrôle au tableau de bord étincelant, entre ces hublots cerclés de métal, bien enfoncé dans le fauteuil de pilotage, il connut un instant de la grandeur qui serait sienne un jour. Il était l'héritier des inventions géniales de son père. Avec le temps, sa puissance deviendrait irrésistible. C'est à tout cela qu'il pensait quand il répondit :

« Je puis, en toute modestie, vous affirmer que de tous les Slans vivants aujourd'hui, il n'en est pas de plus important que le fils de Peter Cross. Là où je porterai mes pas, ma volonté façonnera le monde. Le jour où je découvrirai les vrais Slans, la guerre qui les oppose à votre race prendra fin. Vous avez dit que si j'échappais, ce serait un désastre pour les Slans sans cornes ; ce sera bien plutôt leur plus belle victoire. Un jour vous le comprendrez, et eux aussi. »

— « En attendant, » fit-elle, sarcastique, « vous avez deux heures pour échapper à sept croiseurs lourds qui se trouvent aux mains des vrais maîtres de la Terre. Ce dont vous n'avez pas l'air de vous rendre compte, c'est que nous ne craignons ni les humains ni les serpents, et que notre organisation est d'une ampleur qui dépasse l'imagination. Chaque village, chaque bourg, chaque ville a son quota de Slans sans cornes. Nous connaissons notre force, et un jour nous nous démasquerons, nous prendrons les commandes et... »

— « Ce sera la guerre ! » s'exclama Jommy.

— « En deux mois, » répliqua-t-elle sans s'émouvoir, « nous aurons anéanti nos adversaires. »

— « Et après ? Qu'advient-il alors des humains survivants ? Envisagez-vous la possibilité d'avoir à perpétuité quatre milliards d'esclaves ? »

— « Nous leur sommes tellement supérieurs. Est-ce *nous* qui devons nous cacher sans fin, endurer les privations sur des planètes glacées, quand nous n'aspérons qu'à jouir des verts pâturages de la Terre et à ne plus être forcés de lutter sans cesse contre la nature... et contre les hommes que vous défendez si vaillamment ? Nous ne leur devons rien que mille souffrances. Et les circonstances nous obligent à les payer de retour. »

— « Je prévois un désastre universel, » dit Jommy.

La femme haussa les épaules et reprit : « L'élément qui a joué en votre faveur au Centre aéronautique, quand nous ne faisons qu'attendre les événements, ne peut plus vous servir maintenant que nous entendons vous détruire au moyen de nos armes les plus puissantes. Au bout d'une minute, cet appareil sera réduit en cendres qui retomberont en fine poussière vers la Terre. »

— « Une minute ! » s'écria Jommy Cross.

Il s'arrêta court. Il ne se doutait pas que le délai serait si court et qu'il lui fallait compter maintenant sur le fragile espoir que la vitesse de son appareil endormirait les soupçons.

« Assez bavardé, » dit-il brutalement. « Il va falloir que je vous transporte dans le compartiment voisin. Je dois fixer un viseur sur le devant de l'appareil et je ne puis vous laisser voir comment j'opère. »

Avant d'atterrir, Jommy aperçut à l'ouest les lumières de la ville. Puis le flanc d'une vallée vint masquer les lumières. L'appareil se posa avec la douceur d'un duvet et s'immobilisa tandis qu'il réglait le jeu des plaques de dégravitation. Il ouvrit alors la porte et détacha la Slan. Tenant à la main le pistolet électrique de Joanna (il avait fixé son propre pistolet atomique dans le viseur avant), il la regarda s'arrêter un instant sur le seuil. À l'est, l'aube perçait derrière les collines et la lumière blême du petit jour éclairait la gracieuse silhouette de la femme slan. Sans un mot, elle sauta à terre. Il s'avança jusqu'au bord de la porte et aperçut sa tête qui était maintenant au niveau du plancher de l'appareil.

Elle se retourna, le visage grave et songeur. « Comment vous sentez-vous ? » demanda-t-elle.

Il haussa les épaules. « Un peu de tremblote, mais la mort me semble lointaine et faite pour d'autres que pour moi. »

— « Ce n'est pas cela, » riposta-t-elle. « Mais le système nerveux d'un Slan est une forteresse à peu près imprenable. Ni la folie, ni la peur ne peuvent le toucher. Quand nous tuons, c'est au nom d'une politique que le raisonnement nous a conduits à adopter. Quand la mort approche de nous, nous acceptons la situation, nous luttons jusqu'au bout, dans l'espoir

de voir survenir un facteur imprévisible qui nous apportera le salut et, pour finir, quand nous renonçons, c'est avec la conscience de n'avoir pas vécu en vain.

Il la regarda avec curiosité, cherchant à lire en elle au-delà de ses paroles, sensible à cette étrange amitié qui vibrait soudain dans sa voix et imprégnait ses pensées. Il s'interrogeait. Quel motif pouvait donc pousser ce cerveau froid et calculateur à faire ainsi volte-face ? Elle reprit :

« Jommy Cross, peut-être serez-vous surpris d'apprendre que je finis par croire à votre histoire et à la sincérité de vos convictions. Vous êtes le premier vrai Slan que j'aie jamais rencontré et, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'une détente, comme si, après tant de siècles, les horribles ténèbres se dissipaient. Si vous échappez à nos canons, je vous conjure de garder intacts vos idéaux et de ne pas nous trahir. Ne devenez pas l'instrument de créatures qui durant tant et tant d'années n'ont su recourir qu'au meurtre et à la destruction. Vous avez pénétré dans mon esprit et vous savez que je n'ai pas menti en vous parlant d'eux. Quelle que soit la logique de leur philosophie, elle est erronée, car elle est inhumaine. Elle ne peut être qu'erronée puisqu'elle n'a abouti qu'à des malheurs sans fin. »

S'il échappait ! C'était donc cela ! S'il échappait, ils seraient à sa merci et elle essayait maintenant de sauver du moins cette mise.

« Mais n'oubliez pas une chose, » continua Joanna Hillory, « vous ne pouvez rien attendre de nous. Nous devons, pour notre propre sécurité, vous considérer comme un ennemi. Le sort d'un trop grand nombre d'entre nous en dépend. Ne comptez donc pas à l'avenir sur notre pardon, Jommy Cross, parce que je vous ai parlé ainsi ou parce que vous m'avez libérée. Ne vous risquez pas dans nos parages, car, je vous avertis, ce serait la mort immédiate.

« Vous comprenez, nous croyons que les vrais Slans ont une intelligence supérieure, ou plutôt, qu'en raison de la faculté qu'ils possèdent de lire les pensées, leur intelligence est supérieurement développée. Il n'est pas de ruse dont nous ne les croyions capables, pas de forfait qu'ils ne puissent à nos yeux

commettre. Ils ne répugnent pas à concevoir des plans dont l'exécution exige trente ou cent ans. Aussi, bien que je croie tout ce que vous venez de me dire, l'incertitude dans laquelle je suis quant à la façon dont vous évoluerez m'inciterait-elle à vous tuer sur-le-champ si j'en avais le pouvoir. Ne mettez donc jamais plus à l'épreuve notre bonne volonté. C'est la méfiance, et non la tolérance qui nous gouverne. Et maintenant, adieu et, pour paradoxal que cela puisse vous sembler, bonne chance ! »

Il la regarda s'éloigner d'un pas léger et s'enfoncer dans l'ombre qui planait encore sur le fond de la vallée vers l'ouest, vers le chemin qui menait à la ville... le chemin qu'il allait prendre à son tour. Elle disparut bientôt derrière une éminence. Il se hâta alors de refermer la porte, se précipita dans la soute et prit au mur une paire de combinaisons de vol. Malgré les faibles cris de protestation de la vieille, il la força à en enfiler une. Lui-même se coula dans la sienne tout en regagnant la salle de contrôle.

Il referma la porte, aperçut une dernière fois la grimace qui tordait le visage de Mémé derrière le hublot transparent de son casque et s'installa au poste de pilotage, le regard tendu vers le viseur « céleste ». Ses doigts actionnèrent le générateur des plaques de dégravitation, mais le doute, l'hésitation qui le rongeaient à mesure qu'approchait l'heure d'agir se firent plus forts. Était-il possible qu'un plan aussi simple que celui qu'il avait conçu réussît ?

Jommy apercevait les croiseurs, petits points noirs dans le ciel. Le soleil perçait à travers les nuages et éclairait les minuscules silhouettes en forme de torpilles. La brume qui emplissait le fond de la vallée se dissipait avec une rapidité telle qu'il se dit que même le temps était contre lui. Il était encore dans l'ombre de la vallée, mais d'ici quelques minutes, la perfection même de cette magnifique journée allait compromettre son ultime chance de s'échapper.

Il était si absorbé qu'un moment il prit pour siennes les pensées confuses qui imprégnaient son esprit :

« ... pas s'inquiéter. La vieille Mémé saura dépister les Slans. Un peu de maquillage et elle changera de tête. À quoi bon avoir été une actrice si on n'est pas capable de changer d'aspect ?

Mémé se fera un beau corps bien blanc comme elle en avait un jadis et maquillera sa vieille figure fripée. Bah ! »

Cette perspective semblait la combler d'aise, et Jommy Cross chassa cette image de son esprit. Mais les pensées de Mémé résonnaient encore en lui. Ses parents aussi avaient eu recours à des perruques, mais ils devaient sans cesse se recouper leurs propres cheveux. Les vrais Slans devaient pourtant user couramment de ce stratagème et, maintenant qu'il était assez grand pour pouvoir se grimer convenablement, il ne doutait pas qu'avec l'aide de Mémé, ce ne fût là une solution fort acceptable.

Maintenant qu'il avait un plan à plus longue échéance, ses hésitations avaient disparu. Avec la légèreté d'un grain de poussière, l'appareil s'éleva au-dessus du sol, puis s'élança tandis que les réacteurs entraient en action. Cinq minutes pour accélérer et pour décélérer, avait dit le chef slan. Jommy eut un sourire sardonique. Il n'allait pas décélérer. Sans ralentir, il plongea soudain vers le fleuve dont la boucle dessinait une courbe sombre aux abords de la ville, cette ville qu'il avait choisie justement à cause de son fleuve. Au dernier moment, il mit toute la décélération.

Et à cet instant, alors qu'il était déjà trop tard, sans doute les chefs slans sentirent-ils leur confiance ébranlée. Ils oublièrent leur répugnance à se faire voir si près d'une ville. Ils fondirent sur l'appareil de Jommy comme de grands oiseaux de proie, crachant le feu de toutes leurs pièces ; Jommy tira doucement sur le fil qui commandait la détente de son pistolet atomique monté dans le viseur avant.

Une violente secousse vint accroître encore l'allure de son appareil. Mais ce fut à peine s'il ressentit le piètre effet des canons de l'ennemi. Toute son attention était concentrée sur son arme. À l'instant où il avait tiré sur le fil, un jet de feu éblouissant avait jailli et une ouverture de soixante centimètres de diamètre était aussitôt apparue dans le nez de l'appareil. Les rayons blancs s'épanouirent en éventail, dissolvant l'eau de la rivière devant la machine qui s'engouffra dans le tunnel ainsi creusé, décélérant à fond, les contre-réacteurs avant crachant de toute leur puissance.

Derrière les hublots apparut l'eau noire, dessus et dessous, puis Jommy ne vit plus qu'un noir plus intense encore tandis qu'ils quittaient l'eau et que le désintégrateur atomique pulvérisait le lit de la rivière et que la machine s'enfonçait de plus en plus profondément dans les entrailles de la terre.

L'appareil rencontrait encore moins de résistance que quand il volait dans l'air : les atomes de la terre, brusquement désintégrés, perdaient leur apparente solidité pour redevenir ce qu'ils étaient, une très petite quantité de matière répartie dans beaucoup de vide. Après des milliards d'années de cohésion, la matière reprenait son état le plus primitif.

L'œil rivé au cadran de sa montre, Jommy Cross comptait les secondes : dix, vingt, trente... une minute. Il commença à redresser l'appareil, mais la formidable pression de la décélération compliquait la manœuvre. Trente secondes plus tard, il arrêta les contre-réacteurs.

Après deux minutes vingt secondes de parcours souterrain, l'appareil s'arrêta. Jommy se dit qu'il devait se trouver non loin du centre de la ville et qu'il avait creusé une douzaine de kilomètres de tunnel où l'eau du fleuve allait s'engouffrer. L'eau comblerait l'ouverture, mais les Slans comprendraient quand même ce qui s'était passé. Leurs instruments d'ailleurs devaient à ce même instant pointer droit vers l'astronef.

Jommy Cross se mit à rire. Quelle importance s'ils savaient où il se trouvait ? Que pouvaient-ils espérer lui faire maintenant ? Oh ! évidemment, bien des dangers le guettaient encore... surtout quand Mémé et lui auraient regagné la surface. À l'heure actuelle toute l'organisation des Slans sans cornes devait être alertée. Mais cela, c'était l'avenir. Pour l'instant, c'était lui le vainqueur et, après tant d'heures de découragement, c'était une bien douce chose. Le moment était venu de mettre en application le plan de Mémé : il allait se grimer, et ensuite se séparer d'elle.

Son visage devint grave. Il réfléchit un moment, puis passa dans le compartiment voisin. Le sac noir dont il avait besoin était toujours dans le giron de la vieille femme qui crispait dessus sa main crochue. Avant même qu'elle eût compris ce

qu'il voulait, il le lui avait arraché. Mémé sauta sur lui en poussant d'horribles vociférations. Il la tint en respect.

« Ne vous énervez pas. J'ai décidé d'adopter votre plan. Je vais essayer de me travestir en humain et nous allons nous séparer. Je vais vous donner cinq mille dollars. Le reste, vous le récupérerez d'ici un an environ. Voici ce que vous allez faire :

« Il me faut un endroit pour habiter ; vous allez donc acheter un ranch ou une maison dans les montagnes. Quand vous aurez trouvé quelque chose, faites passer une annonce dans le journal local. Je vous répondrai par la même voie. Je garde l'argent au cas où vous décideriez de me trahir. Je suis désolé, mais enfin, c'est vous qui avez commencé par me faire prisonnier, et il ne vous reste plus qu'à en supporter les conséquences. Maintenant il faut que j'aille bloquer ce tunnel. Un jour j'équiperai cet appareil d'un moteur à énergie atomique et je ne tiens pas à avoir d'ici là la visite des Slans sans cornes. »

Il lui fallait évidemment quitter la ville au plus vite. Il devait y avoir d'autres Slans à cornes quelque part. Tout comme sons père et sa mère s'étaient rencontrés par hasard, seule la chance le mettrait un jour en contact avec ne fût-ce qu'un seul vrai Slan. En attendant, il lui fallait réfléchir au vaste projet qui prenait forme peu à peu dans son esprit. Il envisageait en effet de découvrir par le raisonnement un moyen d'entrer en contact avec les Slans à cornes.

Il chercha et il travailla. Dans le calme du laboratoire qu'il s'était aménagé dans le ranch de Mémé, les plans dont son père jadis lui avait inculqué l'idée se réalisaient peu à peu. Il apprit à contrôler l'énergie sans limite dont il se trouvait détenteur.

Il découvrit que deux faits rendaient gigantesques les possibilités fournies par l'invention de son père : la source d'énergie pouvait être aussi minuscule qu'on voulait, quelques fractions de milligrammes de matière suffisaient, et l'énergie ainsi produite pouvait prendre d'autres formes que celle de chaleur.

On pouvait la convertir en mouvement, en vibrations, en radiations, voire directement en électricité.

Il commença par se constituer un arsenal. Il transforma en forteresse une montagne à proximité du ranch. Il avait beau savoir qu'en cas d'attaque directe, ce serait un abri insuffisant, c'était quand même quelque chose. Maintenant qu'il possédait des moyens scientifiques de se protéger de plus en plus perfectionnés, il poursuivit ses recherches avec une ardeur accrue.

Les aurores succédaient aux aurores et les crépuscules aux crépuscules, le soleil à la pluie et les nuits s'écoulaient sans nombre. Bien qu'il fût toujours seul, la solitude ne le gênait pas, car il ne se lassait pas d'observer le drame de la vie qui se jouait quotidiennement devant lui. De quelque côté qu'il se tournât, il ne rencontrait que de nouvelles preuves de l'ampleur de l'organisation des Slans sans cornes et, à mesure que passaient les semaines, il était de plus en plus intrigué. Où étaient les vrais Slans ?

C'était là une énigme qui l'obsédait. Elle le hantait encore ce soir-là, tandis qu'il errait dans les rues de cette ville – était-ce la centième ou la millième qu'il visitait ?

La nuit s'étendait sur la cité, trouée par la lumière des vitrines et par celle des innombrables lampadaires. Jommy entra chez un marchand de journaux, acheta tous les journaux locaux, puis regagna sa voiture, dont la carrosserie très banale dissimulait un engin de guerre redoutable et qu'il ne quittait jamais longtemps des yeux. Il resta debout, appuyé contre une portière, tournant les pages du journal qu'il parcourait rapidement.

La brise fraîchit, et il s'y ajouta une bruine pénétrante. Une bourrasque soudaine arracha des mains de Jommy le journal qu'il était en train de lire et l'envoya voleter sur le trottoir. Il s'assit dans sa voiture pour lire les journaux qui restaient. Une heure plus tard, il les jetait tous les sept dans une corbeille à papier installée au coin d'une rue. Puis, perdu dans ses pensées, il revint s'asseoir derrière son volant.

Toujours la même chose. Deux des journaux étaient aux mains des Slans sans cornes. Il n'avait aucun mal à déceler la subtile différence dans le ton des articles, la façon même dont étaient employés les mots, tout ce qui distinguait ces journaux de ceux faits par les hommes. Deux sur sept. Mais c'étaient ces deux-là qui avaient le plus fort tirage. C'était partout la même chose.

Et rien d'autre : humains ou Slans sans cornes. Pas de troisième groupe, nulle part cet accent qui lui montrerait que le journal était aux mains des vrais Slans, si sa théorie était juste. Il ne lui restait plus qu'à se procurer les hebdomadaires et qu'à passer la soirée comme il avait passé la journée, à rouler dans les rues, fouillant chaque maison, l'esprit de chaque passant. Quand il reprit le chemin de l'est, la tempête grondait comme une bête indomptée dans la nuit.

Et derrière lui la nuit et la tempête engloutirent une autre ville, un autre échec.

L'eau noire entourait l'astronef, quand, trois ans après l'avoir quitté, Jommy Cross revint dans le tunnel. Il s'escrima dans la vase, braquant ses machines atomiques sur la déchirure de la coque.

Avec de l'acier extra-dur, il boucha la brèche que son désintégrateur avait ouverte le jour où il avait échappé aux

croiseurs slans. Et, durant toute une semaine, une monstrueuse machine de sa création rampa telle une limace caparaçonnée de métal autour de la coque, bouleversant les atomes dans leur structure même, jusqu'à ce qu'enfin tout l'appareil ne fût plus qu'un acier luisant et renforcé.

Il lui fallut plusieurs semaines pour analyser la composition des plaques de dégravitation et pour en fabriquer des copies qu'il abandonna dans le tunnel, car c'était sur les plaques que les détecteurs des Slans sans cornes opéraient leur travail de repérage. Qu'ils s'imaginent donc que leur engin était toujours là.

Trois mois durant, Jommy trima. Enfin, par une froide nuit d'octobre, l'appareil parcourut à reculons dix kilomètres de tunnel, mû par un moteur atomique d'une puissance irrésistible, et s'enfonça dans un nuage de pluie glacée.

La pluie fit bientôt place à la neige ; puis brusquement l'appareil se trouva au-dessus des nuages, au-dessus des petites tempêtes terrestres. La voûte du ciel était piquetée d'un fourmillement d'étoiles. Ce joyau étincelant là-bas, c'était Sirius, et ce point rouge, c'était Mars. Mais ce n'était pas vers Mars que Jommy se dirigeait aujourd'hui. Il se contenterait d'un petit voyage de reconnaissance, d'un petit vol d'essai jusqu'à la Lune ; il recueillerait ainsi les renseignements dont il avait besoin pour le long et dangereux voyage dont la nécessité lui apparaissait plus grande, à mesure que se prolongeaient ses vaines recherches. Il faudrait bien un jour aller jusqu'à Mars.

Au-dessous de lui les ténèbres qui enveloppaient la Terre se dissolvaient. Une lueur apparut, grandit, mais il fut arraché à sa contemplation du soleil levant par le tintement d'une sonnerie d'alarme. Un détecteur lumineux clignotait sur le hublot avant. Décélérant à toute force, il regarda dans la direction qu'indiquait le détecteur. Puis la lumière s'éteignit et il aperçut, à l'extrême limite de son champ visuel, un astronef.

L'appareil ne se dirigeait pas de son côté. Il grossit, apparut nettement en plein soleil, à quelque cent cinquante kilomètres de distance, imposante silhouette métallique de trois cents mètres de long. Puis il plongea dans l'ombre et disparut aussitôt. Une demi-heure plus tard, la sonnerie d'alarme se tut.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle recommençait à tinter. L'appareil signalé cette fois était plus loin et sa trajectoire faisait un angle droit avec celle du premier. C'était un engin beaucoup plus petit, de la taille d'un destroyer, et Jommy Cross constata qu'au lieu de suivre une route définie, il zigzagait.

Il disparut au loin et Jommy demeura indécis, frappé de stupeur. Un croiseur et un destroyer ! Pour quoi faire ? Cela ressemblait bien à une patrouille. Mais contre qui ? Sûrement pas contre les humains. Ceux-ci ignoraient jusqu'à l'existence des Slans sans cornes et de leurs engins.

Il ralentit l'allure et s'arrêta. Il ne voulait pas courir le risque d'un engagement avec des appareils de guerre bien équipés. Il fit demi-tour... et, au milieu de sa manœuvre, il aperçut un petit objet sombre, comme un météore qui se précipitait vers lui.

Il fit faire un brusque écart à son appareil. L'objet fit aussi un crochet. Il apparaissait distinctement dans le hublot arrière : c'était une boule métallique, d'un mètre environ de diamètre. Jommy Cross essaya frénétiquement d'échapper à l'engin mais, avant même qu'il ait pu manœuvrer à cet effet, une explosion assourdissante se produisit.

Le choc le plaqua sur le plancher ; il demeura là un moment, étourdi, ahuri, mais vivant et conscient que les parois avaient résisté à ce coup terrible. L'appareil était en pleine accélération. Jommy Cross se releva et, d'un pas chancelant, reprit sa place au poste de pilotage. Il avait heurté une mine. Une mine flottante ! Quelles terribles précautions... et contre quoi ?

Encore tout songeur, il fit pénétrer son appareil dans un tunnel qui, passant sous la rivière qui longeait le ranch de Mémé, remontait jusqu'au cœur d'un pic montagneux non loin de là. Il se demandait combien de temps la fusée devrait y rester enfouie : l'extérieur de la coque était encore violemment radioactif et cette seule raison suffisait à rendre la machine inutilisable. Jommy était sûr désormais d'une chose, c'était qu'il n'était pas encore prêt à affronter, encore bien moins à battre, les Slans sans cornes.

Deux jours plus tard, sur le seuil du vieux ranch, il regardait leur voisine, Mrs. Lanahan, venir vers lui par le sentier qui reliait leurs vergers. C'était une blonde potelée dont le visage de

bébé dissimulait un esprit fouineur et malveillant. Elle fixa sur le petit-fils de Mémé un regard lourd de soupçons.

Jommy la considéra d'un œil amusé puis, lui ayant ouvert la porte, la suivit dans la maison. Elle avait l'ignorance des gens ayant vécu toute leur vie dans la campagne arriérée d'un monde où l'éducation n'était plus que l'ombre d'elle-même, le reflet impersonnel du cynisme officiel. Sans savoir exactement ce qu'était un Slan elle croyait que ce jeune homme en était un et c'était pour s'en assurer qu'elle venait ce jour-là. Excellente occasion pour Jommy d'expérimenter sa méthode d'hypnotisme par boule de cristal. Fasciné, il la vit fixer peu à peu son regard sur la petite boule qu'il avait posée sur la table à côté d'elle et continuer à bavarder, sans se rendre compte qu'à un moment donné elle avait cessé d'être un agent libre pour devenir son esclave.

Quand elle repartit, vers la fin de l'après-midi, elle semblait toujours la même. Mais elle avait oublié le motif de sa visite, car elle avait maintenant envers les Slans une nouvelle attitude. Ni haine – cela, en prévision d'un avenir que Jommy envisageait déjà – ni sympathie non plus – pour la protéger dans un monde où l'on haïssait les Slans.

Le lendemain, il aperçut son mari, un géant à barbe noire qui travaillait dans un champ. Une brève conversation, un cristal différemment réglé, et lui aussi changea d'avis sur les Slans.

Durant les mois qu'il passa en compagnie d'une Mémé dont l'hypnotisme avait fait une charmante vieille dame, il exerça ainsi son contrôle mental sur chacun des centaines de fermiers qui peuplaient cette vallée idyllique au pied des vertes montagnes. Au début, il lui fallait recourir aux cristaux, mais, à mesure que se développait sa connaissance de la nature humaine, il s'aperçut qu'il pouvait s'en passer.

Même au rythme de deux mille hypnotisés par an et sans tenir compte des naissances, il lui faudrait deux millions d'années pour hypnotiser les quatre milliards d'habitants du globe. En revanche, deux millions de Slans pouvaient le faire en un an, à condition qu'ils connussent le secret de ses cristaux atomisés.

Dire qu'il lui en fallait deux millions et qu'il n'était même pas capable d'en trouver un. Il devait quand même bien exister quelque part un vrai Slan. Et, durant les années qui ne manqueraient pas de s'écouler encore avant qu'il pût s'atteler à la tâche de découvrir l'organisation des vrais Slans, il devait continuer à chercher ce Slan isolé, à le chercher encore et toujours.

Elle était prise. Kathleen Layton se raidit, devant le tiroir ouvert du bureau de Kier Gray, dont elle était en train d'examiner le contenu. Son esprit, franchissant les portes, voyait déjà Kier Gray et un autre homme déboucher dans le couloir qui conduisait de sa propre chambre au bureau du dictateur.

Elle sentit monter en elle le dépit. Des semaines, elle avait attendu la réunion du Conseil qui exigerait la présence de Kier Gray et lui donnerait libre accès à son cabinet... et voilà maintenant que survenait ce stupide accident. Pour la première fois, au lieu de la convoquer, Kier Gray s'était rendu dans sa chambre pour lui parler. Toutes les autres issues étaient gardées et la seule voie de retraite de Kathleen venait de lui être coupée.

Elle était prise au piège ! Et pourtant, elle ne regrettait rien. Une Slan prisonnière pouvait-elle avoir d'autre but que l'évasion ? Elle comprenait peu à peu la gravité de la situation. On allait la prendre la main dans le sac... Elle cessa de remettre les papiers dans le tiroir : elle n'avait plus le temps maintenant. Les deux hommes étaient juste derrière la porte.

Prenant une brusque décision, elle referma le tiroir, fit un gros tas des papiers, qu'elle posa sur un côté du bureau, et bondit s'asseoir dans un fauteuil. Au même instant, la porte s'ouvrit et John Petty entra, suivi de Kier Gray. Les deux hommes s'arrêtèrent en la voyant. Le chef de la police se rembrunit. Il tourna vers le dictateur un regard interrogateur. Celui-ci haussa les sourcils tandis qu'un sourire un peu ironique se dessinait sur ses lèvres. « Bonjour, » dit-il. « Quel bon vent t'amène ici ? » Kathleen avait déjà décidé quelle serait sa réponse, mais John Petty lui coupa la parole. Quand il le voulait, il avait une belle voix, et il en jouait.

« Il est bien évident, Kier, » fit-il doucement, « qu'elle vous espionne. »

Il y avait dans l'implacable logique de cet homme quelque chose qui glaçait la jeune fille. C'était, semblait-il, le destin du chef de la police secrète que de se trouver toujours là aux instants les plus critiques, et elle se rendait bien compte que l'un de ces instants était venu et que personne au monde ne mettrait plus d'acharnement que John Petty à envenimer encore la situation.

« Vraiment, Kier, » reprit le policier, « voici qui illustre de façon frappante ce dont nous discussions. La semaine prochaine, cette Slan aura vingt et un ans. Va-t-elle continuer à vivre ici jusqu'à la fin de ses jours, autrement dit cent cinquante ans et quelques ? Il faudrait quand même prendre une décision... »

Le sourire de Kier Gray se fit plus dur : « Kathleen, tu ne savais donc pas que j'étais à la séance du Conseil ? »

— « Vous pensez bien qu'elle le savait, » intervint John Petty, « et la brusque fin de la réunion a été pour elle une déplaisante surprise. »

— « Je refuse, » dit Kathleen sans se démonter, « de répondre en présence de cet homme. Il a beau faire effort pour garder un ton calme et raisonnable, il a beau essayer de dissimuler ses pensées, je lis toujours chez lui une passion dévorante. Et je sais qu'en cet instant il espère qu'il va réussir enfin à vous convaincre qu'il faut m'exécuter. »

Sur le visage de Kier Gray se peignit une expression étrangement hostile. Kathleen prit contact avec la surface de son cerveau et discerna une pensée qui se formait, une décision imminente, mais qu'elle ne parvint pas à lire.

« Historiquement parlant, » dit-il enfin, « le reproche qu'elle vous adresse est fondé, John. Le désir que vous avez de la voir morte est... hum... une preuve de votre zèle anti-Slan, mais témoigne aussi d'un curieux fanatisme chez un homme de votre valeur. »

D'un geste impatient, John Petty balaya ces paroles. « À vrai dire je voudrais et je ne voudrais pas la voir morte. Elle constitue à mes yeux une grave menace pour l'État, logée comme elle est au palais, et douée de la faculté de lire les

pensées. Je voudrais surtout l'écartier ; et comme je ne m'embarrasse pas de sentimentalité quand il s'agit de Slans, je considère la mort comme la méthode la plus efficace. Toutefois, étant donné mes préjugés bien connus sur cette question, je ne demanderai pas la peine capitale. Mais je crois sérieusement que la suggestion que j'ai faite au Conseil aujourd'hui est bonne. On devrait installer cette fille ailleurs. »

Rien ne semblait indiquer chez Kier Gray l'intention de parler. Il ne quittait pas Kathleen des yeux.

« Dès l'instant où je sortirai de ce palais, » fit Kathleen d'un ton cinglant, « on m'assassinera. Comme l'a si bien dit monsieur Gray quand, voilà dix ans, un de vos sbires a cherché à me tuer, une fois qu'un Slan est mort, on se garde bien de faire une enquête sur les circonstances de son décès. »

Elle vit que Kier Gray secouait la tête. Il dit du ton le moins convaincant qu'elle l'eût jamais entendu employer : « Tu supposes un peu vite, Kathleen, que je suis incapable de te protéger. Tout compte fait, je crois que Petty a raison. Tu vas faire tes bagages et te préparer à partir dans les vingt-quatre heures. »

Le premier choc passé, elle recouvra tout son calme. Elle ne comprenait que trop bien que Kier Gray lui avait retiré sa protection, et que c'était irrémédiable.

Et pourtant il n'avait même pas encore de preuve de sa culpabilité. Il n'avait même pas jeté un coup d'œil aux documents qu'elle avait si rapidement posés en tas sur sa table. Sa décision se fondait donc sur le seul fait qu'elle était dans le bureau et sur les accusations de John Petty.

Et c'était bien cela qui était surprenant, car, dans le passé, il l'avait défendue contre Petty dans des circonstances bien plus graves. Et d'ailleurs elle était déjà venue cinq ou six fois dans le bureau sans encourir sa colère.

Cela signifiait que sa décision était prise avant qu'il la trouve ici et que toute discussion se révélait donc inutile. Elle perçut un certain étonnement aussi chez John Petty. Sa facile victoire l'inquiétait un peu. Un mécontentement passager effleura la surface de son cerveau, puis il décida de pousser plus loin son avantage. Son regard parcourut la pièce, s'arrêta sur le bureau.

« Mais, au fait, qu'a-t-elle donc découvert pendant qu'elle était seule ici ? Quels sont ces documents ? » Tout en parlant, il s'était déjà avancé et avait pris en main les papiers, tandis que le dictateur s'approchait à son tour. « Hmmm, la liste de toutes les vieilles cachettes slans que nous utilisons encore pour prendre au piège les Slans isolés. Heureusement, cette liste est trop longue pour qu'elle ait eu le temps de retenir tous les noms et encore moins de se souvenir des emplacements. »

Kathleen ne se réjouit même pas de le voir la sous-estimer à ce point. Aucun des deux hommes ne se doutait bien sûr que l'emplacement de chacune des cachettes était gravé dans sa mémoire, et qu'elle avait de plus une image d'une précision photographique des systèmes d'alarme installés dans chacune d'elles par la police. Elle avait lu aussi un rapport qui lui avait paru assez fondé et selon lequel il devait exister une sorte d'émetteur de pensées qui permettait aux Slans qui ne connaissaient pas l'emplacement des cachettes de les trouver facilement. Mais là n'était pas la question pour l'instant.

C'était Kier Gray qui la préoccupait. Le dictateur examinait les papiers. « Voici qui est plus sérieux que je ne pensais, » dit-il lentement et Kathleen sentit son cœur se serrer. « Elle a fouillé dans mon bureau. »

Il était inutile, songea Kathleen, de le dire à John Petty. Le Kier Gray de jadis n'aurait jamais fourni à son ennemi le plus acharné des armes dont il pourrait faire usage contre elle.

Kier Gray tourna vers elle un regard glacé. Elle s'aperçut non sans surprise qu'il était toujours aussi calme. Il n'était pas en colère, non, il lui signifiait simplement une rupture définitive.

« Tu vas regagner ta chambre, faire tes bagages et attendre de nouvelles instructions. »

Au moment de sortir, elle entendit John Petty déclarer : « Vous aviez toujours dit que vous vouliez la garder en vie à seule fin de l'étudier. Si vous la faites changer de résidence, il ne saurait plus être question pour vous d'observer son comportement. Je pense donc ne pas faire erreur en supposant qu'elle sera désormais placée sous la protection de la police secrète. »

Kathleen rompit le contact mental avec eux dès l'instant où elle eut refermé la porte derrière elle, et se mit à courir vers sa chambre. Elle ne s'intéressait pas le moins du monde aux détails de l'hypocrite assassinat que pourraient projeter de concert le dictateur et son homme de main. Elle n'avait plus à hésiter. Elle ouvrit la porte de son appartement qui donnait sur un des grands couloirs, dit bonjour en passant à la sentinelle qui la salua d'un air guindé et se dirigea d'un pas assuré vers l'ascenseur le plus proche.

Théoriquement, elle n'avait pas le droit de monter plus haut qu'à cent cinquante mètres et n'avait donc pas accès aux hangars d'avions cent cinquante mètres plus haut. Mais le jeune et robuste soldat qui était de service dans l'ascenseur s'écroula comme une masse sous le coup qui le frappa à la mâchoire. Kathleen lut dans son esprit que, comme la plupart des autres hommes, il n'avait jamais pu se faire à l'idée que cette fille grande et mince pouvait être dangereuse pour un mâle de quatre-vingts kilos dans la force de l'âge. Il s'affala, inconscient, avant d'avoir eu le temps de comprendre son erreur. Elle lui ligota les mains et les pieds avec du fil électrique et le bâillonna solidement.

Parvenue sur le toit, elle fit une brève exploration mentale des abords immédiats de l'ascenseur. Puis elle ouvrit la porte et la referma rapidement derrière elle. À moins de dix mètres d'elle se trouvait un avion. Un peu plus loin, trois mécaniciens s'affairaient autour d'un autre appareil. Un soldat bavardait avec eux.

Il ne lui fallut pas dix secondes pour aller jusqu'à l'avion le plus proche et pour monter dans la carlingue. Le moment était venu d'utiliser ce qu'elle avait durant tant d'années appris dans le cerveau de tant d'officiers d'aviation. Les réacteurs se mirent à siffler, l'appareil roula un moment sur le toit en terrasse et décolla.

« Tiens, » lut-elle dans la pensée d'un des mécaniciens, « voilà le colonel qui repart. »

— « Encore à courir le jupon, » fit le soldat.

— « Sûrement, » opina le second mécanicien. « Tu peux être tranquille... »

Après avoir deux heures durant volé cap au sud-ouest, Kathleen arriva à la cachette slan qu'elle avait choisie. Elle descendit, mit l'appareil en pilotage automatique et le regarda s'éloigner vers l'est.

Les jours qui suivirent, elle les passa à guetter avidement le passage d'une voiture. Le quinzième jour, une longue machine noire franchit le rideau d'arbres qui bordait l'ancienne route et s'avança dans sa direction. Tout son corps se tendit. Il lui fallait absolument obliger le conducteur à s'arrêter, le maîtriser et s'emparer de sa voiture. D'une heure à l'autre maintenant la police secrète pouvait survenir : elle devait s'en aller d'ici, sans tarder. Le regard rivé sur la voiture, elle attendit.

Jommy avait enfin derrière lui l'immense prairie endormie sous le ciel d'hiver. Il tourna vers l'est, puis descendit vers le sud, franchissant une série de barrages de police. Nulle part on ne l'arrêta et il finit par lire dans l'esprit de quelques policiers qu'on recherchait *une Slan*.

La surprise lui coupa le souffle. L'espoir qu'il entrevoyait lui parut d'abord trop insensé pour qu'il pût y croire. Et pourtant il ne pouvait s'agir d'une Slan sans cornes. Des hommes qui ne savaient reconnaître les Slans qu'à leurs cornes devaient chercher une vraie Slan. Son rêve allait-il donc se réaliser ?

Il se dirigea délibérément vers la zone que la police avait mission de cerner. Il ne tarda pas à abandonner la grande route pour s'engager dans un petit chemin qui serpentait entre les vallées boisées et escaladait parfois le flanc d'une colline. Le ciel, d'abord gris le matin, se dégagea bientôt et, vers midi, le soleil brillait de tout son éclat.

L'impression qu'il avait de s'approcher du centre de la zone dangereuse s'accrut brusquement. Une pensée parvint à Jommy. Sa qualité était pour lui si nouvelle et elle lui apportait un message d'une telle importance qu'il sentit sa raison vaciller.

« Attention, Slans ! Ici l'émetteur télépathique de Porgrave. Veuillez prendre la première route à droite, à huit cents mètres environ. Vous recevrez ensuite de nouvelles instructions. »

Jommy se crispa sur son volant. Le message se répétait avec la douce insistance d'une pluie d'été : « Attention, Slans !... Veuillez prendre... »

Il continua sa route, frémissant d'excitation. Le miracle s'était produit. Il y avait des Slans à proximité, un grand nombre de Slans. Cet émetteur pouvait évidemment être l'œuvre d'un individu isolé, mais la teneur du message laissait plutôt

entendre qu'il s'agissait d'une communauté de Slans, et sans doute... de vrais Slans !

Il envisagea toutefois la possibilité d'un piège. Cet émetteur pouvait très bien être tout ce qui restait d'une ancienne colonie slan. Non qu'il courût le moindre danger : sa voiture était capable d'arrêter les coups les plus rudes, et ses armes suffiraient à paralyser n'importe quel ennemi. Mais mieux valait admettre que des humains pouvaient avoir laissé à cet endroit un émetteur télépathique jouant le rôle d'appât et que la police peut-être cernait maintenant les lieux, persuadée que quelqu'un s'y cachait. Car enfin, c'était bien cette hypothèse qui l'avait pour sa part incité à venir.

La voiture poursuivit sa route. Une minute plus tard, Jommy Cross aperçut le sentier, car ce n'était guère plus qu'un sentier. Il s'y engagea, traversa d'épais taillis, puis plusieurs petites vallées. Quatre kilomètres plus loin, un nouveau message le fit s'arrêter net :

« Ici l'émetteur télépathique de Porgrave, qui s'adresse aux vrais Slans. Veuillez gagner la petite ferme que vous apercevez ; vous trouverez là l'entrée de la ville souterraine et l'accès à ses usines, à ses jardins et à ses résidences. Soyez le bienvenu. Ici, l'émetteur... »

La voiture franchit en cahotant une série de petits fossés, puis une haie d'arbrisseaux et déboucha dans une clairière. Jommy Cross se trouva devant une cour envahie par les mauvaises herbes au fond de laquelle s'élevait une ferme malmenée par les ans et flanquée de deux bâtiments croulants, une grange et un hangar.

Avec ses fenêtres sans carreaux, sa peinture écaillée, la vieille bâtisse le contemplait de ses yeux sans regard. La grange était à demi écroulée, et les battants de la porte tenaient à peine aux gonds rouillés.

Il jeta un coup d'œil au hangar, qui lui aussi avait l'air très délabré... mais avec quelque chose de différent. Ce fut cette différence à peine perceptible qui éveilla son attention. Le hangar paraissait également prêt à tomber en ruine, mais ce n'était qu'une apparence. Il était bâti en matériaux solides, capables de résister aux éléments.

Le portail à demi démantelé s'ouvrit sans effort pour livrer passage à une grande et mince jeune femme vêtue de gris qui regarda Jommy en souriant.

Elle avait les yeux brillants d'intelligence et un visage fin et délicatement modelé. Comme Jommy concentrait ses pensées sur un registre fort étroit, elle s'avança, persuadée qu'il était un humain.

C'était une Slan !

Et lui aussi était un Slan !

Après toutes ces années de patientes recherches, ce fut pour Jommy Cross un choc bouleversant, mais dont il se remit presque aussitôt. Il s'était toujours douté qu'un jour l'événement se produirait ; qu'un jour il rencontrerait un autre Slan. Mais pour Kathleen, qui n'avait jamais éprouvé la nécessité de dissimuler ses pensées, l'effet de surprise fut immense. Elle s'efforça de se maîtriser, en vain. Son contrôle mental, auquel elle avait si rarement recours, se révéla insuffisant.

Dans ce cerveau dont rien ne lui était dissimulé, Jommy lut un noble orgueil, et aussi une grande humilité. Une humilité qui se fondait sur une sensibilité profonde, sur une compréhension qui valait bien celle de Jommy, mais à laquelle il manquait pourtant la leçon de la lutte et du danger sans cesse affronté. Il y avait encore chez elle une douceur qui n'avait jamais connu le ressentiment ni les larmes, pas plus que la haine.

Elle le dévisageait en ouvrant de grands yeux. Au bout d'un long moment, elle se ressaisit et une pensée parvint à Jommy :

« Il ne faut pas que nous restions ici. J'y suis depuis trop longtemps déjà. Vous avez probablement lu dans mes pensées que la police me poursuit, alors la meilleure chose à faire est de partir sans tarder. »

Il la contemplait, les yeux brillants. Avec chaque seconde qui passait, la joie qui le pénétrait devenait plus intense. Il lui semblait qu'on le débarrassait d'une charge intolérable. Durant toutes ces années, il avait supporté seul tout le poids de la responsabilité. Cette arme redoutable dont il était le dépositaire, il avait eu l'impression parfois que c'était comme une monstrueuse épée de Damoclès suspendue au-dessus du destin

de l'humanité et de celui des Slans, ne tenant qu'au fil si fragile de sa propre vie. Mais voici qu'un second fil allait maintenant s'adjoindre au premier.

Il se sentait empli d'une douce et poignante émotion. Un homme et une femme, seuls au monde, se rencontraient, tout comme jadis s'étaient connus son père et sa mère. Ce souvenir amena sur ses lèvres un sourire mélancolique. Il s'y complut un instant.

« Non, » fit-il enfin en secouant la tête, « pas tout de suite. J'ai lu dans votre esprit qu'il y avait des machines dans la cité souterraine. J'aimerais y jeter un coup d'œil. Je manque terriblement d'outillage lourd. » Il la rassura. « Ne craignez rien. Je possède certaines armes devant lesquelles un être humain est sans défense et ma voiture est spécialement conçue pour une évasion. Elle peut aller pratiquement n'importe où. J'espère qu'elle pourra entrer dans le souterrain. »

— « Oh ! oui. On descend d'abord par une série d'ascenseurs. Et ensuite, il y a des rues. Mais il ne faut pas perdre de temps. Nous... »

Jommy Cross eut un rire léger. « Pas de mais ! » dit-il.

— « Je crois vraiment que nous ne devrions pas nous attarder, » répéta Kathleen un peu plus tard. « Je lis dans votre esprit que vous possédez des armes extraordinaires et que votre voiture est faite dans un métal que vous appelez de l'acier dix-points. Mais vous avez tendance aussi à sous-estimer les humains. Il ne faut pas ! Dans leur lutte contre les Slans, des hommes comme John Petty sont parvenus à une puissance intellectuelle bien au-dessus de la normale. Et John Petty ne se laissera arrêter par rien s'il s'agit de m'abattre. À l'heure actuelle, le filet doit se resserrer autour des diverses cachettes slans où je suis susceptible de me trouver. »

Jommy Cross la regarda. Tout autour d'eux c'était le silence de la cité souterraine avec ses murs jadis blancs qui s'élevaient jusqu'aux plafonds craquelés, ses rangées de piliers que le poids des années plutôt que la pression du roc avait usés et courbés. À gauche, il apercevait l'entrée d'un grand parc artificiel et le cours d'eau qui irriguait ce petit monde souterrain. À sa droite

se dressaient des immeubles résidentiels dont les murs de plastique brillaient encore d'un éclat atténué.

Tout un peuple avait vécu là et en avait été chassé par des ennemis impitoyables, et la menace semblait peser encore sur la ville morte. Celle-ci, estima Jommy, avait dû être abandonnée voilà quelque vingt-cinq ans ; la catastrophe semblait très proche encore.

« Logiquement, » transmit-il par télépathie à Kathleen, « nous n'avons, pour être tout à fait à l'abri, qu'à guetter la venue de toute pensée étrangère et ne pas nous éloigner de ma voiture. L'intuition que vous avez d'un danger m'inquiète pourtant. J'aimerais que vous cherchiez dans votre cerveau l'origine de cette appréhension. Je ne puis pas le faire aussi bien que vous. »

La jeune fille ne disait rien. Elle ferma les yeux et relâcha son contrôle mental. Elle était assise à côté de lui dans la voiture et on aurait dit le sommeil d'une enfant trop grande et trop belle. Ses lèvres enfin remuèrent et, pour la première fois, elle parla tout haut :

« Dites-moi, qu'est-ce que de l'acier dix-points ? »

— « Ah ! » fit Jommy, satisfait. « Je commence à comprendre. La communication télépathique a bien des avantages, mais elle ne parvient pas, par exemple, à donner une idée aussi nette de la puissance d'une arme qu'un dessin ou même qu'une explication verbale. La puissance, la taille, la force sont, entre autres, des concepts qui se transmettent mal mentalement. »

— « Continuez, je vous écoute. »

— « Tout ce que j'ai fait, » expliqua Jommy, « s'appuie sur la grande découverte de mon père, celle de la loi fondamentale de l'énergie atomique : remplacer le vieux principe de diffusion par celui de concentration. Pour autant que je sache, mon père ne s'est jamais douté des possibilités que cela ouvrait dans le domaine du renforcement des métaux ; mais, comme tous les chercheurs qui viennent après l'homme de génie qui a fait une découverte fondamentale, je me suis attaché surtout aux détails en partant des idées de mon père et aussi d'idées qui peu à peu s'imposèrent à moi.

« Tous les métaux ont une force de cohésion qui tient à leur tension atomique et dont dépend la résistance théorique du métal. Dans le cas de l'acier, j'ai donné au métal doué de cette résistance théorique le nom d'acier un-point. À titre de comparaison, quand on a découvert l'acier, sa résistance était de l'ordre de deux mille-points. Des procédés plus perfectionnés ont permis de parvenir rapidement à mille-points, et pendant des siècles, les humains n'ont jamais dépassé sept cent cinquante-points.

« Les Slans sans cornes sont arrivés à fabriquer de l'acier cinq cents-points, mais même ce métal incroyablement dur ne peut se comparer avec le produit auquel j'ai appliqué des radiations qui modifient la structure même de l'atome, c'est-à-dire à l'acier dix-points qui est presque parfait. Une plaque d'acier dix-points de trois millimètres d'épaisseur est capable d'arrêter les plus puissants explosifs connus des humains et des Slans sans cornes ! »

Il décrivit brièvement son voyage avorté jusqu'à la Lune et l'épisode de la mine qui l'avait contraint à rebrousser chemin, son appareil ayant été très endommagé. « La conclusion capitale à tirer de cet incident, » ajouta-t-il, « c'est qu'une bombe atomique assez grosse pour détruire un astronef géant n'a pas réussi à percer une coque de trente centimètres d'acier dix-points ; elle l'a seulement ébréché et le choc a fait des dégâts dans la chambre des machines. »

Kathleen le contemplait, les yeux brillants. « Quelle idiote je suis ! » s'exclama-t-elle. « Je rencontre le plus grand Slan vivant et j'essaie de lui faire partager des craintes nées de vingt et un ans de cohabitation avec les humains, dont la puissance n'existe pas auprès de la vôtre. »

Jommy Cross secoua la tête en souriant. « Ce n'est pas moi le grand homme, mais mon père ; et même lui avait ses lacunes : il ne songeait pas assez à se protéger. Mais c'est cela, le vrai génie. » Son visage devint grave : « Je crains toutefois que nous ne soyons obligés de faire de fréquentes visites à ce souterrain et que chacune soit aussi risquée que celle-ci. Je n'ai jamais eu avec John Petty qu'une brève entrevue, et ce que j'ai lu dans votre esprit ne fait que me confirmer que c'est un homme

impitoyable. Je sais qu'il surveille cet endroit, mais nous ne pouvons nous laisser arrêter par cela. Pour aujourd'hui, nous n'y resterons que jusqu'à la nuit, le temps seulement que j'inspecte les machines. J'ai quelques provisions avec moi, que nous pourrons manger quand j'aurai fait un petit somme, dans la voiture naturellement. Mais allons d'abord voir les machines ! »

Elles étaient là, énormes et inertes comme des cadavres. Des hauts fourneaux, des presses géantes, des tours, des scies, d'innombrables machines-outils, alignées sur près de huit cents mètres. Un tiers environ était hors d'usage, un cinquième en partie utilisable et les autres à peu près en état.

La lumière crue des projecteurs dessinait des ombres dures dans l'immense atelier. Jommy Cross était songeur.

« Je n'aurais jamais imaginé qu'il y eût là tant de choses : tout ce dont j'ai besoin s'y trouve. Je pourrais construire un croiseur de bataille rien qu'avec les chutes de métal ; et je suppose que cet endroit joue seulement le rôle de piège pour attirer les Slans. Dites-moi, » reprit-il, soucieux, « vous êtes sûre qu'il n'y a que deux entrées ? »

— « Sur la liste que j'ai trouvée dans le bureau de Kier Gray, on n'en mentionne que deux... et je n'en ai pas vu d'autres. »

Il ne dit rien, mais il ne lui cacha pas ce qui intérieurement l'inquiétait. « C'est peut-être ridicule de penser encore à votre intuition, mais quand je sens une menace vague, comme c'est le cas, je préfère examiner toutes les hypothèses. »

— « S'il existe une entrée secrète, » assura Kathleen, « il nous faudrait des heures pour la découvrir et, en admettant même que nous y parvenions, comment pourrions-nous être sûrs qu'il n'y en a pas d'autres ? Je continue à croire que nous devrions partir tout de suite. »

Jommy secoua la tête d'un air décidé. « Je ne vous l'ai pas laissé voir plus tôt, mais la principale raison que j'ai de ne pas vouloir partir tout de suite, c'est que nous n'avons pas d'abri plus sûr que ce souterrain en attendant que vous soyez grimée et que vous ayez dissimulé vos cornes sous de faux cheveux, ce qui n'est pas facile. La police surveille toutes les grandes routes. Les policiers savent qu'ils recherchent une Slan et ils ont votre

photo. J'ai fait un détour pour venir par ici dans l'espoir de vous trouver avant eux. »

— « Votre machine vole, n'est-ce pas ? » demanda Kathleen.

— « Il ne fera nuit que dans sept heures, » dit Jommy Cross, « et nous risquerions à tout moment de rencontrer un avion. Imaginez un peu ce que diraient les pilotes s'ils croisaient une automobile volante. Et si nous allons plus haut, à quatre-vingts kilomètres d'altitude par exemple, nous serons sûrement repérés par un appareil de reconnaissance des Slans sans cornes.

« Le commandant devinera aussitôt de qui il s'agit, signalera notre position, nous attaquera. J'ai l'armement qu'il faut pour le détruire, mais je ne pourrai pas abattre les dizaines d'appareils qui suivront ! Je n'en aurai pas le temps avant que le choc seul de leurs projectiles nous ait tués. Et d'ailleurs, je ne puis me mettre délibérément dans l'obligation de tuer des gens. Je n'ai tué que trois hommes dans ma vie et, depuis lors, ma répugnance à détruire des êtres humains n'a fait que grandir : c'est même devenu un trait si accentué de ma nature que tout mon plan pour découvrir les vrais Slans s'appuie sur l'analyse de cette tendance. »

— « Vous avez un plan pour découvrir les vrais Slans ? » interrogea-t-elle.

Il acquiesça. « Oui. C'est bien simple. Tous les vrais Slans que j'ai connus – mon père, ma mère, moi-même et maintenant vous – étaient des gens qui aimaient leur prochain. Et ce, en dépit de la haine des humains et de leurs efforts pour nous détruire. Je ne puis croire que nous soyons quatre exceptions : il doit donc exister une explication raisonnable à tous les actes monstrueux que l'on prête aux vrais Slans. »

Il eut un bref sourire. « Sans doute est-il présomptueux de ma part d'avoir même une opinion sur ce sujet, étant donné mon âge et mon peu de maturité. Jusqu'à maintenant d'ailleurs, je ne suis arrivé à rien. Et je ne dois pas faire un pas de plus avant d'avoir pris de nouvelles mesures défensives à l'égard des Slans sans cornes. »

Kathleen ne le quittait pas des yeux. Elle opina. « Je comprends pourquoi nous devons rester encore un moment ici. »

Il regretta soudain d'avoir insisté sur ce point. L'espace d'un instant (mais il le lui dissimula) il eut la prémonition d'un incroyable danger. Si incroyable que la logique se refusait à l'admettre. Il dit pourtant :

« Ne vous éloignez pas de la voiture et gardez votre esprit en alerte. Que diable, nous pouvons repérer un humain à quatre cents mètres, même durant notre sommeil. »

Mais cette certitude ne le rassurait pas du tout.

Jommy commença par sommeiller un moment. Puis il dut s'éveiller à demi car, sans qu'il eût ouvert les yeux, il sentit auprès de lui la présence de la jeune fille qui lisait un de ses livres. Il se rendormit, mais d'un sommeil si léger qu'une question se forma dans son esprit :

« Les projecteurs... restent-ils allumés tout le temps ? »

Aussitôt, la jeune fille lui transmet la réponse : avec une infinie douceur, elle lui fit savoir qu'elle les avait toujours vus allumés depuis son arrivée et que sans doute il en était ainsi depuis des siècles.

Elle aussi demandait quelque chose et le cerveau de Jommy lui répondit : « Non, je ne mangerai que quand j'aurai dormi un peu. »

Ou bien n'était-ce que le souvenir d'une réponse qu'il avait déjà faite ?

Il n'était pourtant pas complètement endormi car il sentit monter en lui une pensée joyeuse. Comme c'était merveilleux d'avoir enfin trouvé un autre Slan et que ce fût justement une aussi belle jeune fille.

« Et un si beau jeune homme. »

« Est-ce moi qui pense cela ou elle ? » se demanda-t-il vaguement.

« C'était moi, Jommy. »

Quel plaisir que de pouvoir unir son esprit à un autre en si étroite communion que les deux courants de pensées ne soient qu'un et que questions et réponses, ainsi que toute discussion se

chargeassent aussitôt de ces subtiles résonances que les mots sont impuissants à traduire !

Étaient-ils amoureux ? Comment deux êtres pouvaient-ils simplement se rencontrer et tomber amoureux quand il existait sans doute de par le monde des millions de Slans parmi lesquels se trouvaient peut-être celui ou celle qu'ils auraient choisi dans d'autres circonstances ?

« C'est un cas particulier, Jommy. Toute notre vie, nous avons vécu seuls dans un univers hostile. C'est une joie sans pareille pour nous que de trouver enfin une âme sœur et nous aurons beau par la suite rencontrer tous les Slans du monde, ce ne sera pas la même chose. Nous allons partager nos espoirs et nos doutes, les dangers et les victoires. Et surtout, nous allons créer un enfant. Tu vois, Jommy, je me suis déjà faite tout entière à un nouveau mode de vie. N'est-ce pas cela le véritable amour ? »

Il se dit que ce devait être cela en effet et une grande joie l'envahit. Mais ce bonheur se dissipa tandis qu'il somnait dans le sommeil, comme on tombe dans un abîme sans fond.

Il s'éveilla en sursaut. Son regard se porta aussitôt à l'endroit où tout à l'heure Kathleen était assise. Le fauteuil pliant était vide. Son esprit, encore embrumé de sommeil, fouilla les alentours.

« Kathleen ! »

Elle apparut. « J'étais en train de regarder ces réserves de métal et d'essayer d'imaginer ce qui pourrait te servir. » Elle se reprit en souriant : « Nous servir. »

Jommy Cross demeura un moment immobile, l'esprit aux aguets, déplorant qu'elle eût quitté l'abri de la voiture, ne fût-ce que pour quelques instants. Il devinait que jamais elle ne s'était sentie traquée comme lui. Elle avait toujours eu la liberté de ses mouvements et, malgré les menaces dont elle avait été l'objet, elle avait toujours pu s'appuyer sur des certitudes qu'il n'avait jamais eues. Pour lui au contraire, sa seule certitude avait été que la moindre défaillance pouvait lui être fatale. Chaque geste impliquait un risque calculé.

Il faudrait que Kathleen s'habitue à cette vie. C'était une chose de se montrer hardi devant le danger ; c'en était une autre d'être téméraire. Elle dit :

« Je vais te préparer un dîner, pendant que tu choisiras ce que tu veux emporter. Il doit faire nuit dehors maintenant. »

Jommy Cross jeta un coup d'œil à son chronomètre et acquiesça. Dans deux heures il serait minuit. L'obscurité les dissimulerait. « Où est la cuisine la plus proche ? » demanda-t-il.

— « Par ici. » Elle désigna un couloir.

— « C'est loin ? »

— « Trente mètres. Écoute, Jommy, » reprit-elle, « je sens que tu es inquiet. Mais si nous devons nous associer, il faudra bien que l'un de nous fasse une chose pendant que l'autre en fera une autre. »

Il la regarda s'éloigner en se demandant si le fait d'avoir une associée n'allait pas se révéler déplorable pour son équilibre nerveux. Lui à qui peu importait de courir n'importe quel danger devrait s'habituer désormais à la voir, elle aussi, prendre des risques.

Non qu'il y eût pour l'instant de péril proche. Le silence régnait dans la cité souterraine. Pas un bruit et pas d'autre pensée que celle de Kathleen. Les policiers qu'il avait rencontrés toute la journée battant la région ou dressant des barrages devaient être rentrés chez eux maintenant et dormir.

Il vit Kathleen franchir une porte qu'il estima être à moins de cinquante mètres. Il allait sortir de la voiture quand il perçut venant d'elle une pensée inquiète, insistante.

« Jommy... le mur s'ouvre ! On... »

Sa pensée s'arrêta court et ce furent les paroles d'un homme qu'elle transmit :

« Tiens, mais c'est Kathleen, » dit John Petty d'un ton satisfait. « Ce n'est que la cinquante-septième cachette slan que je visite. Je me suis mis moi-même en campagne, car il n'y a pas d'autre humain qui soit capable de contrôler suffisamment son esprit pour que vous ne perceviez pas sa venue. Et d'ailleurs je ne pouvais confier à personne une mission aussi importante. Que pensez-vous de cette idée d'avoir fait aboutir des passages

secrets à la cuisine ? Même les Slans doivent, semble-t-il, se nourrir quand ils voyagent. »

Sous les doigts prestes de Jommy Cross, la voiture bondit. Il entendit Kathleen répliquer d'un ton calme :

« Ainsi, vous m'avez trouvée, monsieur Petty. Dois-je implorer votre pitié ? » fit-elle d'une voix moqueuse.

— « La pitié n'est pas mon fort. Et vous savez que je ne perds pas de temps non plus quand il se présente une occasion que j'attendais depuis des années. »

« *Jommy, vite !* »

Le coup de feu lui parvint, comme un écho de celui dont le cerveau de Kathleen venait de lui renvoyer le fracas. Pendant un moment de tension insoutenable, elle fit échec à la mort que la balle venait d'apporter.

« Oh ! Jommy, et dire que nous aurions pu être si heureux. Adieu, mon bien-aimé... »

Puis, désespéré, il sentit la force vitale l'abandonner. La noire muraille de la mort sépara soudain son esprit de ce qui avait été celui de Kathleen.

Jommy Cross ne pensait plus ; il n'y avait plus en lui de haine, ni de chagrin, ni d'espoir : seul son esprit continuait à recevoir des impressions et son corps à réagir comme l'admirable mécanisme qu'il était. Sa voiture freina net ; il aperçut la silhouette de John Petty se dresser devant le corps de Kathleen.

« Bon sang ! » lut-il à la surface de l'esprit de l'homme, « encore un ! »

Petty fit feu sur le blindage impénétrable de la voiture. Stupéfait de voir ses balles ricocher sans effet, le chef de la police secrète recula. Un cri de rage lui échappa. Un instant, il parut une vraie statue de la haine, tout son corps crispé dans l'attente de la mort inévitable.

Une légère pression sur un bouton et il ne serait rien resté de John Petty. Mais Jommy Cross ne broncha pas. Assis derrière son volant, il méditait. Il fixait sans les voir l'homme puis le cadavre de Kathleen. Et il se prit à songer que, seul détenteur du secret de l'énergie atomique, il ne pouvait se permettre d'aimer ni de mener une vie normale. Dans ce monde d'hommes et de Slans qui s'entre-déchiraient, il ne devait se soucier que de sa haute mission.

D'autres hommes accouraient par le passage secret, armés de mitrailleuses qu'ils déchargeaient vainement sur la voiture. Et parmi eux, Jommy repéra soudain les esprits contrôlés de deux Slans sans cornes. Il vit l'un d'eux, tapi dans un coin, murmurer dans un émetteur fixé à son poignet un message qu'il n'eut pas de mal à lire :

« ... modèle 7500, base 5 mètres... type physique 7, tête 4, menton 4, bouche 3, yeux bruns type 13, sourcils 13, nez 1, joues 6... terminé ! »

Il aurait pu les anéantir tous, toute la meute assoiffée de sang. Mais nulle pensée de vengeance ne parvenait jusqu'aux régions de solitude glacée où planait son esprit. Dans cet univers de déments il n'y avait pour lui d'autre certitude que son arme et la puissance de celle-ci.

Il fit machine arrière et repartit à une vitesse que les autres ne pouvaient suivre. Devant lui s'ouvrait le tunnel où coulait le ruisseau qui alimentait les jardins. Il s'y enfonça, ses désintégrateurs élargissant sur près de huit cents mètres de long le conduit creusé par les eaux. Puis il plongea plus profondément dans le sol, afin que l'eau vînt brouiller sa piste, et remonta plus loin.

Il repartit, s'enfonçant toujours dans les ténèbres du sous-sol. Il ne pouvait encore faire surface, car les Slans sans cornes devaient être aux aguets, pour parer à cette éventualité.

Des nuages noirs obscurcissaient la campagne quand Jommy Cross émergea enfin du flanc d'une colline. Il fit halte, effaça soigneusement sous des tonnes de terre toute trace de son passage puis décolla. Il brancha sa radio sur l'émetteur des Slans sans cornes et une voix d'homme sortit du haut-parleur :

« ... Kier Gray vient d'arriver pour recueillir le corps. Il semble qu'une fois de plus les serpents ont laissé tuer une des leurs sans même esquisser un geste pour la sauver. Il est temps de tirer la conclusion de leur carence et de renoncer à tenir compte de l'opposition qu'ils pourraient manifester à l'exécution de nos plans. L'existence de ce Cross représente toutefois un danger incalculable. Il va de soi qu'aucune opération militaire contre la Terre ne saurait être entreprise avant qu'il ait été abattu.

« Son apparition aujourd'hui nous a donné un atout des plus précieux. Nous avons une description de sa voiture et son signalement par un expert. Quel que soit le maquillage qu'il adopte, il ne peut modifier la structure osseuse de son visage ; et même s'il détruit sur-le-champ sa voiture, il ne pourra en anéantir toute trace. Il n'a été vendu que quelques centaines de milliers de modèles 7500. Cross a dû voler celui qu'il possède, mais il nous sera facile d'en retrouver la piste.

« Joanna Hillory, qui a fait de ce serpent une étude détaillée, a été chargée de l'enquête. Sous sa direction, tous les districts de chaque continent vont être fouillés. Il doit bien exister des régions écartées de la Terre où nous n'avons pas pénétré : des petites vallées, des clairières isolées, surtout dans les zones de culture. Il sera nécessaire d'instituer une surveillance dans ces zones.

« Les serpents n'ont aucun moyen d'entrer en communication avec Cross, car nous contrôlons tout. Dès maintenant, nos hommes arrêteront pour vérification toute personne possédant un physique correspondant à son signalement.

« Cela l'empêchera de circuler, cela l'empêchera d'entrer accidentellement en contact avec les serpents et nous donnera le temps dont nous avons besoin pour notre enquête. Si longues que puissent être nos recherches, il nous faut traquer ce dangereux Slan jusque dans son repaire. Nous ne pouvons échouer. Ici le grand quartier général ; notre bulletin est terminé. »

Sous les nuées sombres, l'air sifflait contre la coque de la machine. Jommy Cross se dit que la guerre contre les hommes se trouvait désormais liée à son propre sort. Ils finiraient bien par le trouver, évidemment, ces Slans inlassables. Ils avaient échoué une fois à cause d'un élément dont ils ignoraient l'existence : son arme ; mais ils savaient maintenant et, au demeurant, il n'y avait pas là de quoi les arrêter. Un moment, il envisagea ce que signifierait pour lui l'invasion de sa vallée et finalement, il se retrouva avec l'unique fait en sa faveur : ils le trouveraient, bien sûr, mais combien de temps cela prendrait-il ?

Cela prit quatre ans ; et Jommy Cross avait vingt-trois ans depuis deux mois le jour où l'organisation des Slans sans cornes frappa avec une violence inimaginable. Il faisait une chaleur lourde et accablante ; Jommy venait de descendre les marches de la véranda et s'était arrêté sur le seuil du jardin. Il pensait à Kathleen, à ses parents. Il y pensait sans chagrin, sans tristesse non plus ; il était pénétré seulement d'un sentiment profond de la tragédie de l'existence.

Mais si loin qu'il fût plongé dans ses méditations, ses sens étaient toujours en alerte. Avec une netteté anormale, surhumaine, il percevait dans les moindres détails tout ce qui l'entourait. C'était cela surtout qui avait marqué son approche de la parfaite maturité. Rien ne lui échappait. Des ondes de chaleur dansaient sur les premiers contreforts de la montagne à une trentaine de kilomètres de là, où était caché son astronef. Mais aucune brume de chaleur ne pouvait arrêter un regard qui voyait plus en une fraction de seconde que l'œil humain le plus vif. Les moindres détails étaient enregistrés et venaient former un ensemble d'une parfaite netteté, là où quelques années auparavant il n'aurait vu qu'une série d'images confuses.

Un essaim de moucheron passa au-dessus de Mémé, agenouillée devant un parterre de fleurs. La légère pulsation vitale des insectes caressa les récepteurs ultra-sensibles du cerveau de Jommy. Des bruits lointains lui parvenaient en même temps, des bribes de pensées, affaiblies par la distance. Et peu à peu, une image de la vie de la vallée se formait dans son esprit, faite de mille impressions qui s'ordonnaient en un tableau harmonieux.

Des hommes et des femmes au travail, des enfants qui jouaient, des rires ; des tracteurs en action, des camions, des voitures : toute la routine éternelle d'une petite communauté

agricole. Son regard revint à Mémé. Il pénétra aisément dans ce cerveau sans défense, et tel était son pouvoir de lire les pensées de la vieille qu'il lui semblait qu'elle n'était qu'une partie de lui-même. Il enregistra une image extrêmement nette du coin de jardin qu'elle contemplait. Une fleur se détacha de plus en plus grosse à mesure que Mémé se penchait vers elle. Il vit bientôt sa main emprisonner un petit insecte noir. Elle l'écrasa d'un air triomphant, puis essuya d'un geste satisfait ses doigts tachés.

« Mémé, » dit Jommy, « vous ne pouvez pas mater vos instincts meurtriers ? »

La vieille femme lui lança un coup d'œil et il vit apparaître sur son visage fripé une expression agressive qui lui rappela la Mémé de jadis.

« Allons donc ! » fit-elle. « Voilà maintenant quatre-vingt-dix ans que je détruis cette engeance, et ma mère en a fait autant avant moi, n'est-ce pas ? »

Elle eut un petit rire sénile. Cross fronça les sourcils. Mémé s'épanouissait sous ce climat, mais il n'était pas satisfait de la façon dont il lui avait reformé l'esprit par hypnotisme. Elle était très vieille, bien sûr, mais elle faisait un usage un peu trop mécanique de certaines phrases comme celle qui faisait allusion à ce que sa mère avait fait avant elle. Il avait eu recours à ce subterfuge pour combler l'énorme vide laissé par l'extirpation de ses vrais souvenirs, mais un de ces jours il lui faudrait reprendre tout cela. Il s'apprêtait à tourner les talons quand, comme une sonnerie d'alarme, la vibration de lointaines pensées retentit dans son cerveau. « Des avions ! » pensaient les gens. « Que d'avions ! »

Depuis des années, Jommy avait imposé par hypnose aux gens de la vallée l'habitude de signaler par leur subconscient s'ils voyaient quelque chose d'insolite. Grâce à cette précaution, les avertissements pleuvaient maintenant, en provenance de nombreux esprits.

Bientôt il aperçut lui-même les avions, de minuscules points noirs qui piquaient par-dessus la montagne, se dirigeant de son côté. Son esprit bondit à leur rencontre, cherchant à prendre contact avec l'esprit des pilotes. Il rencontra des cerveaux hermétiquement clos de Slans sans cornes. Il empoigna Mémé

et se précipita à l'intérieur. La porte en acier dix-points de la maison construite tout entière en acier dix-points claqua derrière eux, au moment où un transport de troupes à réaction venait, tel un gigantesque oiseau, se poser parmi les fleurs du jardin de Mémé.

« Un avion dans chaque ferme, » pensa Jommy. « Cela veut dire qu'ils ne savent pas exactement dans laquelle je me trouve. Et maintenant les astronefs vont arriver pour terminer la besogne. Joli travail ! »

Par bonheur, lui aussi avait pris ses dispositions et, maintenant qu'on lui forçait la main, il allait lui falloir les appliquer. Il avait confiance et ne doutait pas de la réussite.

Le doute, puis la consternation ne vinrent qu'une minute plus tard : à l'affût derrière ses périscopes souterrains, il distingua les appareils de guerre et les forteresses volantes, mais il vit autre chose encore : un autre appareil. Un véritable navire volant ! Le monstre occupait la moitié de la surface de l'écran et sa masse arrondie masquait tout le bas du ciel. Un engin circulaire de quelque quatre cents mètres de diamètre, dix millions de tonnes de métal qui flottaient dans l'air comme un ballon à demi dégonflé, faisant peser sur Jommy la menace d'une puissance quasi illimitée.

Soudain la gigantesque machine s'anima ! Un jet de feu de cent mètres de long jaillit de sa coque... et le sommet de la montagne se désintégra sous ce choc effrayant. Sa montagne où était caché son astronef, auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux, venait d'être détruite par de *l'énergie atomique contrôlée*.

Cross demeurait planté au milieu du tapis qui recouvrait le plancher d'acier de son laboratoire. De tous côtés des bribes incohérentes de pensées lui parvenaient. Il rétablit son contrôle mental et coupa court à ces assauts. Derrière lui, Mémé, terrorisée, gémissait. Loin au-dessus de lui, de terribles coups de boutoir ébranlaient les parois de sa maison-forteresse, mais le vacarme infernal ne le touchait pas. Il était seul dans un monde silencieux, où se succédaient de rapides pensées.

S'ils étaient prêts à faire usage de l'énergie atomique, pourquoi ne l'avaient-ils pas pulvérisé à coups de bombes ? La

réponse lui vint soudain. Ils voulaient connaître le secret de la forme quasi parfaite sous laquelle il utilisait cette énergie. Leur bombe n'était pas un développement de la bombe à hydrogène de jadis à base d'eau lourde, d'uranium et fonctionnant suivant le principe des réactions en chaîne. Ils étaient revenus à un stade antérieur de la recherche atomique et utilisaient une application du principe du cyclotron. Il avait sous les yeux un cyclotron de dix millions de tonnes, capable de produire une redoutable force énergétique ; et sans doute ses ennemis espéraient-ils user de la mobilité de l'appareil pour le contraindre à leur livrer son inestimable secret.

Il se précipita vers le tableau de commande qui occupait tout le fond du laboratoire. Il y eut un déclic. Des viseurs se braquèrent. Des aiguilles sur des cadrans se mirent à conter l'histoire d'un astronef enfoui au cœur d'une montagne dont le sommet s'effritait sous les coups de l'ennemi, d'un astronef qui s'éveillait d'un long sommeil pour s'enfoncer plus avant dans les profondeurs du sol et en même temps se diriger droit vers le laboratoire.

Jommy tourna un bouton et tout un jeu d'aiguilles quittèrent le zéro du cadran pour s'agiter autour de la première division. Elles aussi, elles contaient une histoire : celle de canons atomiques qui émergeaient du sol où ils étaient si longtemps demeurés enfouis. Le jeune homme manipulait l'instrument de précision qui réglait le tir des pièces et vingt canons invincibles se braquèrent en un parfait synchronisme.

Les fils croisés du viseur abordèrent la masse impossible à manquer de l'immense engin. Et les pièces s'arrêtèrent dans leur mouvement. Que se proposait-il de faire à ces ennemis impitoyables ? Il ne voulait pas abattre la monstrueuse machine. Il ne voulait pas créer une situation qui pourrait amener humains et Slans à entamer un furieux combat pour la possession de l'épave. Les humains se lanceraient dans cette lutte avec une ardeur farouche. Leurs grosses pièces d'artilleries pouvaient lancer des projectiles capables de percer tous les blindages que connaissaient les Slans. Et si un de ces croiseurs volants tombait jamais aux mains des humains, il ne s'écoulerait plus longtemps avant que ceux-ci à leur tour eussent des

astronefs et ce serait alors une guerre sans merci entre eux et les Slans sans cornes. Non, ce n'était pas cela qu'il voulait.

Et il ne voulait pas anéantir l'appareil géant parce qu'il ne voulait pas tuer les Slans sans cornes qui se trouvaient à bord. Car, après tout, ces Slans représentaient quand même un ordre qu'il respectait. Et comme de plus ils appartenaient à une grande race à laquelle l'unissaient d'indiscutables liens de parenté, ils méritaient d'être épargnés.

Il n'hésita pas davantage. Il braqua sa batterie de canons synchronisés en plein sur le centre du gigantesque cyclotron. Il pressa le bouton de commande. Au-dessus de lui le monstre de métal frémit comme un éléphant durement touché. Toute la masse oscilla comme un navire pris dans la tempête. Et bientôt, Jommy aperçut par la brèche béante un coin de ciel bleu : il avait gagné.

Il avait percé de part en part la longue spirale du cyclotron. Malgré toute l'accélération qu'on pourrait lui conférer, aucun courant d'atomes ne pourrait plus sortir de cet appareil démantelé. La puissance du cyclotron se trouvait annihilée. Mais la bataille n'était pas terminée pour autant. Jommy vit l'astronef géant s'arrêter, puis, lentement s'éloigner, ses plaques de dégravitation fonctionnant à plein régime. Il s'éleva d'abord, puis disparut dans le lointain. À quatre-vingts kilomètres de distance, il avait encore l'air plus gros que les croiseurs volants qui planaient au-dessus de la vallée.

La vérité se fit jour dans l'esprit de Jommy. La tactique des attaquants montrait assez que depuis des mois ils devaient observer chacun de ses faits et gestes.

Ils avaient attendu le moment où ils pourraient lancer un assaut qui l'obligerait à quitter son repaire ; ils n'auraient plus alors qu'à le suivre aux instruments nuit et jour et, par la seule force de leur nombre et du nombre de leurs canons, ils finiraient bien par s'emparer de sa personne et de son matériel.

Il se tourna vers Mémé : « Je vais vous laisser ici. Suivez à la lettre mes instructions. Dans cinq minutes, vous allez remonter par où nous sommes descendus, en refermant derrière vous toutes les portes blindées. Vous oublierez l'existence de ce laboratoire. Il va être détruit dans quelques instants alors

autant n'y plus penser tout de suite. Si on vous interroge, vous jouerez les faibles d'esprit, mais autrement vous serez normale. Je vous laisse pour aller affronter seul ce danger car, malgré toutes les précautions que j'ai prises, je ne suis plus certain de sortir vivant de ce mauvais pas. »

Il éprouvait presque une secrète satisfaction à l'idée que le jour de l'action était enfin arrivé. Les Slans sans cornes envisageaient peut-être cette opération comme un épisode de cette vaste attaque contre la Terre dont ils reculaient depuis si longtemps le lancement. Quoi qu'il en fût, il avait fait de son mieux ; et bien que ce jour survînt des années trop tôt, il n'avait plus maintenant qu'à lutter jusqu'à la limite de ses forces. Il ne pouvait plus reculer, car derrière lui c'était la mort qui le talonnait !

L'astronef de Jommy émergea de la petite rivière et s'éleva dans l'espace, en décrivant une longue trajectoire. Il fallait à tout prix que les Slans le voient sortir de la vallée avant d'en entreprendre le saccage méthodique. Il ne restait plus maintenant au jeune homme qu'une dernière mesure à prendre.

Il abaissa une manette. Son regard se fixa sur le hublot arrière par où l'on voyait la vallée s'éloigner rapidement. Montant des champs en une dizaine de points différents, des jets de feu éblouissants jaillirent vers le ciel. Chaque canon, chaque arme, chaque engin atomique se détruisait lui-même, au milieu de gerbes de flammes et de torrents de métal en fusion.

Tout brillait encore des lueurs de l'explosion quand quelques secondes plus tard Jommy vira de bord. Il était empli d'une sinistre satisfaction : qu'ils cherchent donc au milieu de cet amas de métaux tordus et déchiquetés. Que leurs savants s'efforcent donc de découvrir le secret pour la conquête duquel ils avaient étalé sous les yeux des humains quelques-uns de leurs pouvoirs. Dans aucune cachette de cette vallée ils ne trouveraient rien !

Il ne fallut que quelques secondes pour que l'œuvre de destruction fut parachevée, mais déjà les Slans avaient vu l'astronef. Quatre croiseurs volants noirs piquèrent ensemble vers l'appareil... et s'arrêtèrent, hésitants, car Jommy venait de déclencher le mécanisme qui le rendait invisible.

Il s'aperçut alors que ses adversaires possédaient des détecteurs à énergie atomique, car les croiseurs suivirent sa piste sans dévier d'un pouce. Des sonneries d'alarme lui signalèrent la présence d'autres appareils qui, des quatre coins de l'horizon, convergeaient sur lui. Il fallut toute la puissance des moteurs atomiques pour le sauver de cette meute. Les chasseurs étaient si nombreux qu'il ne pouvait plus les compter, et tous ceux qui étaient assez près braquèrent vers lui leurs redoutables projecteurs d'énergie. Mais ils le manquèrent car, à l'instant même où ils venaient de le repérer, sa machine avait disparu, hors de portée de leurs pièces les plus lourdes.

Totalement invisible, filant à plusieurs kilomètres par seconde, son astronef avait mis le cap sur Mars ! Sans doute avait-il traversé plusieurs champs de mines, mais peu importait maintenant. Les puissants rayons des désintégrateurs qui balayaient l'espace tout autour de sa coque anéantissaient les mines avant qu'elles n'aient eu le temps d'exploser, en même temps qu'ils détruisaient les ondes lumineuses qui auraient signalé la présence de son appareil.

Il n'y avait qu'une différence. Les mines étaient détruites *avant* d'atteindre l'astronef. Mais la lumière, elle, ne pouvait être neutralisée qu'au moment précis où ses ondes touchaient la coque et en rebondissaient. À cet instant précis sa vitesse se trouvait réduite, les corpuscules qui la composaient s'allongeaient dans la même proportion suivant les lois de Lorentz-Fitzgerald sur la contraction, et tout l'éclat des rayons lumineux s'effaçait d'un coup sous l'effet des désintégrateurs.

Les hublots de visée fonctionnaient donc toujours. Tandis qu'il voguait, invisible, il observait tout à loisir. Il lui semblait que l'appareil flottait immobile dans le vide ; seul le grossissement constant du disque de Mars révélait la rapidité de son vol. À quinze cent mille kilomètres, c'était une grosse boule brillante, aussi grande que la Lune vue de la Terre ; et elle s'enfla comme un ballon jusqu'au moment où sa masse finit par emplir la moitié du ciel tout en perdant de son éclat rougeâtre.

Des continents prirent forme, des montagnes, des mers, des gorges prodigieuses, de vastes plaines. À mesure qu'on approchait, le tableau se faisait de moins en moins engageant, le

paysage plus sinistre. Mars, vu au télescope électronique, à cinquante mille kilomètres, avait l'air d'un vieillard au visage ratatiné par les ans, décharné et affreux.

La mer Cimmérienne, figurée par une zone sombre, était un océan redoutable, dont les eaux s'étendaient presque sans rides sous un ciel perpétuellement bleu nuit ; mais aucun navire ne sillonnerait jamais cette surface tranquille car de longues rangées de récifs déchiquetés la jalonnaient de place en place. On ne distinguait même pas de chenal ; il n'y avait rien que la mer et des écueils. Jommy aperçut enfin une ville, qui brillait étrangement sous son dôme de verre ; puis une seconde ville, puis une troisième.

Il plongea, moteurs calés, ne laissant plus filtrer de son appareil la moindre parcelle d'énergie atomique. C'était par pure précaution, car il n'avait guère à redouter de détecteurs dans ces parages. Le champ de gravitation de la planète finit par faire sentir son action. Peu à peu, la longue machine céda à l'attraction irrésistible et se mit à tomber vers la face nocturne de la planète. C'était une course de longue haleine. Jommy se décida enfin à utiliser ses plaques à dégravitation qu'il n'avait pas employées depuis qu'il avait branché ses moteurs atomiques.

Des jours et des jours, tandis que la force centrifuge de la planète amortissait sa chute, il demeura assis sans dormir, l'œil rivé à ses hublots de visée. À cinq reprises des mines foncèrent dans sa direction. Chaque fois il mit en marche pour une fraction de seconde ses désintégrateurs, attendant de voir surgir les appareils ennemis qui l'auraient ainsi repéré. Une douzaine de fois, ses sonneries d'alarme retentirent et des lumières s'allumèrent sur les hublots de repérage, mais aucun engin ennemi ne passa à sa portée. La planète cependant s'étendait sous ses pieds et emplissait l'horizon. Sur cette face plongée dans la nuit, seules les villes fournissaient des points de repère. De loin en loin pourtant, une tache lumineuse signalait la présence d'habitations isolées et le voyageur finit par trouver ce qu'il cherchait. Un unique point lumineux qui brillait comme la flamme d'une bougie dans les ténèbres.

Il y avait là une petite exploitation minière et la lumière venait de la maison occupée par les quatre Slans sans cornes qui surveillaient les machines prospectrices.

Un voile de brume enveloppait la campagne quand, la nuit suivante, Jommy vint se poser dans le ravin qui conduisait jusqu'à la mine. Rien ne bougeait dans l'ombre. Le silence était complet. À tâtons, il prit une des boîtes métalliques qui renfermaient ses cristaux hypnotiques, disposa l'engin dans une fissure du rocher, abaissa le couvercle protecteur et s'enfuit à toutes jambes avant que les radiations de son propre corps aient pu sensibiliser l'appareil. Puis, tapi dans l'obscurité, il attendit.

Vingt minutes plus tard, une porte s'ouvrit dans la maison. Sur le seuil éclairé se découpa la silhouette d'un jeune homme de grande taille. Puis la porte se referma ; une torche s'alluma dans la main du jeune homme, éclairant le sentier et venant se réfléchir en mille feux sur le cristal. L'homme s'approcha et se pencha pour l'examiner. Ses pensées coururent à la surface de son esprit qu'il contrôlait à peine.

« Tiens, c'est curieux ! Ce cristal n'était pas là ce matin. » Il haussa les épaules. « Une roche a dû se détacher et il devait se trouver derrière. »

Il resta à le contempler, surpris de l'étrange fascination que sa vue exerçait sur lui. Le doute naquit en lui. Il fit appel à toutes les ressources de sa logique. Puis il bondit soudain vers l'abri de la mine. Mais le rayon paralysant de Jommy vint le frapper et il tomba évanoui, juste à l'entrée du couloir.

Jommy se précipita et, quelques minutes plus tard, il avait ramené l'homme au fond du ravin, et commençait à fouiller son cerveau. C'était une entreprise délicate, car pénétrer dans un esprit plongé dans l'inconscience était un peu comme marcher dans l'eau : la résistance était plus forte, bien que le contrôle mental eût cessé de s'exercer. Il découvrit enfin une voie d'accès et s'enfonça plus avant dans les profondeurs de ce cerveau, parcourant rapidement toutes les voies qui s'offraient à son exploration. Peu à peu, il le conquit tout entier. Il s'occupa alors de ranimer l'homme, un nommé Miller, qui s'éveilla, stupéfait, et s'empressa de refermer son esprit.

« Allons, allons, » dit Jommy, « à quoi cela vous avance-t-il ? Relâchez votre contrôle. »

L'autre obéit, le toisant avec ahurissement.

« Ça alors, » fit-il, « de l'hypnotisme ! Comment diable avez-vous fait ? »

— « Seuls les vrais Slans peuvent utiliser ce procédé, » répliqua Jommy, « toute explication serait donc inutile. »

— « Un vrai Slan ! » dit Miller, lentement. « Alors, c'est vous, Cross ? »

— « Oui, c'est moi. »

— « Vous devez savoir ce que vous faites, mais je ne vois pas ce que vous comptez gagner en me contrôlant. »

Miller se rendit compte soudain du caractère irréel de cette conversation au fond de ce ravin plongé dans l'ombre. On ne voyait qu'une des deux lunes de Mars, une forme blanche qui luisait doucement dans le ciel.

« Comment se fait-il, » demanda-t-il, « que je puisse vous parler, discuter avec vous ? Je croyais que l'hypnotisme abrutissait le sujet. »

— « L'hypnotisme, » dit Jommy, tout en continuant de fouiller le cerveau de son interlocuteur, « est une science qui met en jeu de nombreux facteurs. Le contrôle total laisse au sujet une liberté en apparence complète, à ceci près que sa volonté est intégralement soumise à la domination de l'hypnotiseur. Mais nous n'avons pas de temps à perdre, » ajouta-t-il sèchement. « Demain, c'est votre jour de congé. Vous irez au Bureau des statistiques et vous prendrez le nom et l'adresse de tous les hommes qui répondent au même signalement que moi. »

Il s'arrêta en voyant Miller rire doucement. « Voilà une chose que je peux vous dire tout de suite, » fit-il. « On les a tous repérés quand on a reçu votre signalement il y a quelques années. Ils sont tous surveillés ; tous mariés et... »

— « Continuez donc ! » fit Jommy, d'un ton sarcastique.

Miller reprit à contrecœur : « Il y en a vingt-sept en tout qui vous ressemblent beaucoup ; c'est un chiffre étonnamment élevé. »

— « Continuez ! »

Miller haussa les épaules : « L'un d'eux, » dit-il, « est marié à une femme qui a été grièvement blessée à la tête dans un accident d'astronef. On est en train de lui reconstituer le cerveau et la boîte crânienne, mais... »

— « Mais cela prendra bien quelques semaines, » dit Cross, terminant la phrase pour lui. « Cet homme s'appelle Barton Corliss. Il habite à l'usine d'astronefs de Cimmerium et, comme vous, se rend tous les quatre jours à la ville de Cimmerium. »

— « Il devrait exister une loi, » grommela Miller, « contre les gens qui lisent les pensées. Heureusement, les récepteurs Porgrave vous repéreront, » conclut-il, d'un ton plus joyeux.

— « Hein ? » fit Jommy. Il avait vaguement vu quelque chose à ce sujet dans le cerveau de Miller, mais sur le moment il n'y avait pas attaché d'importance.

Miller expliqua complaisamment : « L'émetteur Porgrave émet des pensées et le récepteur Porgrave les capte. À Cimmerium, il y en a tous les quelques mètres, dans les maisons particulières, dans les édifices publics, partout. C'est notre protection contre les serpents qui pourraient venir nous espionner. Une pensée imprudente et ça y est ! »

Jommy demeura un moment silencieux. Puis il demanda : « Une question encore et je veux que vous y réfléchissiez bien. J'exige des détails. »

— « Oui ? »

— « Quand doit avoir lieu l'attaque contre la Terre ? »

— « Il a été décidé, » répondit Miller, « que faute d'avoir pu vous détruire et nous emparer de votre secret, il devenait essentiel pour nous de conquérir la Terre, afin de parer à tout danger futur. On produit à cet effet des astronefs en masse ; la flotte se groupe aux points cruciaux ; mais bien qu'elle ait sans doute été fixée, la date de l'attaque n'a pas encore été annoncée. »

— « Qu'ont-ils projeté de faire des humains ? »

— « Qu'importent les humains ! » dit Miller. « Il s'agit bien des humains quand c'est notre propre existence qui est en jeu ! »

Les ténèbres autour d'eux s'épaississaient, le froid de la nuit pénétrait même à travers les combinaisons chauffantes. Jommy

se raidit en songeant à tout ce qu'impliquaient les paroles de Miller. La guerre !

« Seuls les vrais Slans peuvent m'aider à stopper cette attaque. Il faut que je les trouve... où qu'ils soient, et j'ai épuisé presque toutes les possibilités. Je vais faire une dernière tentative. »

La matinée s'écoula. Le soleil brillait dans l'immensité sombre du ciel comme un vilain bouton. Les ombres noires se firent plus courtes puis s'allongèrent tandis que Mars tournait vers la lumière le visage hostile d'un nouvel après-midi.

De l'endroit où Jommy avait arrêté son appareil, au bord de la grande falaise de craie, l'horizon n'était que contreforts aux silhouettes vagues s'estompant sur un ciel qu'envahissait l'ombre. Il fut frappé de voir combien, même à près de six cents mètres d'altitude, l'horizon était proche. Le crépuscule allait tomber quand enfin sa longue patience fut récompensée. Il vit à l'horizon le petit appareil en forme de torpille s'élever dans le ciel, crachant du feu par l'arrière. Les rayons du couchant se reflétèrent sur sa coque métallique. Il s'éloigna vers la gauche de la falaise où Jommy attendait dans sa machine, tel un oiseau de proie qui se prépare à fondre sur sa victime.

Cinq kilomètres environ, calcula Jommy. Ce n'était rien pour le moteur prêt, au moindre signal, à libérer l'immense puissance qu'il détenait prisonnière.

La masse de la montagne qui le séparait de son but ne comptait pas pour ce moteur ; il faudrait toutefois prendre garde de ne pas utiliser cette force titanesque trop près du sol, de crainte qu'une nouvelle plaie ne s'ouvre dans cette terre déjà torturée.

Il régla soigneusement ses instruments. Bientôt les magnétiseurs lancèrent dans l'espace leurs radiations irrésistibles. Au même instant des ondes, si semblables aux ondes énergétiques que lui-même utilisait que seul un instrument d'une extrême sensibilité aurait pu percevoir la différence, furent émises par un moteur robot qu'il avait installé à cinq cents kilomètres de là. Durant quelques minutes, l'éther vibra sous le choc de toutes ces ondes.

Les Slans sans cornes devaient déjà être en train de repérer le centre d'où émanaient ces radiations étrangères. Et pendant ce temps il pourrait sans danger utiliser le peu de puissance dont il avait besoin. L'appareil en forme de torpille ralentit et, inexorablement, se rapprocha de la falaise de craie, cédant à l'attraction des magnétiseurs.

Jommy enfonça plus profondément encore son appareil dans les entrailles de la colline, le faisceau irrésistible des désintégrateurs élargissant le tunnel creusé jadis par les eaux. Puis comme une araignée entraînant une mouche, il attira l'autre appareil dans son repaire.

Une porte s'ouvrit dans la coque et un homme apparut. Il sauta sur le sol du tunnel et demeura un instant immobile, ébloui par les phares de l'astronef. Il s'approcha, confiant. Son regard fut attiré par le reflet du cristal posé sur un rebord de la paroi.

Il y jeta un bref coup d'œil, puis se rendit compte soudain qu'il était tout à fait anormal qu'un objet pût en un pareil moment retenir à ce point son attention. Alors qu'il posait la main sur le cristal, le rayon paralysant de Jommy l'abattit.

Jommy coupa aussitôt le courant. Un relais se referma et, là-bas, l'émetteur-robot s'anéantit sous le feu de sa propre énergie.

Tout ce qui l'intéressait chez cet homme, c'était une photographie de lui, un enregistrement de sa voix et aussi la certitude d'exercer sur lui un contrôle hypnotique absolu. Vingt minutes plus tard, Corliss reprenait son vol à destination de Cimmerium, pestant au fond de son cœur contre l'asservissement auquel il était soumis sans qu'il fût en mesure de s'en défendre.

Jommy avait besoin de savoir bien des choses avant de se risquer à pénétrer dans Cimmerium. Il lui fallait tout prévoir, amasser une foule de renseignements. Tous les quatre jours – chaque fois en fait qu'il avait congé – Corliss se rendait dans la caverne, à l'aller et au retour de ses voyages à Cimmerium, et peu à peu Jommy assimila tous ses souvenirs. Vint enfin le jour où il se sentit prêt et, cette fois-là, il mit à exécution son plan. Un Barton Corliss resta dans la caverne, plongé dans un profond sommeil hypnotique ; l'autre s'embarqua à bord du

petit appareil rouge et noir et mit le cap sur la ville de Cimmerium.

Vingt minutes plus tard, le croiseur volant surgit des profondeurs du ciel et s'approcha.

« Corliss, » dit dans la radio de bord une voix d'homme au timbre précis, « étant donné la surveillance à laquelle nous soumettons tous les Slans ressemblant au serpent Jommy Cross, nous vous attendions sur votre passage et nous constatons que vous avez cinq minutes de retard.

« Veuillez donc nous suivre jusqu'à Cimmerium où la commission militaire vous examinera. Terminé. »

Et c'est ainsi, tout simplement, que vint la catastrophe. Un accident, nullement imprévisible, mais qui n'en était pas moins décevant. Six fois déjà Barton Corliss avait eu plus de vingt minutes de retard et personne ne s'en était aperçu. Et voilà qu'aujourd'hui, pour cinq inévitables minutes, le long bras du Destin venait ruiner les espoirs de tout un monde.

Jommy regarda par les hublots de visée. Sous ses pieds s'étendaient des rocs, des rocs déchiquetés, désolés, un désert de pierraille. C'en était fini des ravins qui n'étaient qu'autant d'arroyos : des gorges profondes se creusaient en abîmes insondables, venaient battre le flanc abrupt des montagnes. Et c'était au-dessus de ce désert qu'il lui fallait fuir, si jamais il se décidait à s'échapper ; car il ne pouvait espérer que les Slans sans cornes, avec tous les moyens dont ils disposaient, le laisseraient regagner dans son appareil repéré son astronef indestructible.

Il gardait cependant quelque espoir. Il avait un revolver atomique, conçu dans le style de celui que portait Corliss et qui projetait des radiations électriques tant qu'on n'avait pas déclenché le mécanisme secret qui le transformait en arme atomique. Quant à l'anneau qu'il portait au doigt, c'était une copie de celui de Corliss, à cette énorme différence près qu'il contenait le plus petit générateur atomique qui ait jamais été construit et qu'il était destiné, comme le revolver, à désintégrer tout ce qu'il toucherait de son rayon mortel. Deux armes et une douzaine de cristaux hypnotiques, c'était avec cela qu'il entendait arrêter cette guerre !

Le paysage qui s'étendait sous sa prison volante se faisait plus sauvage. Des flaques d'une eau noire et huileuse apparurent au fond des abîmes, prémices de l'atroce mer Cimmérienne.

Et soudain, tout s'anima d'une vie extraordinaire ! Sur un haut plateau à sa droite, un croiseur volant était posé, semblable à un squalo géant. Une multitude de torpilleurs étaient rangés au pied de la hauteur, leur groupe redoutable masquant l'aspect plus redoutable encore du sol sur lequel ils reposaient. L'œil pénétrant de Jommy eut tôt fait de voir que cette hauteur était une gigantesque forteresse de pierre et d'acier. De l'acier noir, camouflé en rochers hérissés de canons braqués vers le ciel.

À sa gauche, sur un autre plateau de roc et d'acier, un autre croiseur avec son escorte de bateaux-pilotes attendait sur sa cale de construction. Et toujours des canons, toujours braqués vers le ciel, comme s'ils attendaient l'arrivée imminente d'un ennemi redouté. Que signifiait cet immense appareil de défense, toute cette puissance offensive ? Se pouvait-il que les Slans sans cornes fussent si peu renseignés sur les vrais Slans pour que ce déploiement de matériel ne suffise pas à apaiser la crainte que leur inspiraient ces ennemis insaisissables ?

Cent cinquante kilomètres de fortins, de batteries et d'arsenaux ! Cent cinquante kilomètres de gorges infranchissables, de mer et de falaises abruptes. Et puis l'appareil de Jommy et le grand croiseur volant qui l'escortait survolèrent un pic ; et ils virent apparaître le dôme de verre qui abritait la cité de Cimmerium. L'heure de la vérité avait sonné.

La ville se dressait sur un morceau de plaine, au bord d'un bras de mer hérissé de récifs. Le verre brillait au soleil de mille reflets. Ce n'était pas une grande ville. Mais elle était aussi vaste que le permettait la configuration des lieux. Elle s'étendait jusqu'au bord même des gorges qui cernaient son dôme transparent. Elle avait près de cinq kilomètres à son plus grand diamètre et la section la plus étroite dépassait quand même trois kilomètres ; d'après les chiffres fournis par Miller et par Corliss, elle abritait deux cent mille Slans.

Le terrain d'atterrissage était bien là où Jommy s'attendait à le trouver. C'était une vaste plate-forme métallique qui pointait hors des limites de la cité, assez grande pour recevoir un astronef de bataille et sillonnée de rails. La petite machine de Corliss se posa, et suivit la piste qui menait au hangar 9977.

Cependant l'appareil qui l'avait escorté reprenait la direction de la mer.

Une sorte de crémaillère entraînait la machine vers le hangar dont les portes métalliques s'ouvrirent puis se refermèrent derrière elle.

Le spectacle qui s'offrait aux yeux de Jommy ne le prit pas totalement au dépourvu, mais la réalité dépassait de loin tout ce qu'il avait vu dans l'esprit de Miller et dans celui de Corliss. Il devait bien y avoir un millier d'appareils dans la partie du vaste hangar où il venait de pénétrer. Du plancher jusqu'au toit, ils s'entassaient comme des sardines, chacun sur son berceau ; et chacun prêt à prendre le départ dès que l'on presserait le bouton correspondant sur l'immense tableau de contrôle du garage.

La machine s'arrêta. Jommy en descendit sans hâte et fit un petit salut aux trois Slans qui l'attendaient. Le plus âgé des trois s'avança avec un pâle sourire.

« Alors, Barton, vous avez gagné encore un examen ! Vous allez avoir le grand jeu : empreintes digitales, radiographie, numération globulaire, réaction chimique de la peau, mesure microscopique des cheveux *et cætera*. »

Jommy sentit qu'ils attendaient sa réponse, mais il n'avait pas besoin pour cela de lire leurs pensées. Jamais il n'avait été plus alerte, jamais il n'avait eu l'esprit plus clair. Il se contenta de répliquer tranquillement :

« Depuis quand la réaction chimique de la peau fait-elle partie de l'examen ? »

Les hommes ne s'excusèrent pas de lui avoir tendu ce petit piège, pas plus qu'ils ne manifestèrent de déception en voyant leur stratagème échouer. Jommy, pour sa part, ne songeait guère à se réjouir d'avoir remporté cette infime victoire. Il était soucieux car à aucun prix il ne pouvait se permettre de subir un examen complet. Il lui fallait utiliser au maximum tout ce qu'il avait pu soutirer comme renseignements à Miller et à Corliss.

« Emmenez-le au laboratoire, » dit le plus jeune des trois, « et nous ferons faire tout d'abord l'examen médical. Prenez son revolver, Prentice. »

Sans un mot, Jommy tendit son arme.

Ils attendirent un instant, Ingraham, le plus vieux, souriant toujours, Bradshaw, le plus jeune, fixant sur lui le regard scrutateur de ses yeux gris. Prentice, cependant, empocha d'un air indifférent le revolver. On n'entendait pas un bruit. Tout le garage était silencieux comme un tombeau, et il semblait presque impossible que derrière ces murs une ville entière s'affairât, bourdonnante d'activité, à ses préparatifs de guerre.

Jommy manœuvra le mécanisme de garage automatique et suivit du regard son appareil qui s'éloignait avec son berceau vers le fond du hangar puis s'élevait vers le plafond. Il y eut un léger grincement de métal et la machine s'arrêta. Après quoi, ce fut de nouveau le silence.

Souriant sous cape de voir que les autres guettaient chez lui la moindre erreur, Jommy se dirigea vers la sortie. Il se trouva devant un couloir aux murs lisses le long duquel des portes s'alignaient de loin en loin. Ses compagnons et lui approchaient du laboratoire quand Jommy déclara :

« Je pense que vous avez appelé l'hôpital à temps pour prévenir que je serai en retard. »

Ingraham s'arrêta court et les autres l'imitèrent. « Seigneur, » dit-il, « c'est ce matin qu'on réanime votre femme ? »

Jommy acquiesça gravement. « Les médecins devaient l'amener au bord de la conscience vingt minutes après mon arrivée. Cela doit faire une heure maintenant qu'ils sont au travail. Il va falloir de toute évidence remettre à plus tard l'examen et la visite médicale. »

Personne ne fit d'objection. « On va sûrement vous donner une escorte militaire, » dit Ingraham.

Bradshaw lança un bref message dans l'émetteur qu'il portait au poignet. La réponse ne tarda pas, à peine perceptible, mais fort distincte pour les oreilles fines de Jommy.

« Dans des circonstances normales, une escorte armée lui serait fournie pour l'accompagner à l'hôpital. Mais il se trouve que nous avons affaire à l'individu le plus dangereux que le monde ait jamais connu. Cross n'a que vingt-trois ans, mais on sait que le danger mûrit les hommes et les Slans. On peut donc considérer que l'on a affaire à un Slan parvenu au terme de son

développement et en possession de moyens et de facultés dont on ignore les limites.

« Si Corliss est en réalité Cross, le fait que son arrivée coïncide avec la réanimation de Mrs. Corliss exige un redoublement de précautions : son examen étant retardé, des experts et non de simples soldats devront escorter Corliss jusqu'au chevet de sa femme et ne pas le quitter de vue un instant. Vous resterez donc avec lui jusqu'à nouvel avis. Une voiture vous attend à la porte de l'ascenseur n° 1. »

Comme ils débouchaient dans la rue, Bradshaw remarqua : « S'il n'est pas Corliss, il ne sera d'aucune utilité à l'hôpital et Mrs. Corliss risque d'avoir une commotion dont elle peut ne pas se remettre. »

Ingraham secoua la tête. « Vous faites erreur. Les vrais Slans lisent les pensées. Il percevra tout aussi bien les erreurs dans la salle d'opérations que l'aurait fait Corliss avec l'aide des récepteurs Porgrave. »

Jommy vit un sourire sardonique se jouer sur les lèvres de Bradshaw tandis que celui-ci déclarait : « Vous avez eu l'air d'hésiter, Ingraham. L'idée ne vous est-elle pas venue soudain que la présence des appareils Porgrave empêchera Cross d'utiliser ses facultés télépathiques autrement que dans une très faible mesure ? »

— « Encore un point, » observa Prentice, cette fois. « Si Corliss doit se rendre à l'hôpital, c'est parce qu'il s'apercevra tout de suite s'il y a quelque chose qui cloche dans la reconstitution cérébrale de sa femme, en raison des affinités naturelles qui existent entre deux époux. Mais, pour cette même raison, Mrs. Corliss verra tout de suite s'il est bien son mari ou non ! »

— « Donc, » conclut Ingraham, « si Corliss est Cross, la réanimation de Mrs. Corliss en sa présence peut avoir pour elle de tragiques résultats. Mais ces résultats mêmes donneront pratiquement la preuve de sa véritable identité, mieux que tous les autres tests. »

Jommy ne dit rien. Il avait soigneusement réfléchi à la question des récepteurs Porgrave. Leur présence constituait

certes un danger, mais ce n'étaient que des machines. Le contrôle qu'il exerçait sur sa pensée amoindrissait ce danger.

Mais tout ne serait pas aussi simple avec Mrs. Corliss. Il existait d'incontestables affinités entre époux et il ne pouvait risquer de compromettre délibérément l'équilibre mental de cette femme. Il lui fallait trouver un moyen de la sauver, tout en se sauvant lui aussi.

La voiture filait le long d'un boulevard bordé de parterres fleuris. La chaussée était de couleur sombre, mais brillait comme du verre, et serpentait entre des arbres qui masquaient à demi les immeubles. Ceux-ci étaient peu élevés mais leur beauté et leur sobre décoration le surprirent. Il s'en était fait une idée d'après les images mentales de Miller et de Corliss, mais il ne s'attendait pas à trouver des manifestations d'un pareil génie architectural. On ne demande pas à une forteresse d'être belle ; et des canons de tourelles sont d'ordinaire plutôt conçus à des fins pratiques que pour réjouir l'œil.

Ces constructions d'ailleurs répondaient parfaitement à ce qu'on attendait d'elles. On aurait dit les maisons d'une vraie ville, alors qu'elles ne constituaient que la cuirasse de la véritable cité qui s'étendait dessous. Une fois encore, l'importance des mesures de défense montrait en quel respect on tenait les vrais Slans. Un monde d'hommes allait être attaqué parce que les Slans sans cornes avaient peur, et c'était vraiment l'ultime ironie de la situation.

« Si je ne fais pas erreur, » songea Jommy, « et si les vrais Slans vivent effectivement mêlés aux Slans sans cornes comme ceux-ci vivent mêlés aux humains, alors tous ces préparatifs sont destinés à lutter contre un ennemi qui s'est déjà glissé dans la place. »

La voiture s'arrêta devant la porte d'un ascenseur, qui emmena Cross et ses compagnons dans les profondeurs du sous-sol aussi vite que l'autre ascenseur les avait fait monter du hangar. Cross prit négligemment dans sa poche un de ses cristaux et le jeta, enfermé dans sa boîte, dans la corbeille à papiers, placée dans un coin de l'ascenseur. Il vit que les autres avaient remarqué son geste. Il expliqua :

« J'en ai une douzaine comme ça, mais il semble que je ne puisse pas en trimbaler plus de onze sur moi. Après, ils me rentrent dans les côtes. »

Ingraham se baissa pour ramasser le petit objet. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

— « C'est à cause de cela que je suis en retard. Je l'expliquerai tout à l'heure à la commission. Les douze sont absolument identiques, si bien que je peux me débarrasser de celui-ci. »

Ingraham examina la boîte d'un air songeur et il allait l'ouvrir quand l'ascenseur s'arrêta. Il la fourra dans sa poche. « Je le garde, » dit-il. « Passez, Corliss. »

Sans hésitation, Jommy s'engagea dans le grand couloir dallé de marbre. Une femme en blouse blanche s'avança. « On va vous appeler d'ici quelques minutes, Barton. Attendez ici. »

Elle disparut par une porte, et Jommy perçut une pensée qui émergeait à la surface de l'esprit d'Ingraham. Il se tourna vers lui.

« Cette histoire de réanimation de Mrs. Corliss me tracasse tellement, » dit Ingraham, « qu'avant de vous laisser entrer, Corliss, nous devrions, je crois, vous faire subir un test très simple auquel nous n'avons pas eu recours depuis des années parce qu'il est un peu humiliant et aussi parce qu'il en existe d'autres non moins concluants. »

— « Quel test ? » demanda Jommy sèchement.

— « Voilà. Si vous êtes Cross, vous devez porter de faux cheveux pour dissimuler vos cornes. Si vous êtes Corliss, vous devez avoir des cheveux assez résistants pour que nous puissions vous soulever du sol sans presque que vous vous en aperceviez. Des faux cheveux ne pourraient supporter cette tension. Dans l'intérêt même de votre femme, je vais vous demander de pencher la tête. Nous allons procéder avec douceur et exercer une traction progressive. »

— « Allez-y ! » fit Jommy en souriant. « Vous verrez que mes cheveux sont vrais. »

Il ne mentait pas. Il avait depuis longtemps découvert la solution du problème des cheveux : il appliquait sur les racines une huile assez épaisse laquelle, en séchant, formait une croûte

caoutchouteuse, qui avait l'apparence d'un authentique cuir chevelu et qui suffisait à dissimuler les cornes révélatrices. En tordant un peu les mèches de cheveux avant que la croûte eût complètement durci, il se formait des poches d'air autour des racines.

Il enlevait souvent cette couche protectrice pour faire respirer un peu ses cheveux, et cette précaution avait suffi à lui maintenir une chevelure saine. La seule période dangereuse était celle justement où ses cheveux n'étaient pas protégés. Mais ce n'était pas le cas aujourd'hui.

Ingraham, l'expérience faite, déclara d'un ton maussade : « Au fond, ça ne prouve rien. Un Cross ne se laisserait pas prendre sur un détail aussi minime. Tenez, voici le docteur ; vous pouvez entrer. »

La chambre était vaste et encombrée de machines qui fonctionnaient sans bruit. On ne voyait pas la malade, mais seulement une longue boîte métallique, en forme de cercueil, dont une extrémité était tournée vers la porte ; Cross ne pouvait voir l'autre extrémité, mais il savait que c'était là qu'émergeait la tête de la femme.

Sur le dessus de la boîte était fixé tout un assemblage de tubes de verre. Des tuyaux pénétraient dans le « cercueil », canalisant par l'intermédiaire de ballons de verre un flux constant de sang rouge. Derrière la tête de la malade s'alignait toute une série d'instruments. Des lumières s'allumaient, clignotaient, reprenaient de la vigueur.

D'où il était, Jommy apercevait la tête de la femme, ou, plutôt que sa tête, les bandages qui l'emmaillotaient entièrement, et au milieu desquels plongeaient les fils reliés au tableau de contrôle.

La malade n'exerçait aucun contrôle sur son esprit, sa pensée était encore très fragmentaire et ce fut dans cet amas confus qu'il se mit à fouiller prudemment.

Il connaissait la technique opératoire employée par les chirurgiens slans sans cornes. Un simple système de court-circuit isolait totalement le corps du cerveau. Celui-ci, maintenu vivant grâce à une exposition constante à des radiations génératrices de tissus nerveux, avait été divisé en vingt-sept

sections ; et à partir de là, on avait procédé à un rapide travail de reconstitution.

Il eut tôt fait de discerner des erreurs dans ce travail, mais des erreurs minimes tant l'œuvre des chirurgiens avait été habile. Maintenant chacune des sections de ce puissant cerveau allait céder à l'influence cicatrisante des radiations régénératrices et, sans aucun doute, Mrs. Corliss, en ouvrant les yeux, se retrouverait parfaitement saine d'esprit et capable au premier coup d'œil de reconnaître que Jommy était un imposteur.

« Voici quelques années, j'ai réussi à hypnotiser des humains sans me servir de cristaux, » songea-t-il. « Pourquoi pas des Slans ? »

La malade était toujours sans connaissance. Tout d'abord il ne put penser qu'aux récepteurs Porgrave et au danger qu'ils présentaient. Puis il réussit à fixer son esprit sur l'angoisse que Corliss normalement devrait éprouver dans de pareilles circonstances. Toute crainte l'abandonna. Il se tendit tout entier dans son effort de concentration mentale.

La technique même employée par les chirurgiens le sauva. Il lui aurait fallu des heures pour explorer un cerveau de Slan intact. Des millions de pistes se seraient offertes à lui sans qu'il sût par où commencer. Mais là, parmi les vingt-sept compartiments soigneusement séparés par des maîtres chirurgiens, il n'eut aucun mal à reconnaître la masse des cellules formant le centre de la volonté. En une minute il l'avait repérée et la force irrésistible de ses ondes cérébrales lui en avait assuré le contrôle.

Il put alors placer à ses oreilles les écouteurs du récepteur Porgrave ; il remarqua que Bradshaw en avait fait autant – sans doute pour enregistrer ses pensées. Mais il ne lut aucun soupçon à la surface de l'esprit du jeune Slan sans cornes. De toute évidence, les récepteurs Porgrave étaient incapables de capter la pensée sans images, sous forme de pure énergie cérébrale. Cela confirmait ses hypothèses.

La femme s'agita un peu, son cerveau s'anima vaguement et il entendit résonner dans ses écouteurs les pensées incohérentes qui s'ébauchaient chez elle :

« Combattre... occupation... »

Il ne s'étonna pas de percevoir ces mots car Mrs. Corliss avait commandé une unité dans l'armée, mais il ne leur trouvait aucun sens précis. Un silence, puis :

« Juin... fixé pour juin... terminer avant l'hiver et éviter les pertes inutiles causées par le froid... c'est décidé alors... 10 juin... »

Il lui aurait suffi de dix minutes de contrôle hypnotique pour combler entièrement les lacunes de ce cerveau. Mais il fallut une heure et quart de travail opératoire en liaison avec l'action des appareils à vibro-pression pour y parvenir. Et durant tout ce temps Jommy pensait à ce qu'il avait déjà appris de la malade.

Ainsi donc, l'attaque contre la Terre était fixée au 10 juin ! On était le 4 avril, en temps terrestre. Deux mois ! Il lui fallait un mois pour aller jusqu'à la Terre et il lui resterait un mois... pour faire quoi ?

La réponse lui vint, tandis que Mrs. Corliss glissait dans un sommeil sans rêve. Il n'osait pas passer un jour de plus à rechercher les vrais Slans. Plus tard, peut-être, il pourrait reprendre la piste, mais maintenant, si seulement il se tirait de ce mauvais pas...

D'ici quelques minutes, il allait être examiné par des membres de la race la plus impitoyable de tout le système solaire. Malgré ses efforts pour retarder ce moment et bien qu'il eût réussi à faire parvenir un cristal entre les mains d'un de ses gardiens, la chance était contre lui. Ingraham n'avait pas eu la curiosité de sortir la boîte de sa poche et de l'ouvrir. Il pourrait faire une nouvelle tentative, mais ce serait une mesure désespérée. Un second essai ne pourrait qu'éveiller la méfiance des Slans, quelle que fût la façon dont il s'y prendrait.

Quelque chose vint interrompre le cours de ses réflexions. Son esprit se tendit pour percevoir une voix presque inaudible qui venait de se faire entendre dans la radio d'Ingraham :

« Que l'examen médical soit terminé ou non, veuillez m'amener immédiatement Barton Corliss. Ceci annule tous les ordres précédents. »

— « Très bien, Joanna ! » répondit Ingraham d'une voix fort distincte. Il se tourna vers Cross : « Je dois vous conduire auprès de Joanna Hillory, qui dirige la commission militaire. »

Comme en écho aux pensées de Jommy, Prentice déclara : « Joanna est la seule d'entre nous qui se soit déjà trouvée en présence de Cross. Cette expérience l'a fait nommer à la tête de la commission militaire. C'est elle qui a dirigé les recherches entreprises pour découvrir son repaire ; elle avait également prédit l'échec de l'attaque par cyclotron. Elle a rédigé un rapport détaillé sur les quelques heures qu'elle a passées en sa compagnie. Si vous êtes Cross, elle vous reconnaîtra du premier coup. »

Jommy ne répondit rien. Il n'avait aucun moyen de vérifier l'exactitude des propos du grand Slan, mais il avait tout lieu de penser qu'il n'inventait rien.

En sortant de la chambre de réanimation, il eut pour la première fois une vision de la ville de Cimmerium, la vraie ville, la cité souterraine. Du seuil de la pièce, il voyait deux couloirs. L'un conduisait à l'ascenseur par lequel il était arrivé, l'autre n'était qu'une longue suite de grandes portes transparentes à travers lesquelles il distingua une architecture de rêve.

On disait sur la Terre qu'on avait perdu le secret de la fabrication des murs du palais. Mais ici, dans cette cité secrète des Slans sans cornes, ce secret avait été merveilleusement exploité. Jommy vit une rue aux couleurs nuancées et changeantes ; le vieux rêve des architectes de tous les temps avait ici pris corps ; des édifices se dressaient dont la forme, la structure même étaient aussi harmonieuses qu'un accord de musique. C'était l'expression concrète d'une forme musicale, la plus haute qui fût.

Une fois dans la rue, il n'eut plus le loisir d'observer toute cette beauté. Là, seuls les gens comptaient. Et ils grouillaient par milliers, dans les maisons, dans les voitures, sur les trottoirs. Des milliers de cerveaux à portée d'un esprit à qui rien n'échappait et qui cherchait ne fût-ce qu'un seul vrai Slan.

Et qui n'en trouvait pas ; pas la moindre trace révélatrice ; pas un cerveau qui ne fût d'un Slan sans cornes. Les écrans du contrôle mental l'un après l'autre cédaient. La conviction de

Jommy commençait à être ébranlée. Quel que fût l'endroit où se cachaient les vrais Slans, ils devaient disposer de moyens de protection qui les mettaient à l'abri même de leurs semblables, ce qui était contraire à toute logique. Il est vrai que la logique n'admettait pas non plus que des gens convenables fussent des créatures de monstres. Et les faits pourtant étaient là. Des faits ou plutôt des racontars ? Mais enfin pouvait-il exister une autre explication ?

« Nous sommes arrivés, » dit Ingraham.

— « Venez, Corliss, » dit Bradshaw. « Miss Hillory veut vous voir... en tête-à-tête ! »

Il parcourut sans entrain les quelque trente mètres qui le séparaient d'une porte ouverte. Le bureau de Joanna Hillory était vaste et confortable et surprenait un peu dans une administration. Sur des étagères s'alignaient des livres en quantité. Un classeur électronique occupait un des murs. Dans un coin il y avait un divan qu'on devinait moelleux, des fauteuils multipneumatiques et un épais tapis. Et, écrasant tout cela, un grand bureau étincelant derrière lequel était assise une jeune femme qui souriait d'un air arrogant.

Jommy s'attendait bien à retrouver Joanna Hillory comme il l'avait vue la première fois ; cinquante années auraient pu creuser quelques rides sur ce visage lisse, mais pour le moment il était le seul à avoir changé. La première fois, il n'était encore qu'un jeune garçon en face de cette femme splendide ; aujourd'hui, il la regardait avec l'assurance d'un Slan adulte.

Il s'étonna de lire dans son regard une lueur d'impatience. Il concentra toute son attention. Une expression de triomphe, puis de joie sincère, apparut sur le visage de la jeune femme. De toute la puissance de son cerveau, il fit effort pour vaincre chez elle la barrière du contrôle mental ; il sondait les moindres failles, analysait les résonances les plus fugitives de sa pensée et de seconde en seconde il éprouvait une stupéfaction croissante. Elle eut un petit rire léger, et soudain annula son contrôle mental, lui découvrant son esprit. Aussitôt il y lut :

« Regardez jusqu'au fond, John Thomas Cross, et sachez tout d'abord que tous les récepteurs Porgrave de cette pièce et du voisinage ont été débranchés. Sachez aussi que je suis votre

seule amie au monde et que j'ai donné l'ordre qu'on vous amène ici pour éviter un examen médical dont vous n'auriez pu vous tirer sans dommage. Je vous ai observé en utilisant les récepteurs Porgrave et j'ai fini par deviner votre véritable identité. Mais hâtez-vous de fouiller mon esprit afin de vous assurer de ma bonne foi, car il ne nous faudra pas perdre de temps si nous voulons vous sauver ! »

Il se tenait sur la défensive ; il fouillait tous les recoins de ce cerveau, cherchant les raisons susceptibles d'expliquer ce miraculeux retournement de la situation. Il dit enfin :

« Ainsi vous avez cru à l'idéal d'un garçon de quinze ans, vous avez admis le point de vue d'un jeune Slan qui n'avait à vous offrir... »

— « Que l'espoir ! » acheva-t-elle pour lui. « Vous apportiez l'espoir, alors que j'en arrivais à un point où la plupart des Slans me paraissaient d'une dureté, d'une cruauté insoutenables. « Et les humains, disiez-vous, qu'advient-il des humains ? » Cette remarque et diverses autres choses que vous m'avez dites, m'ont bouleversée au-delà de toute expression. J'ai donc délibérément donné de vous un signalement faux. Vous vous en êtes peut-être étonné. Cela a passé car, après tout, je n'étais pas censée avoir des notions approfondies de physiologie. Il n'empêche que j'aurais pu sans aucun mal dessiner de mémoire votre portrait. On a trouvé tout naturel que je devienne une spécialiste de l'affaire Cross. Et aussi que l'on me charge de superviser toutes les recherches entreprises afin de vous retrouver. Sans doute était-il non moins naturel que... »

Elle marqua un temps d'arrêt et Jommy déclara d'un ton grave : « J'en suis navré ! »

Elle soutint son regard. « Qui d'autre voulez-vous épouser ? » demanda-t-elle. « Une vie normale ne se conçoit pas sans mariage. J'ignore tout, bien sûr, de vos relations avec cette Slan, Kathleen Layton, sinon que vous étiez avec elle lors de sa mort. Mais chez les Slans, plusieurs mariages successifs, voire simultanés, ne sont pas sans précédent. Je sais bien qu'il y a aussi cette question de différence d'âge. »

— « Quinze ou vingt ans d'écart, » dit Jommy, « ne constituent pas un obstacle pour des Slans qui vivent très vieux. Mais il se trouve que j'ai une mission à accomplir. »

— « Épouse ou non, » dit Joanna Hillory, « considérez que désormais vous avez une compagne dans cette mission, à condition bien entendu que nous puissions vous faire subir sans histoire cet examen médical. »

— « Oh ! s'il n'y a que cela ! » fit Jommy. « J'avais simplement besoin d'un peu de temps et de possibilité de faire parvenir certains cristaux dans les mains d'Ingraham et des autres. Vous allez m'en donner l'occasion. Il nous faudra aussi le pistolet paralysant qui est dans le tiroir de votre bureau. Et veillez à les convoquer l'un après l'autre. »

Elle prit dans le tiroir le petit engin. « C'est moi qui tirerai ! » dit-elle. « Ensuite ? »

Il sourit de la véhémence de Joanna Hillory, encore surpris de la tournure que prenaient les événements. Des années durant il avait vécu les nerfs tendus dans une froide détermination. Et voilà que brusquement l'enthousiasme dont elle faisait montre le touchait aussi. Il dit, les yeux brillants :

« Et vous ne regretterez pas la décision que vous venez de prendre bien que votre foi risque d'être soumise à de rudes épreuves avant que nous en ayons fini. Cette attaque contre la Terre ne doit pas avoir lieu. Pas en tout cas avant que nous ne sachions que faire de ces pauvres diables d'humains. Dites-moi, comment puis-je me rendre sur la Terre ? J'ai lu dans l'esprit de Corliss qu'il existait un projet prévoyant la déportation sur la Terre de tous les Slans qui me ressemblent. Peut-on mettre ce plan à exécution ?

— « Bien sûr. La décision ne dépend que de moi. »

— « Alors, » fit Jommy, « le moment est venu. Il faut que j'aille sur la Terre. Il faut que j'aille au palais. Que je voie Kier Gray. »

Un sourire apparut sur la bouche de la jeune femme. Mais son regard restait grave. « Et comment, » demanda-t-elle doucement, « comptez-vous approcher du palais, avec toutes les fortifications dont il est entouré ? »

— « Ma mère m'a souvent parlé de passages secrets conduisant au palais, » répondit Jommy. « Peut-être votre machine à statistique connaît-elle l'emplacement exact des diverses entrées. »

— « La machine ! » dit Joanna Hillory, d'un ton songeur. « Oui, la machine doit savoir. Elle sait tant de choses. Venez. »

Il la suivit, franchit derrière elle une série de portes et arriva devant de longues rangées de plaques métalliques étincelantes. C'était le Bureau des statistiques, et ces plaques étaient les portes de classeurs électroniques qui livraient leurs renseignements sur la simple pression d'un bouton, après qu'on avait épilé un nom, un chiffre et le mot clef. Personne — il l'avait lu dans le cerveau de Corliss — ne savait au juste quelle masse d'informations contenaient ces classeurs. On les avait apportés de la Terre et ils remontaient aux premiers temps de l'histoire des Slans. Un quadrillion de faits était là, à la disposition du chercheur. Celui-ci pouvait y trouver aussi, sans nul doute, le récit complet des sept années d'efforts faits pour capturer John Thomas Cross, efforts que Joanna Hillory dirigeait de ce bâtiment même.

« Je voudrais vous montrer quelque chose, » dit-elle.

Il la regarda pousser la fiche « Samuel Lann », puis celle de « Mutations naturelles ». Elle pressa un bouton et il lut sur l'écran de vision :

« Extraits du journal de Samuel Lann, 1^{er} juin 2071 : Aujourd'hui, j'ai procédé à un nouvel examen des trois bébés et je suis certain maintenant qu'il s'agit bien d'une extraordinaire mutation. J'ai déjà vu des créatures humaines avec une queue. J'ai observé des crétins, des idiots et tous ces monstres qu'on rencontre depuis quelque temps. Je sais qu'il peut se produire chez des êtres humains des développements organiques horribles. Mais ce que je vois ici, c'est l'opposé de ces horreurs. C'est la perfection.

« Deux filles et un garçon. Quel prodigieux phénomène. Si je n'étais pas un rationaliste à la tête froide, on me verrait désormais agenouillé devant les autels de la métaphysique. Deux filles propres à se reproduire et un garçon pour les ensemençer. Il me faut les habituer à cette idée.

« 2 juin 2071, » commença la machine. Mais Joanna coupa le courant, manipula le cadran et Cross lut : « 4 juin 2073 : un imbécile de journaliste a écrit aujourd'hui un article sur ces enfants. Cet âne bête prétend que j'ai soumis leur mère à l'action d'une machine à mutations, alors que je n'ai connu cette femme qu'après la naissance des enfants. Il me faut persuader les parents d'aller s'installer dans une région reculée. N'importe quoi peut arriver là où il y a des hommes, des imbéciles prêts à croire tout ce qu'on leur raconte. »

Joanna donna un nouveau tour de cadran...

« 31 mai 2088 : leur dix-septième anniversaire. Les filles acceptent sans difficulté l'idée de s'unir à leur frère. La moralité n'est au fond que question d'éducation. Je tiens à ce que cette union ait lieu, bien que j'aie découvert l'an dernier deux autres sujets. Mais il me paraît inopportun d'attendre que ceux-ci grandissent. Nous pourrions toujours faire un croisement par la suite. »

À la date du 12 août 2090, on lisait : « Chacune des filles a eu des triplés. Magnifique. À ce taux de reproduction, les risques de voir la race s'éteindre se trouvent bien diminués. Bien que de nouveaux sujets semblables à eux naissent ici et là, je continue à inculquer aux enfants que leurs descendants seront les futurs maîtres du monde... »

Quand ils furent de retour dans le bureau, Joanna Hillory dit à Cross : « Vous voyez qu'il n'existe pas, qu'il n'a jamais existé de machine à fabriquer des Slans. Tous les Slans sont le produit de mutations naturelles. »

Elle ajouta sans transition : « L'entrée du palais qui convient le mieux à vos desseins est située sous les statues, à trois kilomètres de l'intérieur du parc, dans une partie des jardins constamment illuminée et directement sous le feu de la première ligne de fortifications. Des nids de mitrailleuses et des patrouilles blindées couvrent les trois premiers kilomètres. »

— « Et mon revolver ? Pourrai-je l'emporter sur la Terre ? »

— « Le plan prévoyant le transfert sur la Terre des hommes qui vous ressemblent implique aussi qu'ils seront désarmés. »

Il comprit au ton de Joanna que sur ce point elle ne pouvait rien pour lui.

« D'après votre documentation, quel genre d'homme est Kier Gray ? »

— « Extrêmement capable pour un être humain. Nos radiographies secrètes montrent sans le moindre doute que c'est bien un humain, si c'est à cela que vous pensez. »

— « J'y ai pensé un moment, mais vos conclusions concordent avec celles de Kathleen Layton. »

— « Revenons à nos moutons, » dit Joanna Hillory, un peu brusquement. « Comment franchirez-vous les défenses avancées ? »

Il haussa les épaules : « Quand l'enjeu est grand, les risques le sont aussi. Naturellement j'irai seul. Votre mission consistera à vous rendre dans la caverne où est dissimulé mon astronef et à me faire parvenir la machine sur la Terre avant le 10 juin. Il faudra aussi relâcher Corliss. Et maintenant, voulez-vous faire venir Ingraham ? »

Le fleuve parut plus large cette fois à Jommy. Il contempla sans plaisir les quatre cents mètres d'eaux tourbillonnantes. Le courant creusait çà et là des taches sombres entre les flaques de lumière, reflets des effets lumineux changeants du palais. Des plaques de neige s'accrochaient encore sous le couvert du buisson derrière lequel il se déshabilla ; en un instant, il eut les pieds glacés.

Il songea à l'ironie du sort qui faisait d'un homme seul et nu le triste symbole de l'énergie atomique qu'il contrôlait. Dire qu'il possédait tant d'armes et que cette fois où l'occasion se présentait de les utiliser, il n'en avait aucune à sa disposition. L'anneau qu'il avait au doigt, avec son minuscule générateur atomique qui portait à soixante centimètres, était le seul produit de ses années de labeur qu'il eût osé emporter avec lui dans la forteresse.

Des arbres jetaient des ombres sur le fleuve, dissimulant les terribles remous qui le déportèrent près de huit cents mètres en aval avant qu'il pût prendre pied sur la berge.

Il attendit, scrutant les pensées des deux mitrailleurs cachés dans les arbres. Il s'avança prudemment jusqu'à un taillis et enfila ses vêtements. Puis il s'immobilisa, patient comme un tigre à l'affût. Il avait une clairière à traverser et il était trop loin des deux hommes pour les hypnotiser à distance. Leur surveillance un instant se relâcha. En trois secondes à peine, il avait parcouru les cinquante mètres qui le séparaient d'eux.

Un des deux hommes ne sut jamais ce qui l'avait frappé. L'autre se débattit un instant et la terreur se lisait sur son visage éclairé par la lueur spectrale qui filtrait à travers les arbres. Mais il ne put parer le coup qui l'allongea aussitôt sur le sol. Un quart d'heure plus tard, les deux mitrailleurs étaient entièrement sous le contrôle hypnotique de Jommy. Quinze

minutes ! Cela faisait huit hypnotisés par heure ! Il eut un sourire amer. Voilà qui éliminait la possibilité de s'emparer du palais en hypnotisant ses dix mille habitants ! Il lui faudrait se contenter des hommes occupant les postes-clefs.

Il réveilla ses deux prisonniers et leur donna ses ordres. Sans mot dire, ils ramassèrent leur mitraillette et lui emboîtèrent le pas. Ils connaissaient chaque pouce du terrain. Ils savaient à quelles heures passaient les patrouilles blindées. Il n'existait pas dans toute l'armée de meilleurs soldats que la garde du palais. Au bout de deux heures, Jommy avait à sa disposition une douzaine de combattants éprouvés qui se glissaient comme des ombres, et obéissaient en silence.

Trois heures plus tard, il avait réuni dix-sept hommes, un colonel et trois lieutenants. Et devant lui s'étendaient les statues et les fontaines sculptées qui marquaient tout à la fois le but de son voyage et le terme de la partie la plus facile de l'opération.

La première lueur de l'aube éclairait le ciel de l'est quand il s'arrêta avec sa petite troupe à l'ombre d'un taillis et contempla les cinq cents mètres brillamment illuminés qui s'allongeaient devant lui. Il apercevait en face la ligne sombre des bois qui masquaient les fortifications.

« Malheureusement, » souffla le colonel, « il n'y a pas moyen de les duper. Ici s'arrête le territoire soumis à la juridiction de notre unité. On ne peut franchir l'une des douze ceintures fortifiées que muni d'un laissez-passer et encore, de jour seulement. »

Jommy se rembrunit. Ces sévères mesures de précaution le prenaient au dépourvu et il ne douta pas qu'elles ne fussent de fraîche date. L'attaque des Slans sans cornes contre sa vallée, bien qu'on ne crût pas ce qu'avaient dit les paysans de la taille des appareils et qu'on ne soupçonnât même pas qu'il s'agissait d'astronefs, avait provoqué une inquiétude qui allait peut-être aujourd'hui causer sa perte.

« Capitaine ! »

— « Oui ? » fit l'officier en s'approchant.

— « Capitaine, c'est vous qui me ressemblez le plus. Vous allez donc troquer votre uniforme contre mes vêtements et chacun de vous va rejoindre son poste. »

Il les regarda se fondre dans les ténèbres. Puis il s'avança sous la lumière des projecteurs. Il fit ainsi trois mètres, cinq, dix... Il distinguait la fontaine qui l'intéressait, avec ses jets d'eau scintillants. Mais il y avait trop de lumière, trop d'esprits autour de lui : les vibrations se mêlaient, brouillant peut-être l'unique onde cérébrale qu'il recherchait, si l'appareil fonctionnait toujours après tant de siècles. Sinon, à la grâce de Dieu !

Il avait parcouru quinze mètres déjà, vingt... quand son cerveau aux aguets perçut un léger murmure, une infime vibration cérébrale :

« À tout Slan qui pénétrerait jusqu'ici... il existe un passage secret conduisant dans le palais. Le motif à cinq fleurs sur la prochaine fontaine en direction du nord commande l'ouverture d'une porte secrète. Il faut... »

La machine des Statistiques savait que le secret de l'entrée se trouvait dans la fontaine, mais elle ne savait pas où. Maintenant...

Une voix lança soudain du côté des arbres : « Qui va là ? Que voulez-vous ? Allez demander un laissez-passer à votre commandant d'unité et revenez quand il fera jour. Allez ! »

Il était auprès de la fontaine maintenant, ses doigts manipulaient fébrilement le motif à cinq fleurs, et les sculptures le dissimulaient presque tout entier aux yeux de la sentinelle qui l'avait interpellé. Il concentrait tous ses efforts. La combinaison enfin céda et d'un second émetteur Porgrave vint une nouvelle pensée :

« La porte est maintenant ouverte. Elle donne sur un tunnel extrêmement étroit et plongé dans une obscurité totale. L'entrée se trouve au milieu du groupe équestre, à trente mètres vers le nord. Courage... »

Ce n'était pas le courage qui lui faisait défaut, mais plutôt le temps. Il lui fallait parcourir trente mètres encore vers le nord, vers le palais, vers les fortifications ! Jommy eut un petit rire amer. L'architecte qui avait conçu l'entrée de ce passage secret avait choisi un endroit diablement exposé pour y déployer son ingéniosité. Il poursuivit son chemin, malgré le nouveau rappel à l'ordre de la sentinelle.

« Vous là-bas !... arrêtez ou nous tirons. Regagnez votre secteur et considérez que vous êtes en état d'arrestation. Immédiatement ! »

— « Je suis porteur d'un message de la plus haute importance. » cria Jommy en imitant de son mieux la voix du capitaine. « C'est un cas d'urgence ! »

— « Rien ne justifie une violation aussi flagrante des consignes. Regagnez immédiatement votre secteur... C'est le dernier avertissement que je vous donne ! »

Il fixa le petit trou noir et il se sentit pris soudain de claustrophobie. Il lui fallait s'enfoncer dans ce terrier, avec la perspective peut-être d'y étouffer, d'être enterré vivant dans quelque horrible piège ! Car rien ne prouvait que les humains n'avaient pas découvert ce passage comme ils avaient déjà découvert tant de cachettes slans.

Le temps pressait. Du côté des arbres, les sentinelles s'agitaient. « Sergent, » dit une voix, « mettez-le en joue ! »

— « Mais les statues, mon lieutenant ? Ce serait dommage de les abîmer ! »

— « Visez d'abord les jambes, puis la tête ! »

Le sort en était jeté. Serrant les dents, le corps tendu, les bras allongés, Jommy plongeait, les pieds en avant, et entra si parfaitement dans le tunnel que plusieurs secondes s'écoulèrent avant que ses vêtements ne touchent les parois verticales.

Le tunnel était lisse comme du verre et il avait déjà parcouru dans sa chute une distance considérable quand la pente commença à se rapprocher de l'horizontale. Le frottement de son corps contre les parois s'accrut. Il se mit à tomber moins vite. Il distingua de la lumière devant lui. Il déboucha bientôt dans un couloir vaguement éclairé et assez bas de plafond. Il s'arrêta enfin, sur le dos, un peu étourdi.

Les quelque douze ampoules qui tournoyaient devant ses yeux finirent par s'arrêter pour ne plus former qu'une seule source lumineuse, un globe accroché au plafond et qui n'éclairait le couloir que sur quelques mètres. Il se mit debout et se trouva devant un panneau situé juste sous la lumière de la lampe. Il déchiffra :

« Vous vous trouvez maintenant à trois kilomètres au-dessous de la surface du sol. Le tunnel par lequel vous êtes arrivé est bloqué par une série de panneaux de béton et de métal qui se sont refermés sur votre passage. Il vous faut une heure pour aller jusqu'au palais, dont l'accès est interdit aux Slans sous peine de graves sanctions. Prenez garde. »

Il éprouva une brusque sensation de chatouillement dans le nez. Il lutta pour maîtriser son envie d'éternuer, mais en vain. Les larmes coulaient le long de ses joues. Il remarqua alors que l'obscurité venait en partie de ce que les autres lampes qui s'alignaient le long du couloir étaient recouvertes de poussière qui atténuait leur éclat.

Il se pencha et passa légèrement les doigts sur le sol : un épais tapis de poussière le recouvrait également. Son regard fouilla les ténèbres, cherchant des empreintes de pas qui lui montreraient que ce couloir avait servi récemment. Mais il n'y avait rien d'autre que la poussière, une couche de près de trois centimètres qui avait dû s'amasser là depuis des années.

Des années sans nombre s'étaient écoulées depuis le jour où l'on avait placé là ce panneau avertisseur. Le danger était plus grand encore aujourd'hui. Les humains sauraient maintenant où chercher l'entrée du passage secret. Avant qu'ils l'aient trouvée, il lui fallait, au mépris de toutes les lois, pénétrer dans le palais et parvenir jusqu'à Kier Gray !

Il traversa un univers d'ombre et de silence, luttant sans cesse contre la poussière qui le prenait à la gorge et lui donnait envie d'éternuer. Il franchit des portes, des couloirs, de vastes salles.

Il entendit soudain derrière lui un léger déclic. Il se retourna d'un bond pour voir un panneau de métal descendre lentement du plafond à l'endroit où il venait de passer, dressant ainsi un mur lisse et infranchissable. Il s'immobilisa, tous ses sens aux aguets. Devant lui il n'y avait que le bout du couloir qui s'arrêtait là, les pâles lumières du plafond, et sous ses pas le sol tapissé de poussière. Dans le silence un second déclic se fit entendre. Des deux côtés, les parois s'ébranlèrent lentement, se rapprochant de lui, se rapprochant l'une de l'autre.

Ce devait être un dispositif automatique, car il ne percevait nulle part le moindre murmure de pensée. Il examina froidement le piège et aperçut dans chaque paroi un creux d'un mètre quatre-vingt-dix de haut environ, mais assez profond seulement pour recevoir la moitié d'un corps humain, de profil. Les contours d'un corps étaient d'ailleurs dessinés en creux.

Jommy eut un sourire amer. D'ici quelques minutes, les murs allaient se rejoindre et la seule place dont il disposerait serait celle où les deux creux se rejoindraient. Joli piège !

L'énergie atomique de l'anneau qu'il avait au doigt suffirait sans doute à lui ouvrir un passage à travers les murs ou à travers la porte ; encore fallait-il que le piège fût parfait jusqu'à un certain point. Il examina attentivement les deux niches : elles correspondaient bien. Son anneau lança deux éclairs, pulvérisant les menottes prêtes à se refermer autour des mains du prisonnier, et élargissant un peu la surface creuse, pour se donner une certaine liberté de mouvement.

Les murs étaient à trente centimètres l'un de l'autre quand une fente d'une dizaine de centimètres de large s'ouvrit sur toute la longueur du plancher ; la poussière s'y engouffra. Quelques minutes plus tard, les deux parois métalliques se touchaient.

Il y eut un moment de silence ! Puis une machine se mit à ronronner sous ses pieds et il eut l'impression de monter à vive allure. Ce mouvement ascensionnel se poursuivit quelques minutes, ralentit, puis tout s'immobilisa. Mais la machine tournait toujours. La petite niche dans laquelle il était enfermé pivota lentement. Une fente s'ouvrit devant lui, s'élargissant sans cesse et bientôt il vit qu'il se trouvait dans une pièce.

La machine se tut. Il regarda autour de lui. Le centre de la pièce était occupé par un bureau. Les boiseries qui couvraient les murs, les fauteuils, les classeurs métalliques et une bibliothèque dont les rayons montaient jusqu'au plafond, tout cela indiquait qu'il s'agissait d'un somptueux cabinet de travail.

Des bruits de pas se firent entendre. L'homme qui entra et referma la porte derrière lui était magnifiquement bâti ; ses tempes grisonnaient maintenant et son visage avait pris quelques rides. Mais nul ne pouvait hésiter à reconnaître ce

visage mince, ces yeux perçants, le frémissement impitoyable des narines et la ligne dure des mâchoires. L'homme pourtant ne manquait pas de noblesse : on devinait un chef-né. Jommy eut l'impression d'être disséqué par ce regard inquisiteur. La bouche enfin esquissa un sourire légèrement ironique :

« Ainsi, vous vous êtes fait prendre, » dit Kier Gray. « Voilà qui n'est guère habile. »

La révélation frappa Cross comme la foudre. En même temps que les paroles, il avait perçu des pensées superficielles qui formaient un écran destiné à masquer un contrôle mental aussi parfait que le sien propre. On était loin du contrôle incomplet des Slans sans cornes. Non, Kier Gray, le maître de la Terre, était...

« *Un vrai Slan !* »

Jommy prononça tout haut cette phrase, et aussitôt il se ressaisit, recouvra son calme. Durant toutes ces années, Kathleen Layton avait vécu auprès de Kier Gray sans se douter de la vérité. Bien sûr, elle n'avait guère d'expérience en fait de contrôle mental et, de plus, elle avait sous les yeux l'exemple de John Petty dont le contrôle était d'un type identique ; John Petty, *un humain !* Avec quelle habileté le dictateur avait réussi à faire croire que ses facultés étaient aussi limitées que celles des humains ! Jommy se secoua et répéta, déterminé cette fois à obtenir une réponse : « Ainsi... vous êtes un Slan ! »

L'autre eut un sourire sarcastique : « Ce n'est guère le terme qui convient pour qualifier un homme qui n'a pas de cornes et qui est incapable de lire dans les pensées, mais je suis tout de même un Slan ! »

Il marqua un silence, puis reprit : « Des siècles durant, nous qui connaissions la vérité, nous avons vécu avec l'idée d'empêcher les Slans sans cornes de s'emparer du monde des hommes. Quoi de plus naturel dès lors que de nous glisser aux postes de contrôle ? Ne sommes-nous pas les êtres les plus intelligents qui se trouvent sur la Terre ? »

Jommy acquiesça sans mot dire. Cela concordait bien avec ses propres déductions. Dès l'instant où les vrais Slans ne dirigeaient pas clandestinement l'organisation des Slans sans cornes, ils ne pouvaient que gouverner en secret le monde des

humains, et ce malgré ce que croyait Kathleen, malgré les radios que possédaient les Slans sans cornes montrant que Kier Gray possédait un cœur humain normal et aucun organe typiquement slan. Il y avait là un grand mystère.

« Je ne comprends pas, » dit-il. « Je m'attendais à découvrir que, clandestinement, c'étaient les vrais Slans qui gouvernaient les Slans sans cornes. Je vois bien une explication, mais qui laisse tant de points d'interrogation. Pourquoi cette propagande anti-Slan ? Et pourquoi cet appareil slan qui a survolé le palais jadis ? Pourquoi traque-t-on et massacre-t-on comme on le fait les vrais Slans ? Pourquoi ne pas conclure un accord avec les Slans sans cornes ? »

Le dictateur le considéra d'un air songeur : « Nous avons essayé une fois de mettre un frein à la propagande anti-Slan, le jour justement où nous avons lancé cet appareil dont vous parlez. J'ai dû, pour des raisons imprévues, le faire atterrir dans les marais. Mais malgré l'échec apparent de cette tentative, elle a pourtant atteint son but réel qui était de persuader les Slans sans cornes, déjà occupés à préparer leur attaque, que nous représentions encore une force avec laquelle il fallait compter.

« Ce fut la faiblesse même de notre appareil qui convainquit les Slans sans cornes. Ils savaient que nous ne pouvions être aussi mal armés, ils hésitèrent donc une fois encore et c'est ce qui les perdit. J'ai toujours déploré aussi que tant de vrais Slans se fassent massacrer aux quatre coins du monde. Ce sont les descendants des Slans qui, s'étant dispersés à l'issue de la guerre du Désastre, ne prirent jamais contact avec l'organisation slan. Une fois les Slans sans cornes en place, il était naturellement trop tard pour pouvoir rien faire. Nos ennemis étaient en mesure de contrôler tous les moyens de communication dont nous disposions.

« Nous avons fait tout notre possible, bien entendu, pour entrer en contact avec ces isolés. Mais les seuls qui parvinrent en fait jusqu'à nous étaient ceux venus dans le but de m'assassiner. Nous avons ménagé à leur intention un certain nombre de passages secrets d'accès facile. Mes instruments me révèlent que vous avez pris le passage le plus difficile, celui qui emprunte une des anciennes entrées. Très audacieux. Notre

petite organisation accueillera volontiers une jeune recrue aussi hardie. »

Jommy le regardait froidement. De toute évidence, Kier Gray ne se doutait pas de l'identité de son visiteur, pas plus qu'il ne savait combien l'heure de l'attaque des Slans sans cornes était proche. « Je m'étonne que vous vous soyez laissé surprendre ainsi, » dit-il.

Le sourire s'effaça brusquement sur le visage de Kier Gray. Il dit d'une voix tranchante :

« Vous êtes bien impertinent : vous avez l'air de croire que c'est vous qui m'avez fait prisonnier. Ou bien vous êtes idiot, hypothèse que votre intelligence manifeste ne permet pas de retenir, ou alors, vous n'êtes prisonnier qu'en apparence et non pas en fait. Et il n'y a qu'un être au monde capable de détruire l'acier trempé des menottes fixées dans la niche. »

Le visage du dictateur se détendit soudain, son regard brilla d'une excitation joyeuse.

« Sapristi, *vous avez réussi !* bien que je n'aie pu en rien vous aider... L'énergie atomique sous la forme la plus haute... Enfin !

« John Thomas Cross, » déclara-t-il d'une voix triomphante, « soyez le bienvenu, vous qui nous arrivez porteur de la découverte de votre père. Venez-vous asseoir. Attendez que je vous fasse sortir de là ! Nous pouvons parler à l'aise. Aucun humain n'a accès ici. »

La stupéfaction de Cross allait croissant de minute en minute. Il s'émerveillait de ce prodigieux équilibre des forces : d'un côté les vrais Slans avec les humains qui ignoraient la nature véritable de leurs maîtres ; de l'autre les Slans sans cornes qui, malgré leur puissante organisation, n'avaient jamais deviné la vérité.

« Bien entendu, » reprit Kier Gray, « nous savions avant vous que les Slans sont nés naturellement et qu'ils ne sont pas le produit de machines. Nous représentons la mutation qui succède à l'homme dans la ligne de l'évolution. Les forces de mutation étaient à l'œuvre des années déjà avant le grand jour où Samuel Lann s'aperçut du point de perfection auquel étaient parvenues certaines des formes nouvelles. Il est facile avec le

recul du temps de voir ce que préparait la nature. Le nombre des crétins augmentait dans des proportions alarmantes ; le pourcentage des fous ne faisait que croître. Ce qui est extraordinaire, c'est la rapidité avec laquelle le réseau des forces biologiques neuves a d'un coup couvert toute la Terre.

« Nous avons toujours été un peu vite portés à supposer qu'il n'existe pas de cohésion entre les individus, que la race humaine n'est pas une unité possédant l'impalpable équivalent d'un système circulatoire et nerveux reliant les hommes entre eux. Je ne doute pas que ce ne soit pas là la seule explication plausible au fait que des milliards de gens peuvent être amenés à agir, à penser de façon identique, pour peu qu'on leur inculque le même principe dominant ; mais les philosophes slans ont de tout temps envisagé la possibilité que de pareilles similitudes dans le comportement pourraient provenir d'une extraordinaire unité aussi bien physique que mentale.

« Durant des siècles, des millénaires peut-être, la tension montait. Et puis, en moins de deux cent cinquante ans, on observa plus d'un milliard de naissances anormales. C'était comme un cataclysme qui paralysait toute volonté chez les hommes. La vague de terreur qui balaya le monde et le plongea dans la guerre empêcha la vérité de se faire jour. Et même aujourd'hui, bien que mille ans se soient écoulés, l'incroyable hystérie collective des hommes a étouffé toutes les tentatives de révéler la vérité. Je dis bien *mille* ans. Nous autres vrais Slans, nous sommes seuls à savoir que la période d'indicible horreur a duré en fait cinq cents infernales années. Et que les enfants slans découverts par Samuel Lann sont nés voilà près de quinze cents ans.

« Pour autant que nous sachions, ces naissances anormales prenaient les formes les plus variées. La plupart donnaient des monstres et de loin en loin naissait un être parfaitement constitué. Même ces exceptions auraient été noyées dans la masse si Lann ne les avait pas reconnues pour ce qu'elles étaient. La Nature se fiait à la loi des grands nombres, et travaillait sans plan préconçu. Ce qui s'est passé n'a été, semble-t-il, qu'une réaction contre les intolérables pressions qui conduisaient les hommes droits à la folie, car ni leur esprit ni

leur organisme n'étaient capables de supporter la civilisation moderne. Ces pressions étant à peu près partout du même ordre, il est normal qu'un grand nombre des essais avortés de la Nature aient eu entre eux une certaine ressemblance, tout en différant profondément dans le détail.

« Tenez, » reprit Kier Gray, « voici un exemple de la force prodigieuse de ce raz de marée biologique et aussi une preuve de l'unité fondamentale de la race humaine : tous les Slans nés durant les premiers siècles étaient des triplés, ou au moins des jumeaux. Ces naissances groupées sont rares aujourd'hui. La naissance individuelle est la règle. Le raz de marée a perdu de sa vigueur. La Nature ayant achevé son travail, c'était à l'intelligence de le poursuivre. Et c'est là que commencèrent les difficultés.

« Durant la période d'indicible horreur, les Slans furent traqués comme des bêtes sauvages. Rien ne peut se comparer aujourd'hui à la férocité dont témoignèrent les humains à l'égard des êtres qu'ils tenaient pour responsables de leurs malheurs. Nos ancêtres essayèrent tout : des cachettes souterraines, l'ablation chirurgicale des cornes, le remplacement par des cœurs humains normaux des doubles cœurs, des greffes de peau destinées à recouvrir les cornes. Tout se révéla vain.

« Chacun se méfiait de tous. Les gens dénonçaient leurs voisins, qu'on soumettait aussitôt à un examen médical. Sur les indices les plus vagues, la police organisait des rafles. C'étaient les naissances qui posaient les problèmes les plus ardues. Même quand les parents avaient réussi à se dissimuler sous un déguisement, la naissance d'un enfant était toujours un moment extrêmement dangereux et amenait souvent la mort du père, de la mère et du bébé. On comprit peu à peu que la race n'allait pas pouvoir survivre. Les Slans qui demeuraient concentrèrent alors leurs efforts à essayer de contrôler la force de mutation. Ils trouvèrent enfin le moyen d'agir sur les grosses molécules qui forment les gènes, dont dépendent la structure du corps et des divers organes.

« Il ne restait plus qu'à pratiquer des expériences. Cela prit deux cents dangereuses années. On ne pouvait faire courir de

risques à la race, bien que certains des nôtres fussent prêts à sacrifier leur vie ou leur santé pour la réussite de ces recherches. Nos savants découvrirent enfin comment des groupes complexes de molécules pouvaient contrôler la forme de chaque organe pour une génération ou davantage. Il suffisait de modifier la composition d'un groupe pour que l'organe correspondant se trouve également modifié, quitte à reprendre sa forme primitive à la génération suivante. On modifia ainsi les caractères fondamentaux des Slans, éliminant tout ce qui s'était révélé dangereux. On agit sur les gènes contrôlant les cornes, on reporta à l'intérieur du cerveau la faculté de lire les pensées, tout en veillant à ce que cette faculté ne se manifeste pas avant plusieurs générations... »

— « Attendez ! » l'interrompt Jommy. « Quand j'ai commencé à chercher les vrais Slans, la logique me disait qu'ils s'étaient infiltrés au sein de l'organisation des Slans sans cornes. Voulez-vous dire que les Slans sans cornes finiront effectivement par devenir de vrais Slans ? »

Kier Gray acquiesça sans se démonter. « D'ici moins de cinquante ans, ils auront la faculté de lire les pensées, mais cette faculté sera chez eux localisée quelque part à l'intérieur du cerveau. Bien sûr, un jour les cornes finiront par réapparaître. Nous ne savons pas encore si nous avons la possibilité de rendre ces modifications de structure permanentes. »

— « Mais pourquoi, » demanda Jommy, « leur a-t-on ôté la faculté de lire les pensées... surtout pendant ces années décisives ? »

— « Je vois bien, » répondit Kier Gray, « que vous ne vous rendez pas encore tout à fait compte des réalités sur lesquelles devaient tabler nos ancêtres. On leur a ôté la faculté de lire les pensées car il était nécessaire d'observer leurs réactions psychologiques... parce que, tout en ne sachant pas qu'ils étaient de vrais Slans, ces gens-là agissaient comme s'ils l'avaient su. Que s'est-il alors passé ?

« Nous, les chefs slans, nous avons modifié tant de leurs organes pour les protéger des humains qu'ils sont devenus des êtres uniquement préoccupés de mener une vie bien tranquille, à l'écart. La vérité aurait pu les toucher, mais pas en temps

voulu. Nous avons découvert que par nature les Slans sont hostiles à la guerre, au meurtre et à la violence en général. Nous avons eu recours à tous les arguments concevables, mais tous les raisonnements ont été vains.

« Nous ne pouvions laisser subsister cet état de choses. La race humaine s'est toujours comportée comme une bombe à retardement. Durant des millions d'années la vie a brûlé en veilleuse, puis le feu a atteint la bombe et l'explosion s'est produite. Cette explosion à son tour a allumé un autre cordon, mais nous nous doutions déjà à cette époque que la bombe précédente ne servirait plus à rien, que ses fragments allaient disparaître. Nous avons maintenant la certitude que la race humaine est en voie d'extinction, qu'elle va disparaître de la surface de la Terre car elle est frappée de stérilité sur une vaste échelle, bien que le phénomène ait encore été peu remarqué. L'homme ira rejoindre dans l'histoire le pithécanthrope, l'anthropoïde de Néandertal et le primitif de Cro-Magnon. Il ne manquera pas d'accuser les Slans d'être responsables de la stérilité qui va l'anéantir et ce sera le début d'une seconde vague de terreur et de férocité. Il nous fallait donc préparer une organisation extrêmement puissante, et soumise constamment à la pression du danger. »

— « Et voilà pourquoi, » dit Jommy doucement, « vous avez donné naissance aux Slans sans cornes... aux Slans protégés... des Slans pleins d'une violence qui les a d'abord surpris eux-mêmes et qui a provoqué par réaction une violence égale chez leurs adversaires. Et vous n'avez cessé, vous les chefs des vrais Slans, de les inciter à s'étendre, tout en jouant le rôle de frein devant la menace de leur violence artificielle. Mais pourquoi ne leur avez-vous pas dit la vérité ? »

Le dictateur eut un sourire amer : « Nous avons bien essayé, mais ceux que nous avons mis dans la confiance ont cru qu'il s'agissait d'un piège et leur logique les a aussitôt conduits à notre retraite secrète. Il nous a fallu les massacrer tous. Nous sommes obligés d'attendre que la faculté de lire les pensées leur revienne.

« Et maintenant, je vois d'après ce que vous me dites qu'il faut agir vite. Peut-être, en fin de compte, vos cristaux

hypnotiques apporteront-ils la solution au problème de l'hostilité que nous vouent les hommes. Dès que nous aurons formé un nombre suffisant de Slans à cette technique, voilà du moins une difficulté qui sera supprimée. Quant à l'attaque imminente... »

Il pressa un bouton sur son bureau.

« Je viens de convoquer quelques-uns de mes collègues. Nous allons immédiatement tenir une conférence. »

— « Les Slans peuvent donc sans danger tenir des réunions dans le palais ? » interrogea Jommy, abasourdi.

— « Mon ami, » dit Kier Gray, « tout ce que nous faisons se fonde sur les limitations de la nature humaine. »

— « J'ai peur de ne pas bien vous suivre. »

— « C'est pourtant très simple. Voilà bien des années, de nombreux humains étaient en possession d'une multitude de renseignements sur les passages secrets menant au palais. Une de mes premières décisions a été de déclarer confidentiels cette sorte de renseignements. Puis, l'un après l'autre, j'ai nommé à des postes lointains les hommes qui les détenaient. Quand ils se trouvèrent ainsi disséminés dans d'obscurs gouvernements provinciaux, ce fut un jeu que de les faire assassiner. »

Il secoua tristement la tête. « Cela n'a pas été long. Et une fois l'emplacement des passages redevenu vraiment secret, l'étendue même du palais et le strict contrôle militaire de tous les abords empêchaient qu'on les découvrit de nouveau. Il y a rarement moins d'une centaine de Slans dans le palais. La plupart sont des Slans à cornes, mais il s'en trouve quelques-uns sans cornes – descendants comme moi des premiers volontaires qui ont survécu aux expériences de modification des gènes – qui ont toujours connu la vérité et qui appartiennent à notre organisation. Nous pourrions bien sûr opérer les Slans à cornes, de façon qu'ils puissent sortir sans dommage, mais nous sommes parvenus à un point où nous tenons à ce qu'il en reste autour de nous ; nous voulons en effet que les autres puissent voir ce que seront leurs descendants d'ici quelques générations. Nous ne voulons surtout pas qu'ils s'affolent eux aussi. »

— « Et Kathleen ? » demanda Jommy.

Le dictateur le regarda longuement et dit : « Kathleen était une expérience. Je voulais voir si des humains, à force de vivre dans la compagnie d'un Slan, n'en viendraient pas à se rendre compte qu'une alliance était possible. Quand il est devenu évident que l'expérience se soldait par un échec, j'ai décidé de la faire venir ici où elle pourrait bénéficier de la proximité de vrais Slans et nous aider dans notre tâche. Elle s'est montrée plus audacieuse et plus ingénieuse que je ne m'y attendais... mais vous êtes au courant de son escapade. »

Le mot « escapade » était bien faible pour décrire la tragédie que Jommy connaissait si bien. De toute évidence, cet homme était encore plus endurci devant la mort qu'il ne l'était lui-même. Il allait parler, mais Kier Gray reprit :

« Ma femme, qui était une vraie Slan, est tombée victime de la police secrète, dans des circonstances différentes, mais tout aussi navrantes, encore que dans son cas je ne sois arrivé que bien longtemps après... » Il se tut. Il resta silencieux un long moment, le front barré d'un pli soucieux. « Et maintenant que je vous en ai tant dit, » fit-il soudain, « quel est donc le secret de votre père ? »

— « Je pourrai vous donner de plus amples détails par la suite, » commença Jommy. « En gros, mon père a rejeté la notion de masse critique, sur laquelle reposait le principe des premières bombes. En s'en tenant à la notion de masse critique, on peut utiliser l'énergie atomique sous certaines formes : sous forme d'explosifs, de chaleur, on peut aussi lui trouver des applications médicales ou industrielles. Mais il est à peu près impossible d'en contrôler l'emploi direct. Mon père a donc rejeté cette notion parce que l'énergie atomique utilisée sous cette forme était sans intérêt pour les Slans et puis aussi parce qu'il avait une autre théorie.

« Il a rejeté aussi le principe du cyclotron géant, mais c'est tout de même en partie là-dessus que s'appuie sa grande découverte. Il a réussi à obtenir un noyau central d'électrons positifs étiré comme un fil microscopique. Devant ce noyau, mais pas exactement suivant son orbite – comme par exemple une comète s'approche du Soleil suivant une orbite

extrêmement allongée – il a déchargé ses « comètes » formées d'électrons négatifs à la vitesse de la lumière.

« Le Soleil a rejeté les « comètes » vers la périphérie dans la direction d'un second noyau positif – comparable par exemple à Jupiter – et qui attire à lui les comètes se déplaçant déjà à la vitesse de la lumière avant de les catapulter à tout jamais hors de leurs orbites *à une vitesse supérieure à celle de la lumière*. À cette vitesse, chaque électron devient une particule infinitésimale de matière douée d'une puissance destructive absolument hors de proportion avec sa « taille ». Devant ce projectile, la matière normale perd toute cohésion et retourne aussitôt à son état primitif. Elle... »

Il s'arrêta et leva les yeux vers la porte qui venait de s'ouvrir. Trois hommes arborant les filaments dorés des cornes slans parmi leurs cheveux entrèrent. En le voyant, ils annulèrent aussitôt leur contrôle mental ; Cross les imita. Entre les quatre Slans il y eut un foudroyant échange de renseignements : noms, antécédents, intentions, toutes les informations nécessaires à la compréhension de la conférence qui allait avoir lieu. Ce procédé stupéfia Cross qui, à l'exception du bref contact qu'il avait eu avec Kathleen et des relations qu'il avait eues avec ses parents lors de son enfance, n'avait jamais pu qu'imaginer ce que pourrait être pareil échange télépathique.

Il était si absorbé qu'il fut tout étonné de voir la porte s'ouvrir encore une fois.

Une grande jeune femme fit son entrée. Elle avait des yeux brillants, un visage fin et délicatement modelé. En la voyant, il sentit ses muscles se contracter, ses nerfs se tendre et un frisson le traversa. Malgré son étonnement, il réfléchit qu'il aurait dû s'en douter après l'opération qu'il avait vu réaliser sur le cerveau de Mrs. Corliss. Il aurait dû s'en douter dès l'instant où il avait découvert que Kier Gray était un vrai Slan. Il aurait dû deviner que dans l'atmosphère de haine et d'envie qui régnait à l'intérieur du palais, seules la mort et une résurrection clandestine pouvaient mettre Kathleen à l'abri de John Petty.

Il en était là de ses méditations quand la voix de Kier Gray retentit dans le silence, avec l'accent de quelqu'un qui depuis des années a attendu en secret cet instant :

« Jommy Cross, je vous présente Kathleen Layton Gray... ma fille. »

Fin